BIBLIOTHÈQUE
DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

LA

DÉPERSONNALISATION

PAR

L. DUGAS
Agrégé de Philosophie
Docteur ès lettres.

ET

F. MOUTIER
Docteur en Médecine
Licencié ès Sciences.

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
MAISONS FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

LA

DÉPERSONNALISATION

LA DÉPERSONNALISATION

PAR

L. DUGAS
Agrégé de philosophie,
Docteur ès lettres.

ET

F. MOUTIER
Docteur en médecine,
Licencié ès sciences.

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
MAISONS FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1911

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDE HISTORIQUE, CRITIQUE ET CLINIQUE

PRÉFACE

Le trouble psychique, que nous étudions sous le nom de dépersonnalisation, est si singulier et à part, qu'on a de la peine à le faire comprendre, nous voulons dire à le rendre concevable à ceux qui ne l'ont pas personnellement éprouvé. Les sujets eux-mêmes ne savent pas le traduire, faute de pouvoir le rattacher à rien de connu ou lui trouver aucun analogue dans l'expérience commune. Viennent alors les psychologues et les aliénistes, dont le premier mouvement est d'essayer leurs théories anciennes sur tout phénomène nouveau qui leur est signalé, et le second, de persévérer dans l'idée préconçue, c'est-à-dire de tirer à eux le phénomène en question, de le compliquer ou de le simplifier selon les cas, de le fausser toujours, sous prétexte de le rendre intelligible, de le faire entrer dans les cadres.

Nous avions donc à éviter un double danger :

celui qui provient du défaut et celui qui provient de l'excès d'explication, ce dernier de beaucoup, à nos yeux, le plus grave. Nous avons résolu de nous en tenir à l'observation pure, et nous ne nous sommes engagés dans la théorie que dans la mesure où elle était nécessaire pour comprendre les faits ou que pour la combattre, lorsqu'elle nous a paru transformer et dénaturer ceux-ci. Nous n'avons pas cru devoir aborder les problèmes de psychologie générale que pose le phénomène de la dépersonnalisation, nous nous sommes renfermés dans l'étude de ce phénomène lui-même. Bien plus, nous avons voulu étudier la dépersonnalisation pure ou proprement dite, à part des états mentaux qui s'y ajoutent et la compliquent, sans pourtant faire nécessairement corps avec elle, à savoir la dépersonnalisation à l'état aigu ou paroxystique, simple accident qui peut trouver place dans une vie par ailleurs normale. La question ainsi simplifiée ne laissait pas de comporter des développements encore assez longs, mais qu'il ne dépendait pas de nous de faire plus courts, en raison de l'abondance des documents et de la nécessité d'en faire la critique, de les débarrasser de la gangue de théories ou d'informations à côté, dans laquelle ils nous étaient parvenus.

LA DÉPERSONNALISATION

PREMIÈRE PARTIE
ÉTUDE PSYCHOLOGIQUE

CHAPITRE PREMIER
LA DÉPERSONNALISATION EN GÉNÉRAL

Le phénomène de *dépersonnalisation.* Ses caractères propres : c'est une illusion dont on n'est pas dupe, mais dont on ne peut pourtant se défendre, illusion qui se rencontre chez un grand nombre de sujets, sous une forme toujours la même, et qui est une sorte de *doute* qu'on porte sur soi et sur ses états (Ribot, Sollier). Ce doute affecte la *synthèse psychique* ou *conscience personnelle* et par suite tous les états psychiques qui impliquent eux-mêmes une telle *conscience.* Plan et divisions.

Considérons une personne dans les circonstances ordinaires de la vie : elle reçoit l'impression des objets sensibles, assemble des souvenirs, évoque des images, forme et combine des idées, juge, raisonne, accomplit des actes, est émue de plaisir et de douleur; elle a conscience de tout cela et le rapporte à soi. Supposons que la même personne éprouve les mêmes états, mais cesse d'en prendre conscience comme siens;

elle assistera alors « à sa vie comme à un spectacle donné par un autre » (Fromentin); elle continuera de percevoir des sons, des couleurs et des formes, des contacts, des parfums, etc., mais il lui semblera que ces impressions sensibles ne la touchent plus, ne l'atteignent plus; elle continuera d'avoir des souvenirs, mais il lui semblera que le passé qu'elle évoque lui échappe, n'est plus le sien; elle continuera de penser, de raisonner, d'agir et même d'être affectée, mais il lui semblera que ce n'est plus elle qui pense, qui raisonne, qui agit, qui éprouve du plaisir et de la peine. Rien, par hypothèse, ne sera changé dans sa vie et cependant sa vie tout entière lui paraîtra changée; elle ne se reconnaîtra plus, elle s'étonnera d'exister, elle sera en dehors de ses *phénomènes*. Cet état n'est point imaginaire, mais réel. C'est celui que nous allons étudier et auquel nous avons donné le nom de *dépersonnalisation*.

Cet état est si étrange, si en dehors de tout, qu'on sera tenté de le traiter d'illusion pure, de le regarder comme impossible. Nous avons donc d'abord à en établir l'authenticité. Krishaber, qui l'a observé le premier, écrit à ce sujet fort judicieusement :

« La diversité extrême et quelquefois l'étrangeté poussée jusqu'à l'absurde de certaines impressions accusées par les névropathes, imposent au médecin une défiance très souvent justifiée. Nous comprenons et partageons volontiers ces scrupules; mais faut-il considérer comme non avenues les impressions d'un malade, uniquement parce qu'elles ne peuvent se concilier avec ce qui, dans notre esprit, est arrêté et établi, et n'est-il pas plus juste, avant de rejeter ces faits insolites, d'attendre qu'ils trou-

vent leur contrôle dans des faits ultérieurs et analogues? Certaines sensations peuvent être logiquement inadmissibles au point de vue de l'observateur et n'en être pas moins perçues par le malade, sans que ce dernier soit atteint de délire ni partiel ni général; il peut, avec toute l'intégrité de son intelligence, subir des impressions absolument fausses et se rendre compte de ce qu'elles ont d'illusoire; il est alors logique et sincère tout en accusant des sensations absurdes ». Tel est le cas du malade qui « formule cette phrase étrange et d'apparence toute vésanique : Il me semble que je ne suis pas moi-même... Son intelligence proprement dite n'est point atteinte, son esprit de conduite n'est pas ébranlé, il reste maître de lui-même et, en formulant la phrase que nous venons de citer et qui s'impose constamment à son esprit, il est le premier à en reconnaître toute l'étrangeté »[1].

Le trouble auquel nous faisons allusion et que nous avons proposé d'appeler *dépersonnalisation*[2], nom sous lequel il est aujourd'hui connu, ne peut être rangé parmi les visions du fou, *ægri somnia*. Car le fou, pour cesser de l'être, n'a besoin que de savoir qu'il l'est; et, tous les observateurs l'ont noté, le sujet atteint de dépersonnalisation se rend compte du caractère illusoire des impressions qu'il subit. C'est même le trait le plus saillant, celui qu'on peut prendre pour distinctif de sa maladie. La caractéristique de la dépersonnalisation et du sentiment d'étrangeté de la perception extérieure, dit Œsterreich, « c'est qu'on a pleinement conscience de leur nature mor-

1. Krishaber: *De la Névropathie cérébro-cardiaque*. Paris, 1873, p. 10 et 11.

2. L. Dugas: *Un cas de dépersonnalisation*, *Revue philosophique* vol. XLV, 1898, p. 500 à 507. Le mot *dépersonnalisation* avait été employé avant nous par Amiel, t. II, pp. 292, 300.

bide ». En d'autres termes, la dépersonnalisation est essentiellement un trouble conscient ou qui rentre dans ce qu'on a appelé la « manie raisonnante », la folie lucide », la lucidité étant, par définition, le jugement normal et sain qu'un sujet porte sur ses impressions vésaniques ou morbides. On ne tient pas pour suspect un témoin qui se charge ; on n'appelle pas égaré un esprit qui avoue son égarement ; nous croirons donc le malade qui accuse des troubles de dépersonnalisation ; nous dirons qu'il mérite notre confiance par cela seul qu'il ne s'abuse pas lui-même, qu'il n'est pas dupe de ses visions. En effet, quelle que soit la gravité des troubles qu'il ressent, et au moment même où il est sous l'impression pénible causée par ces troubles, il ne cesse pas d'affirmer qu'il est et se sent toujours en possession de sa raison.

Là-dessus il faudrait rapporter tous les témoignages, ce qui est impossible ; citons-en du moins quelques-uns particulièrement significatifs.

Un des malades de Krishaber (Obs. II), un des plus atteints, celui qui disait : « L'étrangeté de tout ce que je voyais était telle que je me croyais transporté sur une autre planète », eut quelquefois peur qu'on ne le crût fou et qu'il ne le devînt; *il sentait cependant parfaitement qu'il ne l'était pas.*

Un autre, habile à s'observer, dit plus explicitement : Il me semblait que je rêvais constamment; j'avais « de grands efforts à faire pour distinguer les apparitions de mes rêves du monde réel. Je perdis quelquefois jusqu'à la notion de ma propre existence; je me sentais si complètement changé qu'il me semblait être devenu un autre. Cette pensée s'imposait constamment à moi, *sans que cependant j'aie oublié une seule fois qu'elle était illusoire. Je sentais bien que mon intelligence était intacte*, que mes sens

seuls étaient pervertis et me donnaient une notion fausse sur ce qui m'entourait : *c'était une lutte incessante entre les impressions involontaires et mon jugement* ».

Ce sont, il convient de le remarquer, les sujets qui rendent le plus fortement l'impression de l'étrangeté ou de la non-existence du monde extérieur qui dénoncent aussi avec le plus de force et de relief le caractère illusoire de cette impression. Témoin encore la déclaration suivante :

« J'existe, mais en dehors de la vie réelle... Mon individualité a complètement disparu, la manière dont je vois les choses me rend incapable de les réaliser, de concevoir qu'elles existent. Même en voyant et en touchant, le monde m'apparaît comme une gigantesque hallucination. J'ai *parfaitement conscience de l'absurdité de ces jugements*, mais je ne peux les surmonter[1]. »

Le Dr Krishaber est donc fondé à dire de ces « sen-

1. Cité par Ribot : *Psychologie des sentiments*, p. 366-7, 2e éd., F. Alcan. Cf. la déclaration d'Amiel (II, 292) qui résume d'une façon heureuse toutes celles qui précèdent : « Tout m'est étrange ; je puis être en dehors de mon corps et de mon individu ; je suis *dépersonnalisé*, détaché, envolé. *Est-ce de la folie? Non. La folie est l'impossibilité de rentrer dans son équilibre après le vagabondage dans les formes étrangères, après les visites dantesques aux mondes invisibles. La folie est de ne pouvoir se juger et s'arrêter.* Or il me semble que mes transformations mentales ne sont que des expériences philosophiques. Je ne suis rivé à aucune. Je fais de la psychologie. Mais je ne me dissimule pas que ces tentatives amincissent le fil du bon sens, parce qu'elles dissolvent les préjugés et les intérêts personnels. On ne se défend bien qu'en revenant parmi les hommes et qu'en roidissant sa volonté » (*Journal intime*, t. II, p. 300-1). Nous aurions dû, pour notre thèse, arrêter la citation avant la restriction finale. Mais nous n'avons pas voulu tronquer le texte et forcer, donc fausser la pensée. Les nuances ici ne sont pas négligeables. Ainsi, selon Amiel, la dépersonnalisation n'est pas la folie ; elle pourrait seulement y conduire, elle est sur la pente.

sations étranges » sur lesquelles il a pour la première fois attiré l'intention : Elles « s'imposent constamment à l'esprit ; mais, ce que je ne saurais trop vivement mettre en relief, c'est que jamais le malade, quelque troublé qu'il soit, ne croit à la réalité de ses illusions ; *jamais il ne s'y rattache une conception délirante* (c'est l'auteur qui souligne) ; au milieu de toutes ses aberrations, de sa surexcitation et de toutes ses angoisses, au milieu même de ses obnubilations, et lorsque son esprit fonctionne péniblement, son jugement reste absolument intact. En proie à la tentation de rêve ou d'ivresse, il sait parfaitement qu'il ne rêve pas, qu'il n'est pas ivre ; halluciné, il sait que les apparitions qui l'obsèdent ne sont que le produit de ses sens malades[1] ; son intelligence n'est donc jamais fondamentalement touchée[2]. » « Le malade, dit aussi Taine, n'est pas fou ; il rectifie les croyances fausses que lui suggère l'étrangeté de ses impressions ; il résiste à ces croyances ; il les déclare illusoires ; il n'est point dupe ; ainsi le jeu de ses hémisphères est normal[3] ». Enfin Œsterreich écrit : « La faculté de critique et de jugement était », dans le cas étudié, « absolument intacte ».

Mais de ce qu'un homme n'est pas fou s'ensuit-il que nous ne puissions contester les impressions qu'il éprouve ? Ne suffira-t-il pas de lui donner acte de

1. Nous discuterens plus loin cette assertion ; les sens en réalité ne sont pas plus atteints que l'intelligence.

2. *Ouv. cité*, p. 171-2.

3. Note *sur les éléments et la formation de l'idée du moi*, à la fin du 2e vol. de l'*Intelligence*.

ces impressions, de reconnaître qu'il les éprouve, ne sera-t-on pas en droit de supposer, ne sera-t-on pas fondé à dire qu'il les éprouve faussement et à tort? En d'autres termes, ne pourra-t-on pas lui contester la réalité objective de ses impressions, ne pourra-t-on pas refuser de le croire et invoquer contre lui la faillibilité de la conscience personnelle? Cet argument serait valable si nous étions en présence d'un cas unique ; mais, s'il nous est donné d'observer un grand nombre de cas différents et qui tous concordent, si seulement deux sujets « éprouvent la même sensation et l'expriment par une phrase identique, il faudra bien admettre qu'elle est l'expression d'un trouble déterminé » ; *a fortiori*, si des malades de sexe, d'âge, de conditions sociales, de pays différents,... ne se connaissant pas et n'ayant point de rapports les uns avec les autres, accusent tous les mêmes symptômes, et si ces symptômes, « traduits » parfois « d'une manière étrange », affectent cependant « toujours un type invariable, à ces légères différences près qui se rapportent aux dispositions individuelles de chaque malade [1] ». Or précisément nous pourrons dire de la dépersonnalisation ce que Bergson dit de la fausse reconnaissance, laquelle n'en serait, d'après lui, qu'un cas atténué : il n'y a pas « d'illusion qui se présente sous une forme aussi nettement stéréotypée [2] ».

Si la dépersonnalisation n'avait jamais été signalée et décrite que par des esprits cultivés, ayant l'habitude

1. Krishaber, *ouv. cité* p. 12.

2. H. Bergson : *Le souvenir du présent et la fausse reconnaissance*, in *Revue philosophique*, 33e année, 1908, XII.

et le goût de l'observation intérieure, on pourrait croire qu'ils sont dupes de leur imagination ou développent un thème littéraire; mais quand on voit qu'un jardinier (Krishaber, *obs. III*), un paysan (Hesnard, *obs. XXXVI*), un menuisier (*ibid, obs. II*), une femme, (Krishaber, *obs. IV*) s'expriment exactement dans les mêmes termes : *Il me semble que je ne suis pas de ce monde, que je ne suis pas moi-même*,... il n'est plus permis de croire qu'il s'agit de simples façons de parler, de métaphores; la réalité du phénomène est établie par la concordance si nette et si remarquable du langage chez tant de sujets divers. Nous n'aurons qu'à laisser parler les sujets eux-mêmes, qu'à interpréter leurs témoignages, qu'à les éclairer et à les contrôler les uns par les autres. Mais il faut présentement revenir au phénomène lui-même et achever de le définir.

Ce phénomène a deux aspects : positif et négatif. Nous avons dit qu'il est une illusion que l'esprit rectifie ou une illusion partielle, incomplète; il faut ajouter qu'il est une illusion pourtant, dont l'esprit ne peut se défendre, qu'il ne peut s'empêcher d'éprouver. En d'autres termes, l'illusion dont il s'agit, pour être rectifiée, n'est pas détruite, analogue en cela aux erreurs des sens : si je roule, en effet, une bille entre l'index et le majeur croisés, j'ai beau savoir et voir de mes yeux que je n'ai entre les doigts qu'une bille, je ne laisse pas d'en sentir deux; dans la dépersonnalisation de même, le sujet oppose à son impression un démenti formel, mais il n'échappe pas pour cela à cette impression. Pris dans sa totalité, le phénomène

que nous essayons de décrire est donc double et contradictoire : il est une illusion et n'en est pas une. Si pourtant nous cherchons ici ce qui domine, il semble que ce soit le côté positif du phénomène, la réalité de l'illusion ; c'est du moins, comme il est naturel, ce que le sujet traduit avec le plus d'insistance et dont il se montre le plus troublé. Il se débat contre des impressions qu'il sait fausses, et note lui-même avec découragement qu'il est toujours vaincu dans cette lutte inégale.

« Une idée des plus étranges, mais qui *m'obsède et s'impose à mon esprit malgré moi,* dit un malade de Krishaber (*obs. VI*), c'est de me croire double. Je sens un moi qui pense et un moi qui exécute; je perds alors le sentiment de la réalité du monde ; je me sens plongé dans un rêve profond et ne sais pas si je suis le moi qui pense ou le moi qui exécute. *Tous les efforts de ma volonté n'ont pas de puissance sur ce bizarre état qui s'impose à mon esprit* ». Quand « les mauvaises idées arrivent, dit un autre malade, j'en ai pour une heure à raisonner avec, je ne suis plus le même quand j'y pense ;... ce n'est pas à moi, ces idées ; quand je les écoute, je deviens quelqu'un de bête, de fou, je ne sais qui je suis. Mon Dieu, c'est terrible d'être en lutte comme ça, d'avoir une cervelle qui tourne sans que je puisse l'arrêter, d'être fou et d'être pourtant raisonnable... » (Hesnard, *obs. XXXVI*). On citerait cent exemples de ce genre.

Comment faut-il donc définir ou simplement désigner cet état dans lequel le moi se sent étranger à son être et aux choses et se prend à douter si tout ce qu'il éprouve est réel ? M. Ribot l'a appelé « la folie du doute ». Mais le mot folie, comme on l'a dit déjà, est trop fort. Le malade n'est pas fou ; sa folie, en tout

cas, n'est pas de douter de ce qu'il éprouve, puisque c'est en cela, au contraire, qu'il fait acte de raison, puisque la folie consisterait à céder aux impressions ressenties; ce qu'on veut dire, au reste, c'est que le malade a tort de ressentir ces impressions étranges qui se mêlent à ses sensations. Il a tort sans doute, mais on lui demande l'impossible, qui est de ne pas ressentir ce qu'il ressent. Il faut se placer à son point de vue, entrer dans sa conscience; on comprendra alors qu'il ne peut pas se soustraire au doute sur la réalité extérieure et sur lui-même, et que ce doute est fondé, est la conséquence naturelle ou mieux la traduction exacte de ses impressions discordantes. C'est donc à ces impressions qu'il faut remonter pour caractériser son état; on ne peut s'en tenir au doute qui l'accompagne, on ne peut dire que c'est le doute qui le constitue.

M. Sollier a cependant voulu ramener la dépersonnalisation au doute, dans l'excellente analyse qu'il en a donnée et que nous tenons à reproduire ici :

« Le sujet dit qu'il voit, qu'il entend, qu'il sent, mais que c'est comme s'il ne voyait pas, s'il n'entendait pas, s'il ne sentait pas; et, de fait, l'examen de ses appareils sensoriels et de ses diverses sensibilités, même de la cénesthésie, montre qu'il n'y a de ce côté aucun trouble. Il manifeste des réactions émotionnelles et prétend cependant n'avoir plus ni sentiments ni émotions; il se meut, mange, boit, accomplit normalement toutes ses fonctions organiques et viscérales, et il affirme n'éprouver aucun besoin et agir comme un automate, il sait que ce sont ses sens

qui fonctionnent, que ce sont ses muscles qui se meuvent, il sait que c'est lui qui agit; et il lui semble que c'est un autre qui sent, qui se meut, qui agit; il sait qu'il existe, qu'il vit et cependant c'est comme s'il était mort. C'est le *doute* perpétuel sur la réalité extérieure, sur sa propre réalité[1] ».

Notons en effet que le sujet ne se croit pas réellement autre, ne se croit pas réellement mort; il doute seulement s'il est; il ne se connaît plus; il a « conscience du changement qui s'est produit en lui, et il est partagé et tiraillé entre deux courants opposés et d'ordres différents : il sait et ne se sent pas; il se souvient de ce qu'il sentait, de ce qu'il éprouvait quand les impressions qui l'atteignent se produisaient; il reconnaît ces impressions conformes à ses représentations passées ; elles ne suscitent plus en lui les sentiments d'autrefois; le conflit est entre sa connaissance et son sentiment; il sait ce qui est réel, il ne le sent plus. Il y a un mur interposé entre lui et les choses » (Griesinger). C'est dans ce « conflit entre la sensation brute qu'il reçoit et reconnaît et le sentiment qui devrait en résulter », c'est dans « l'impossibilité de réduire la connaissance au sentiment, de les *fondre ensemble dans une même perception personnelle* » que, selon M. Sollier, « réside le doute ».

Mais, il importe de le remarquer, le doute, comme l'entend M. Sollier, n'est pas ce qu'on appelle d'ordinaire ainsi; c'est un état à part, *sui generis* : le terme qui le désigne n'a pas de synonymes; il ne

1. P. Sollier : *le Doute*, p. 134. (F. Alcan, 1909).

répond à aucune définition connue; il n'est point une suspension de l'esprit entre deux jugements contradictoires ou entre l'affirmation et la négation; il n'a rien de commun avec le doute philosophique, soit provisoire, soit définitif; il n'est pas un phénomène purement intellectuel ou logique, ni même purement psychique; il est une forme de tempérament, un état constitutionnel; « il implique un élément affectif personnel »; par là, il s'oppose trait pour trait à la croyance ou plutôt il est la croyance elle-même « en état de dissolution ». La croyance jaillit de notre personnalité tout entière, la reflète ou l'exprime; le doute de même « prend toute la personnalité du sujet ». « Au fond du doute, sous quelque forme qu'il se présente, se trouve le trouble de la personnalité ».

Dès lors ne paraît-il pas plus simple de désigner la maladie visée par ce qui la constitue essentiellement, à savoir, non par le doute, mais par ce qu'il y a « au fond du doute » ? Appelons donc cet état, dans lequel le moi sent ses pensées et ses actes lui échapper et lui devenir étrangers, une *aliénation de la personnalité* ou, plus simplement et mieux, une *dépersonnalisation.* Nous ne nous écartons pas ainsi de la conception de M. Sollier, nous l'exprimons seulement, à ce qu'il semble, d'une façon plus claire, nous évitons l'équivoque des termes qu'il emploie.

Reste à chercher ce qu'il faut entendre par la dépersonnalisation, à développer et à préciser la notion que nous venons de former. Pour cela, il faut partir d'une notion plus simple, si simple qu'on passe à côté sans la voir, qu'on ne la dégage point, qu'on

omet généralement de la signaler, celle de *personnalisation*. Nous la trouvons pourtant nettement indiquée par Ribot[1] en ces termes : « Chacun de mes états de conscience a ce double caractère d'être tel ou tel, et *en sus d'être mien* : ce n'est pas une douleur, mais *ma* douleur, la vision d'un arbre, mais *ma* vision d'un arbre. Chacun a sa *marque* par lequel il m'apparaît comme propre à moi seul, sans laquelle il m'apparaît comme étranger, ce qui se rencontre dans quelques cas morbides », ce qui se rencontre en particulier dans le cas que nous essayons de définir et sert justement à le définir ou à le caractériser.

Distinguons, avec les logiciens, l'extension et la compréhension des termes *personnalisation* et *dépersonnalisation*. La « marque » personnelle, comme dit Ribot, est « commune » aux états de conscience; elle appartient, non à tels ou tels, mais à tous, et si elle cesse d'appartenir à l'un d'eux, elle cesse aussi et par là même d'appartenir à tous les autres; autrement dit, la *personnalisation* ou *dépersonnalisation* a une portée ou extension universelle. Mais la généralité du phénomène ne peut elle-même provenir que de son extrême simplicité; je veux dire que si « le coefficient de personnalité » se rencontre nécessairement dans tous les états psychiques ou fait nécessairement défaut à tous, si, d'un mot, il est ou n'est pas, c'est que l'acte de synthèse psychique, d'appropriation ou d'attribution des états au moi, que nous désignons sous le nom de *personnalisation* est, en lui-

1. *Les Maladies de la personnalité* p. 167. (F. Alcan.)

même, un et indivisible, simple et indécomposable.

Cette remarque est importante. C'est pour ne l'avoir point faite, c'est pour avoir méconnu le double caractère d'*universalité* et de *simplicité* du phénomène de personnalisation ou de dépersonnalisation dans l'ordre psychologique, que Krishaber et Taine se sont trompés et d'autres à leur suite, même dans un autre sens.

Dans l'étude de la dépersonnalisation qui va suivre, nous partirons de la distinction ci-dessus : nous montrerons que la dépersonnalisation est un trouble qui s'étend à tous les faits psychiques, perceptions, souvenirs, sentiments, actes, etc., par là même que tous ces faits impliquent eux-mêmes la conscience personnelle ou personnalisation, et nous en rechercherons et décrirons tour à tour les altérations en chacun d'eux.

CHAPITRE II

LA DÉPERSONNALISATION ET LA PERCEPTION EXTÉRIEURE

Théorie de Krishaber, de Taine : la dépersonnalisation ne serait qu'une perversion sensorielle, laissant l'intelligence intacte. Mais elle devrait être alors une perversion *de tous les sens*, ce qui n'est pas, et une perversion *commune à tous les sens* ou *la même chez tous*, ce qui ne se conçoit guère. Que peuvent avoir de commun des troubles sensoriels divers, à part leur *anormalité* ? Aussi, est-ce à l'impression de l'*anormal*, de l'*étrange* que se réduirait, en dernière analyse, la dépersonnalisation.

En réalité, la dépersonnalisation ne répond pas à une *sensation* déterminée ni à un changement dans les sensations, mais à un *sentiment*, à une *impression* qu'on essaie de traduire, en langage imagé ou métaphorique, tantôt par une sensation, tantôt par une autre : *perte de contact avec la réalité*, voile, brouillard, etc. interposé entre le sujet et les choses ; — *perception de la réalité comme un rêve, un spectacle imaginaire, — sensation d'étrangeté, — d'incomplétude, de désaffectivité* ou *d'apathie*, — perte du *sentiment du moi*, *dédoublement du moi*, etc. Réduction à l'unité de toutes ces impressions ou sentiments : ils rentrent tous dans le *sentiment d'étrangeté*, et proviennent de la *distraction* et de l'*indifférence* du sujet.

Ils expriment tous la rupture du lien conscientiel des états psychiques, ou en dérivent. La cause de cette rupture ne doit pas être cherchée dans un trouble cénesthésique, car les sensations cénesthésiques partagent le sort des autres sensations, sont dépersonnalisées ou non rattachées au moi. La dépersonnalisation est ce qui explique le trouble cénesthésique, loin d'être expliquée par ce trouble. La personnalisation ou fonction synthétique de la conscience doit être regardée comme un fait primitif, condition de toute réalité ou plutôt de toute perception

du réel. C'est la perte de cette fonction qui explique les phénomènes observés.

La dépersonnalisation ne se limite point à une catégorie de faits psychiques, elle s'applique à tous indistinctement. Mais c'est ce que nous ne pouvons montrer qu'en l'étudiant successivement dans chacun d'eux, et il est naturel que nous commencions par celui qui semble devoir répugner le plus à une telle illusion, et, à cause de cela même, en est le plus fortement affecté et troublé, à savoir la perception extérieure.

A première vue, la perception extérieure ne paraît pouvoir subir d'autres troubles que ceux qui proviennent des sensations. On a peine à comprendre que la perception soit troublée, les sensations restant normales, tandis que, les sensations étant perverties, toute illusion ou erreur de la perception paraît possible. On s'en prendra donc aux sensations, toutes les fois que la perception sera en défaut. C'est ce qu'a fait Taine. Dans cette maladie que le docteur Krishaber a décrite sous le nom de *névropathie cérébro-cardiaque* et que lui, philosophe, considère comme une expérience psychologique du plus haut intérêt, montrant « comment se fait et se défait l'idée du moi », il ne voit et ne veut voir qu'une « perversion sensorielle » qui ne porte pas atteinte à « la raison, au jugement, au souvenir et aux opérations de l'esprit » ; il n'en fait, en d'autres termes, qu'une lésion de la protubérance et des centres sensitifs inférieurs, « le jeu des hémisphères restant normal ».

Mais Taine se trompe ; nous allons montrer que les perversions sensorielles, qu'il invoque ou admet

sur la foi de Krishaber, n'existent pas, et que d'ailleurs, si elles existaient, elles n'expliqueraient pas le phénomène de la dépersonnalisation qui est d'une autre nature.

Entrons bien d'abord dans la pensée de Taine. Identifiant le moi et ses états sensoriels, il veut prouver que le malade perd et renouvelle sa personnalité, alors qu'il perd et renouvelle ses sensations ; il compare son état « à celui d'une chenille qui, gardant toutes ses idées et tous ses souvenirs de chenille, deviendrait tout à coup papillon avec les sens et les sensations du papillon. Entre l'état ancien et l'état nouveau, il y a scission profonde, rupture complète. Les sensations nouvelles ne trouvent plus de série antérieure où elles puissent s'emboîter ; le malade ne peut plus les interpréter, s'en servir, il ne les reconnaît plus ». Pour que le trouble de la personnalité soit complet, il faut évidemment que toutes les sensations soient altérées à la fois. C'est aussi ce que suppose Taine ; c'est ce qu'il admet comme établi par l'expérience. L'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher sont pervertis aussi bien que la vue ; il n'y a pas et on ne conçoit pas qu'il puisse y avoir une seule sensation indemne. Tous les objets sans exception ont perdu « leur aspect naturel », tous paraissent « étranges ».

Mais l'expérience est-elle ici d'accord avec la théorie ? Non, les troubles sensoriels ne sont pas constants ; ils sont plus ou moins graves, plus ou moins complets ; parfois ils manquent tout à fait. De plus, on ne voit pas qu'aucun d'eux, pris à part, la diplopie par exemple, soit de nature à produire la déperson-

nalisation ni la produise toujours. Mais, si les troubles sensoriels que l'on observe ne produisent pas la dépersonnalisation par eux-mêmes ou en tant que tels, il faut donc, si on veut encore maintenir l'hypothèse de Taine, qu'ils la produisent par un effet d'ensemble ; il faut que, s'ajoutant les uns aux autres, ils changent la perspective du moi, l'optique psychologique, et fassent paraître toutes choses sous un aspect nouveau, insolite, étrange. Mais on demandera alors comment des sensations hétérogènes (de la vue, de l'ouïe, du toucher, etc.), d'ailleurs diverses et variables (vue des objets tantôt *doubles*, tantôt *plats*, sensation de *poids* ou, au contraire, de *légèreté* de son propre corps, etc.), s'accordent en une même impression d'ensemble : l'impression d'étrangeté, d'irréalité des choses et du moi lui-même. Il faudrait en outre spécifier la nature de cette impression. Elle n'est pas proprement sensorielle, car alors elle serait une sensation déterminée de la vue, de l'ouïe, du toucher, etc. (et on a vu qu'elle est une perversion, tantôt d'un sens, tantôt d'un autre), bien plus, elle serait telle sensation déterminée de la vue par exemple ou d'un autre sens (et on a vu qu'elle est tantôt telle déformation visuelle, tantôt telle autre, etc.). De toute façon, l'explication de la dépersonnalisation par des troubles sensoriels est donc à rejeter.

Ce n'est pas que des troubles sensoriels ne puissent se rencontrer dans la dépersonnalisation. Mais il est important de remarquer quel rôle effacé, pour ne pas dire absolument nul, ces troubles jouent dans l'état morbide que nous étudions. Les premiers observateurs

se sont complètement trompés sur ce point. Leurs descriptions abondent en mentions de troubles subjectifs tels que : diplopie, vertige, étourdissements, palpitations. On sent à quel point la constatation *habituelle* de pareils troubles serait grave et de quelle importance seraient les déductions que l'on en devrait tirer. Mais, en réalité, dans les phénomènes symptomatiques de la dépersonnalisation ne rentrent point et ne sauraient rentrer des phénomènes d'un ordre aussi spécial que la diplopie par exemple. Sans contester à Krishaber la rigueur clinique qu'il apporte en ses observations, il est permis de ne pas accepter celles-ci en bloc, mais d'en faire la critique ou le triage. Il convient de les émonder et d'en retirer les manifestations somatiques rares, en tout cas non toujours signalées chez les dépersonnalisés depuis cet auteur, fréquentes au contraire chez des individus de tout ordre ne présentant aucune trace de dépersonnalisation, et par conséquent sans aucun lien avec ce phénomène.

On s'explique d'ailleurs très bien l'erreur de Krishaber. Hanté de l'idée que le syndrome qu'il avait eu le grand mérite de reconnaître n'était qu'un type parmi les divers états névropathiques étudiés de son temps, il ne put résister à l'impulsion clinique qui le portait à signaler chez ses malades des phénomènes somatiques chez eux accidentels, mais habituels chez ceux que l'on a depuis appelés les neurasthéniques vrais.

Est-ce à dire que les dépersonnalisés doivent être toujours des individus parfaitement sains, ne présentant aucun trouble somatique ? Assurément non ; ils peuvent avoir, comme les autres hommes, des troubles

divers. Mais ce que nous prétendons, c'est que ces troubles ne sont ni nécessaires à la dépersonnalisation, ni sous sa dépendance. Il convient, en effet, de distinguer ici la dépersonnalisation aiguë ou subaiguë et la dépersonnalisation franchement chronique : cette dernière est un syndrome qui se manifeste d'une façon prolongée, suivie, souvent définitive, chez les aliénés. Mais, dans les crises aiguës de dépersonnalisation, si le malade peut trouver le monde *étrange*, ses paroles, ses actes, à lui, ne nous paraissent pas contraires à la raison ; il ne nous apparaît jamais comme un aliéné. Il convient donc d'analyser avec soin les déformations de la perception extérieure qui se produisent chez lui et de ne pas les confondre avec celles qu'on observe chez d'autres malades.

Ces déformations portent, non sur les données mêmes de la sensation, mais sur le sentiment qui s'attache à la perception. Mais que peut être ce sentiment étrange ou plutôt ce sentiment d'étrangeté qui est répandu sur toutes les sensations et n'appartient en propre à aucune, si, comme on l'a vu, ce n'est ni ne peut être une sensation particulière et si ce n'est pas davantage un effet concevable de toutes les sensations réunies ? Il semble (et c'est ce que Taine lui-même en vient à reconnaître) que ce n'est pas autre chose, en dernière analyse, que le caractère vague, indéfinissable de l'*insolite*, de l'*anormal*. Quelque chose se trouve changé dans toutes les sensations, sans qu'on puisse dire en quoi consiste ce changement ni où il réside, si c'est dans les sensations elles-mêmes ou dans notre façon de les percevoir

Nous disons que ce changement si grave ne réside pas dans les sensations[1].

C'est ce qui nous paraît résulter d'abord des observations mêmes recueillies par ceux qui soutiennent la thèse contraire, c'est ce que nous observerons directement ensuite et chercherons à expliquer. Mais établissons d'abord le premier point. Un des sujets de Krishaber distingue très nettement de ses sensations morbides, vertiges, étourdissements, troubles

1. Œsterreich aboutit par une autre voie à la même conclusion. La théorie qui fait dériver la dépersonnalisation d'une perversion des sens ou « théorie sensualiste » et qui a pour représentants Krishaber, Taine et Ribot (*a*), suivis par Herzen et Dilthey, comporte, suivant lui, trois interprétations différentes :

1° Par perversion des sens on peut entendre une simple *obnubilation ;* la sensation serait normale du point de vue de la *qualité ;* elle subirait seulement un abaissement *de degré*. Réduite ainsi au minimum, l'hypothèse de la perversion sensorielle ne laisse pas d'être inacceptable. Des recherches précises ont établi que l'acuité sensorielle n'est pas en baisse chez les sujets.

2° On peut supposer que la *qualité des sensations est changée*, sans qu'il en résulte la non-reconnaissance des objets. Il en serait à peu près comme du changement qui se produit dans les couleurs des objets vus à la lumière artificielle ou à travers des verres colorés ; ce changement n'est pas tel qu'on ne reconnaisse cependant les couleurs plus ou moins bien.

3° Les sensations subiraient un changement général *spécifique*. L'observation a fait aussi justice de ces deux dernières formes de la théorie sensualiste. On n'a pu, par les procédés scientifiques, trouver trace « d'aucune espèce d'anomalies », relever le moindre trouble d'aucun sens (Raymond et Janet, Fœrster). L'impression d'étrangeté du monde extérieur ne peut donc être mise sur le compte d'un trouble sensoriel quelconque.

(*a*) M. Ribot : *Problèmes de Psychologie affective : la conscience affective*, p. 26, note 1, proteste contre cette imputation. Œsterreich, dit-il, « me range parmi ceux qui, « comme Krishaber et Taine, admettent comme cause principale une perversion sensorielle. Tout au contraire, dès 1883, j'ai émis timidement l'hypothèse d'un changement dans la cénesthésie comme source première des altérations de la personnalité. Mais, à cette époque, l'importance primordiale de la sensibilité affective dans les transformations brusques de l'individualité ne m'apparaissait pas suffisamment ». (Paris, F. Alcan.)

visuels, diplopie, etc., la dépersonnalisation proprement dite et le sentiment d'étrangeté du monde extérieur. « Il éprouvait *un autre trouble plus difficile à définir* : les objets avaient perdu leur aspect naturel, tout ce qu'il voyait avait changé de manière d'être... Il n'était plus le même homme qu'avant, il avait comme perdu la conscience de lui-même. » (*Obs. II.*)

Du langage des sujets on peut encore tirer la preuve que le trouble qu'ils ressentent n'est point une sensation : s'il en était une en effet, ils ne pourraient sans doute pas davantage le rendre, mais alors, sachant qu'il est intraduisible par nature, ils n'essaieraient pas de le traduire, au lieu que nous les voyons se reprendre à cent fois pour décrire leur état, essayer d'une image, puis d'une autre, jamais contents d'aucune, rectifiant, précisant, développant celle qui leur vient à l'esprit, et qui, comme toute comparaison, ne peut jamais être qu'approximative. Ainsi l'un d'eux écrit : « Il me semble que quelque chose tendait à m'isoler du monde extérieur », il y avait « comme une atmosphère *obscure* autour de ma personne » ; obscure n'est pas le mot, « il faudrait dire *dumpf* qui signifie en allemand aussi bien lourd que épais, terne, éteint... L'atmosphère *dumpf* m'enveloppait ;... c'était comme un quelque chose mauvais conducteur qui m'isolait du monde extérieur. Je ne saurais dire combien cette *sensation* était profonde ; il me semblait être transporté extrêmement loin de ce monde, et *bien loin.* » Taine, qui cite ces paroles et en admire la précision, aurait dû remarquer combien ce style métaphorique et fuyant conviendrait mal pour rendre

la matérialité d'un fait brut qui tombe sous les sens, au lieu qu'il traduit de façon heureuse cet état vague qu'on appelle un sentiment, une impression.

Ce sentiment, chacun des sujets l'exprime à sa manière, en une langue tantôt brillante, heureuse, tantôt énigmatique, confuse, toujours personnelle, originale, qui ne saurait être prise à la lettre et demande à être interprétée. On peut dire que le sujet est toujours incapable de rendre ce qu'il éprouve; il faut faire la part de ce qu'il omet et de ce qu'il ajoute, de ce qu'il sous-entend et de ce qu'il suggère, de ce qu'il ne sait pas dire et de ce qu'il dit trop bien, développant ou exagérant les faits, y mêlant des « interprétations », des « broderies inconscientes » (Hesnard). Ainsi on doit supposer que les sujets éprouvent tous le même sentiment; mais ce sentiment, il s'agit de le reconnaître à travers la diversité des métaphores qui l'expriment. Tels sujets parlent d'un *sentiment d'étrangeté :* tout leur paraît nouveau, insolite, « drôle »[1]. D'autres se plaignent d'avoir perdu *le*

1. « Les choses ne me paraissent plus de la même façon qu'autrefois, dit un malade de Pierre Janet... Tout ce que je vois, les dessins du mur de ma chambre, me paraissent étranges, comme le son de mes paroles. C'est comme si je voyais les choses pour la première fois...; elles ont un aspect étonnant, drôle, comme si je ne les avais pas vues depuis très longtemps. Il me semble que tout est faux, même les objets que je vois. Quand je sors, il me semble que la rue n'est plus pareille, qu'il y a très longtemps que je ne l'ai vue ; c'est comme une ville que je n'ai pas vue depuis longtemps. Tout à coup les choses extérieures me font l'effet de devenir drôles ; il y a quelque chose qui n'est pas comme de coutume. Je perds la notion de l'exact ; c'est comme une déformation de la réalité. » — Cf. Amiel. *Journal intime* (t. II, p. 258). « Il y a des jours... où je m'étonne du pupitre qui est sous ma main, de mon corps lui-même, où je me

contact avec la réalité ; c'est comme s'il y avait entre eux et les choses une partie isolante : mur, barrière, voile, image, brouillard, etc. Ceux-ci projettent en quelque sorte leur impression sur les choses, l'objectivent[1].

D'autres se rendent mieux compte du caractère personnel, subjectif de leur illusion et disent que *leurs sensations sont changées;* leur langage cependant prête à l'équivoque et a donné lieu à la fausse interprétation de Taine. Mais il est aisé de voir que le changement accusé par les sujets dans leurs sensations, consiste uniquement en ce que celles-ci s'accompagnent d'un *sentiment* d'*incomplétude*, de *désaffectivité*, d'*indifférence* ou *d'apathie*, sentiment qu'on nous décrit ainsi : « Mon existence est *incomplète.* Il me manque la faculté de jouir et de souffrir... Chacun de mes sens, chaque partie de moi-même est pour ainsi dire séparée de moi et ne peut me procurer aucune sensation ; il me semble que je n'arrive jamais aux objets que je touche » (Esquirol). Autrement dit, les malades éprouvent encore des sensations, mais

demande s'il y a une rue devant ma maison et si toute cette fantasmagorie géographique et topographique est bien réelle. L'étendue et le temps redeviennent alors de simples points... »

1. « Il semblait au malade que quelque chose tendait à l'envelopper tout entier et à s'interposer comme une barrière entre lui et le monde extérieur. I felt as if I was almost entirely separated from the world and if there was some barrier between me and it » (Krishaber). « Un nuage épais, un voile changent la teinte et l'aspect des corps » (Esquirol). « Entre les choses et moi il y a toujours une sorte de paroi isolante, de couche intermédiaire, semblable à un revêtement de coton, qui me donne des sensations ouatées, amorties, comme après une injection de cocaïne » (Hartenberg).

les sensations ne les émeuvent plus, ne les touchent plus; ils sont dans une indifférence absolue, « ni morts ni vivants », et diront, en langage objectif, transportant au dehors ce qui se passe en eux, que « tout est mort, que rien n'existe ».

D'autres ont l'impression d'être en face des choses, comme devant un spectacle imaginaire, de *percevoir la réalité comme un rêve*[1]. Cette impression conduit

1. « Il m'a semblé *rêver* et ne plus être la même personne... C'est la sensation de *rêve* qui m'était la plus pénible ; cent fois je touchais les objets qui m'entouraient ; je parlais tout haut pour me rappeler la réalité du monde extérieur, l'identité de ma propre personne ; mais alors mes illusions étaient encore plus accusées : le son de ma voix m'était absolument insupportable et le toucher des objets ne rectifiait pas mes impressions » (Krishaber, *obs. I*). « Très souvent en vérité, je ne sais si je *rêve* ou suis éveillée » (*ibid. obs. III*). « Toute ma vie a été un long *rêve* » (*ibid. obs. II*). « Il me semblait que je *rêvais* constamment. » J'avais « de grands efforts à faire pour distinguer les apparitions de mes *rêves* du monde réel » (*ibid. XXXVIII*).

La comparaison de l'état de dépersonnalisation avec le rêve est une de celles qui doivent se présenter le plus naturellement à l'esprit ; elle est aussi, selon Amiel, une des plus satisfaisantes. Le rêve explique la dépersonnalisation, car il la réalise en partie, il en est l'image.

« Quel singulier rêve ! lit-on dans le *Journal intime*. J'avais l'illusion sans l'avoir. Je me jouais à moi-même la comédie. Cette puissance du rêve de fondre ensemble les incompatibles, d'unir ce qui s'exclut, d'identifier le oui et le non, fait sa merveille et en même temps son symbolisme. En rêve notre individualité n'est pas close, elle enveloppe, pour ainsi dire, son entourage, elle est le paysage et tout son contenu, nous compris. Mais si notre imagination n'est pas nôtre, si elle est impersonnelle, la personnalité n'est qu'un cas particulier et réduit de ses fonctions générales. A plus forte raison pour la pensée. La pensée pourrait donc être sans se posséder individuellement, sans se concréter dans un moi. En d'autres termes, le rêve conduit à l'idée d'une imagination affranchie des limites de la personnalité et même d'une pensée qui ne serait plus consciente... Le rêve est une excursion dans les limbes, une demi-délivrance de la prison humaine... » (t. II, p. 141-2).

à une autre voisine, celle de sortir de soi, de se détacher de son être, *de perdre le sentiment de son individualité*, de rentrer dans le sein de l'existence universelle et de ne garder plus que le sentiment de l'existence nue, vide et impersonnelle[1]. C'est là un sentiment qu'Amiel a cent fois exprimé sous les formes les plus variées et les plus brillantes. Il dit, par exemple :

« Comme un rêve qui tremble et s'évapore aux naissantes lueurs de l'aube, tout mon passé, tout mon présent se dissolvent en moi et se détachent de ma conscience quand elle se replie sur elle-même. Je me sens à cette heure vide, dépouillé comme un convalescent qui ne se rappelle plus rien... C'est un état singulier. Toutes mes facultés s'en vont comme un manteau qu'on pose, comme la coque d'une larve ; je me sens muer ou plutôt rentrer dans une forme plus élémentaire; j'assiste à mon dévêtement. J'éprouve comme la paix indéfinissable de l'anéantissement et la quiétude vague du Nirvâna; je sens devant moi et en moi passer le fleuve rapide du temps, glisser les ombres impalpables de la vie, et je le sens avec la tranquillité cataleptique[2] ».

1. A rapprocher aussi « ce fait *de la disparition de la personnalité* que les mystiques de toutes les époques et de tous les pays ont décrite d'après leur propre expérience, souvent en très beaux termes. Sans atteindre l'extase, les métaphysiciens panthéistes ont aussi parlé d'un état où l'esprit se pense sous la forme de l'éternité, s'apparaît comme en dehors du temps et de l'espace, libre de toute modalité contingente, pour ne faire qu'un avec l'infini. Cette situation psychologique, bien que rare, ne peut être oubliée. Elle me paraît la confiscation absolue de l'activité mentale par une seule idée (positive pour les mystiques, négative pour les empiriques), mais qui, par son haut degré d'abstraction, son absence de détermination et de limite, contredit, exclut tout sentiment individuel » (Ribot : *Les maladies de la personnalité*). L'auteur ajoute : « Qu'une seule sensation très vulgaire soit perçue et l'illusion disparaît. » Rien ne nous paraît moins sûr. La sensation peut se produire sans détruire l'illusion; elle est alors simplement rejetée en dehors de la personnalité.

2. *Journal intime*, t. I, pp. 141-142.

Cet état est en quelque sorte négatif; c'est un de ceux dont on parle le moins parce qu'il y a le moins à dire.

Au contraire, un des sentiments qu'on signale le plus souvent et avec le plus d'insistance est celui du *dédoublement du moi*. Le sujet se croit « double » et cette croyance, qu'on pourrait regarder comme étrangère à la perception du monde extérieur, s'ajoute à cette perception, s'y mêle et la trouble on ne sait comment. « Je sens un moi qui pense et un moi qui exécute; je perds alors le sentiment de la réalité du monde » (Krishaber, *obs. VI*). Cette impression de dédoublement est d'ailleurs malaisée à définir et prête à l'équivoque. Elle n'a rien de commun avec le dédoublement réel et inconscient qui se produit dans l'hystérie. Elle n'est qu'une façon de traduire le *sentiment d'étrangeté* dont nous avons parlé, et elle est l'objectivation de ce sentiment : le moi assiste, comme du dehors, à ses sensations et *s'étonne* de les éprouver; il est pour lui-même un objet de contemplation; il ne *reconnaît* plus ses sensations qui lui paraissent comme *étrangères* ou auxquelles il se sent *étranger*; et peut-être faut-il dire avec Hesnard qu'il « se sent *étranger* à ses sensations plutôt qu'il ne sent les choses *étranges* ».

En tout cas, il convient de faire les plus expresses réserves sur le *dédoublement du moi* dont parlent les malades. Ou bien ce sont eux qui se trompent en donnant ce nom à un état qui n'est pas un dédoublement véritable, c'est-à-dire soit une *aliénation* du moi, soit la juxtaposition d'une nouvelle entité à l'an-

cienne, ou bien ce sont les psychologues ou les aliénistes qui commettent l'erreur en portant au compte de la dépersonnalisation le dédoublement du moi tel qu'il se rencontre chez les hystériques. En réalité, jamais les malades ne sont, à proprement parler, dédoublés. Leur moi ancien peut leur paraître perdu ; mais cette illusion n'est jamais bien sérieuse. Ils savent qu'ils n'auraient qu'à se raccrocher aux réalités extérieures pour se ressaisir, mais il n'en ont plus la force ni la volonté. On peut dire qu'il y a, chez eux, *conscience de l'automatisme mental*, mais non pas qu'il y a développement d'une activité automatique subconsciente.

En résumé, on voit de combien de termes différents on use pour désigner l'état morbide que nous cherchons à définir. De tous ces termes, selon nous, le plus exact, celui auquel se ramènent et autour duquel tournent tous les autres, est celui que nous avons employé d'abord, à savoir le sentiment de l'*insolite* ou de *l'anormal*. Revenons donc sur ce sentiment. Voyons en quoi il consiste et à quoi il se rattache.

Nous avons dit que le dépersonnalisé n'éprouvait pas de troubles sensoriels. En effet, rien n'est changé pour lui, à proprement parler, dans les qualités perçues des objets. Un son grave ne lui paraît pas aigu, une odeur exquise ne lui semble pas nauséeuse, un objet bleu ne se détache pas en rouge à ses yeux. Tout au plus ses sensations lui semblent-elles atténuées, voilées, éteintes. Par là il se sent lui-même

lointain, éloigné des objets. Le trouble le plus accusé qu'il soit possible de relever chez les malades, en tant qu'altérations sensorielles, est, au point de vue visuel, une perte ou mieux une atténuation fréquente de la sensation de relief. Les dépersonnalisés déclarent souvent voir les objets plats. Mais c'est là moins un trouble sensoriel vrai qu'un trouble des raisonnements inconscients qui se rattachent chez l'homme sain à l'interprétation normale des sensations.

Détaché de toutes choses, entouré d'objets qui ne réagissent plus sur lui que d'une façon nouvelle, singulière, qui pourrait être impressionnante s'il n'y avait pas affaissement du ton émotif, le malade finit par se plaindre de troubles de sa propre personnalité. Il se sent en dehors de ce monde nouveau ; l'un se plaint de disparaître, un autre déclare se fragmenter. Les plus littéraires parmi les dépersonnalisés se voient en dehors de la vie même qui autour d'eux continue son cours. En réalité, aucun d'eux n'est dupe ni du changement de ses perceptions, ni de la bizarrerie de son entité nouvelle. Il ne se trompe jamais sur la valeur vraie de ses troubles ; il *sait* pertinemment que rien n'est changé dans le monde extérieur, que rien n'est changé non plus dans sa personne propre.

Pourquoi donc existe-t-il une altération du monde extérieur, ou plutôt en quoi consistent l'étrangeté, la teinte insolite qui viennent modifier les choses dans leurs relations avec l'esprit ? En d'autres termes, que veut dire exactement le dépersonnalisé, lorsqu'il déclare que les objets, leurs contours, leurs couleurs,

leurs ombres, les sons qui s'en dégagent, les effluves qui en proviennent, prennent un caractère nouveau qui le désoriente? Lorsque l'on analyse de très près les sensations accusées par le sujet, on reconnaît que tantôt l'ensemble de tous les objets lui paraît lointain, voilé, sans qu'aucun objet en particulier le frappe plus que les autres objets, tantôt il s'absorbe dans la perception d'un élément unique, odeur, bruit, angle ou ligne. C'est pour cela, et dans ce cas seulement, que le monde, d'une façon générale, lui semble sans relief (tout en faisant, bien entendu, la part du travestissement du sentiment exact du malade par les mots souvent exagérés, emphatiques qu'il est porté à employer). C'est pour cela également qu'il parle du brouillard, de la ouate, qui l'isolent du monde extérieur.

En résumé, aucun changement dans la donnée sensorielle simple ; en revanche, changement considérable dans la façon de la *recueillir*, il serait même plus exact de dire de l'*accueillir*. De fait nous distinguons deux causes à l'étrangeté des sensations du dépersonnalisé, et cette distinction, à nos yeux très importante, ne nous paraît pas jusqu'ici avoir été établie avec une rigueur suffisante.

Le malade ne *recueille* plus normalement ses sensations : il est *distrait*. Il ne les *accueille* pas normalement : il est *indifférent*. Il intervient donc chez lui deux altérations distinctes : l'une porte sur la perception, c'est la distraction ; l'autre porte sur l'écho de la perception, sur le sentiment qu'elle éveille en nous et qu'une vieille habitude y rattache d'ordinaire,

c'est la perte de l'émotion qui accompagne la perception. En un mot, non seulement le malade est distrait, mais il ne s'intéresse plus aux sensations qui lui parviennent. Nous aurons la clef de cette double altération si nous remontons à l'origine du paroxysme de dépersonnalisation. Ce phénomène survient le plus souvent sous l'influence d'un choc émotif violent ou d'émotions accumulées. Il faut également en général, pour qu'il se produise, la coïncidence d'une fatigue, ou, pour employer un mot plus compréhensif, d'une asthénie prononcée. Le dépersonnalisé se trouve donc en des conditions telles qu'il doit éprouver de la difficulté, d'une part, à prêter son attention aux contingences extérieures, et de l'autre, à s'y intéresser.

Indifférent et distrait, il ne peut pas analyser les phénomènes psychiques qui se passent en lui ; il trouve beaucoup plus simple de reporter au monde extérieur les causes de son étrangeté ; et avant de se trouver lui-même changé, il trouve changé le monde qui l'environne. En effet, au cours de la crise de dépersonnalisation, les altérations du monde extérieur s'imposent à l'esprit en première ligne ; ce n'est que secondairement, on pourrait dire en corollaire, que se révèle l'étrangeté du moi. Chez les personnes familiarisées avec ces petits accidents psychiques, l'imminence d'une crise s'annonce par le changement parfois subit de l'aspect des objets, qui semblent tout à coup distants. Il faut remarquer d'ailleurs avec quelle fréquence le dépersonnalisé dissocie, isole les éléments des objets qui frappent ses regards par exemple. Il s'absorbe dans la contemplation d'un

détail, fixe un bibelot, s'hypnotise pour ainsi dire dans l'audition d'un son, etc.[1].

Ainsi (et il n'y a point là de contradiction), le dépersonnalisé est à la fois distrait par rapport à l'universalité des choses, et absorbé très souvent dans la contemplation de l'une d'elles, la plus insignifiante souvent, sans que pourtant cette contemplation l'intéresse. Bien plus encore, ce monoïdéisme, cette concentration de l'attention, alternant ou coïncidant même avec sa dispersion, sont suffisamment insolites pour que, tout en ne s'en émouvant pas, le dépersonnalisé les constate et sente s'accroître par là même la notion d'étrangeté qui se répand sur toutes choses et secondairement envahit sa propre conscience.

Ces impressions d'étrangeté du monde extérieur, d'absorption dans une sensation unique, de distraction profonde ne sont pas un phénomène uniquement discernable dans ce que nous appelons la dépersonnalisation paroxystique, c'est-à-dire dans la dépersonnalisation étudiée en dehors de l'aliénation mentale. Mais si tous ceux qui ont ressenti ces impressions les reconnaissent avec facilité, si les descriptions en paraissent lumineuses à tous ceux qui les ont éprouvées, il est plus difficile de faire saisir aux non initiés la qualité même des troubles dont nous nous efforçons de préciser la genèse et la nature.

1. Exemple : « M... dans une forêt remarque le contour précis de chaque arbre, la forme et la coloration de chaque feuille : une autre fois, ce sont les rayons d'une bibliothèque qui frappent et retiennent sa vue, et chaque dos de livre lui apparait avec sa physionomie propre, son relief et sa teinte caractéristiques. » L. Dugas : *Revue phil.* mai 1898, p. 504.

Cependant il existe des états dans lesquels des accidents analogues, ou du moins suffisamment voisins, se rencontrent. Nous les mentionnerons à titre d'exemple pouvant permettre de mieux saisir certaines des explications précédentes. C'est ainsi que dans la fatigue intense, dans l'ivresse, chez les convalescents, on peut rencontrer cette asthénie, cette langueur avec dispersion de l'attention sur toutes choses, ce flou qui se répand sur le monde extérieur. Là également l'individu ne sait plus ou ne peut plus faire l'effort nécessaire pour se ressaisir, et souvent le monde prend, à ses yeux, un aspect nouveau.

On ne saurait trop répéter que le malade n'est jamais dupe de ses illusions. Il n'est plus capable de faire la synthèse du monde extérieur et du moi, mais il sait que cette synthèse se fera à nouveau tout à l'heure, il sait qu'en réalité le monde extérieur n'est pas changé. Asthénique, il vit en véritable *automate ;* et cette notion vaguement perçue de l'asthénie coïncidant avec la continuation de la vie, des sensations, des gestes et même du langage, contribue encore à augmenter la notion d'étrangeté. Le malade, en effet, se sent veule, inerte, passif, et pourtant la vie continue autour de lui et en lui ; c'est donc que le monde extérieur a changé, c'est donc qu'il est changé lui-même. Le malade cessant et ayant conscience de cesser de percevoir les choses *au point*, cesse d'être et a conscience de cesser d'être au point lui-même.

Résumons les développements qui précèdent. Nous croyons que la dépersonnalisation est un état unique, le même chez tous les sujets, quoiqu'elle nous soit

présentée sous bien des formes et décrite en bien des termes différents, et nous avons cherché à montrer que cette unité même apparaît ou se retrouve à travers la diversité des comparaisons ou des images par lesquelles on l'exprime. Nous trouvons d'ailleurs naturel que les sujets ne rencontrent pas d'emblée le terme juste et précis pour rendre un phénomène aussi déconcertant et aussi étrange que la dépersonnalisation, et que chacun d'eux note, un peu au hasard de ce qui le frappe, les particularités ou accidents de ce phénomène, et ainsi nous donne le change. Mais nous croyons qu'on peut néanmoins accorder les témoignages, leur donner à tous la même signification. En nous risquant à le faire, nous sommes arrivés à cette conclusion que la dépersonnalisation n'est pas un trouble sensoriel, mais *perceptuel*. Nous devons chercher maintenant en quoi un tel trouble consiste. C'est ce que les sujets ne peuvent nous apprendre, car généralement ils l'ignorent, faute d'avoir réfléchi aux conditions générales de la perception ou de la conscience.

Nous avons surabondamment prouvé que, pour expliquer la dépersonnalisation, il faut détourner l'attention des sensations et renoncer à trouver un *phénomène physique* qui serait la cause de l'altération subie dans les sensations du sujet. Nous croyons qu'il faut uniquement considérer le lien qui rattache les sensations à la conscience ou au moi. C'est ce lien seul qui est brisé ou dérangé, mais il n'en faut pas plus pour que la perception extérieure cesse d'apparaître comme normale.

Appelons *conscience* l'acte par lequel le moi s'em-

pare de ses sensations, les fait *siennes*, les *reconnaît* comme *siennes*, les rattache à *soi ;* la conscience ainsi entendue fait partie de toutes les opérations psychiques. Supposons qu'elle s'évanouisse, tende à disparaître ou qu'elle change de nature, devienne trouble, vague, confuse, toutes les opérations en rapport avec la conscience ainsi modifiée paraîtront elles-mêmes altérées, perverties. Tel est précisément le cas de la perception extérieure dans les observations qui précèdent. « La sensation brute continue à se produire » et se produit normalement, « mais la perception, c'est-à-dire *l'assimilation au système personnel* de représentations et de sentiments, ne se produit plus. Il y a là un *dualisme extrêmement curieux*, et qui se manifeste dans toutes les sphères de l'activité mentale » (Sollier). C'est le *dédoublement du moi* dont parlent les malades.

Le caractère essentiel des troubles de la perception que nous avons décrits, c'est que les sensations ne sont plus *rattachées* à la personne, *reconnues* par elle. C'est ce qu'exprime le sujet qui se dit détaché de ses sensations, dépouillé de son individualité, vivant d'une vie impersonnelle ; c'est ce qu'il exprime autrement, quand il dit qu'il croit *rêver* et qu'il est devant le monde réel comme devant un spectacle imaginaire. Quand il parle d'une *barrière* qui serait entre les choses et lui, que veut-il dire encore, sinon que ses sensations ont perdu leur lien conscientiel et restent en dehors du moi ? Et n'est-ce pas une autre forme de la dépersonnalisation que cette apathie ou indifférence absolue du moi à l'égard de sensa-

tions qui lui sont extérieures et comme étrangères? Si maintenant on se représente, non plus la dépersonnalisation elle-même, mais l'effet qu'elle doit naturellement produire sur ceux qui l'éprouvent, on comprendra que les sujets manifestent leur étonnement, disent que tout est changé en eux et autour d'eux, qu'ils ne reconnaissent plus le monde ni eux-mêmes, que tout leur paraît *étrange*, *irréel* et *faux*[1].

Ainsi tous les sentiments ou impressions que traduisent les sujets ont une explication naturelle, cessent de se contredire et cadrent entre eux. Mais cette explication ne paraîtra pas suffisante ; on demandera comment le moi laisse échapper ses sensations, comment le lien conscientiel vient à se rompre ou manque à s'établir. Nous avons dit que la perception du monde extérieur se trouve radicalement changée, changée au point que ce monde paraît ne plus être ou être devenu autre, et cela sans que les impressions sensorielles ou les sensations aient subi elles-mêmes aucun changement. Il faut donc que ce soit le sujet lui-même qui ait changé par rapport au monde. Mais comment se représenter un tel changement? Le moi existe-t-il donc en dehors de ses sensations? N'est-il pas cons-

1. Encore faut-il faire ici la part de l'exagération littéraire, et ne pas prendre au sens littéral les mots par lesquels les malades trop souvent trahissent ou plutôt amplifient leur illusion. Lorsqu'ils déclarent que le monde extérieur leur paraît *nouveau* (nous ne parlons pas ici de la sensation d'étrangeté, de changement), il ne faut pas prendre le mot *nouveau* au sens strict, car les malades reconnaissent les objets; il n'y a pas chez eux oubli du passé, amnésie. D'une façon générale, on ne peut pas dire que le malade ne reconnaît plus ses sensations; il ne se perd pas comme l'aliéné, il a la notion correcte et normale des actes aussi bien que de l'utilisation des objets.

titué par elles ? Et n'est-ce pas dans les changements produits dans les sensations qu'il faut de toute nécessité chercher le principe de tous les changements du moi?

On a supposé qu'il fallait, à cette occasion, distinguer deux sortes de sensations : celles qui se rapportent aux objets du dehors et celles qui sont liées à l'exercice des fonctions organiques et traduisent l'état de notre corps propre. Comme les premières rencontrent les secondes pour arriver jusqu'à nous, elles pourraient se trouver modifiées par le seul fait de traverser un milieu organique morbide. Autrement dit, la dépersonnalisation serait produite, non par les perversions sensorielles en général, comme le supposait Taine, mais par les perversions d'un seul sens, le sens organique ou cénesthésique. Ce sens, « qui nous avertit sans discontinuité ni rémission de la présence et de l'existence actuelle de notre propre corps », (L. Peisse) centraliserait et fondrait « en une vague impression de bien-être ou de malaise général » les sensations respiratoires, circulatoires, viscérales, etc. C'est ainsi qu'il serait vraiment *cénesthésique* ou *général*. Mais un sens général ou plutôt généralisateur, un *sensorium commune*, est-ce vraiment un sens? N'est-ce pas plutôt une fonction psychique, n'est-ce pas la fonction synthétique de la conscience, qu'on veut faire sortir des éléments sensoriels mêmes qu'elle a pour objet ou pour fin de rassembler, de fondre, d'interpréter et de généraliser? La cénesthésie paraît bien être une entité métaphysique, une étiquette collée sur des faits et donnée ou prise à tort pour une explication de ces faits.

Il suffit, pour le faire voir, de remarquer que les sensations organiques sont des sensations comme les autres ; elles doivent, comme les autres, être rattachées au moi ; elles peuvent, comme les autres, se détacher du moi ; elles ne sauraient avoir et n'ont pas, en effet, une situation privilégiée. Notre malade se sent étranger à ses sensations viscérales, comme il se sent étranger à ses sensations visuelles ; il ne *reconnaît* pas son propre corps, il ne le sent pas comme *sien*, non plus qu'il ne *reconnaît* les corps étrangers, qu'il n'a conscience de les percevoir réellement ou de les percevoir comme réels. A supposer que la personnalité ou le moi soit constitué uniquement par l'ensemble des sensations organiques ou internes, la difficulté est de comprendre comment ces sensations s'intègrent et forment le moi ou se désintègrent et restent à l'état flottant, en dehors du moi, et cette difficulté est exactement la même pour toutes les sensations, quelles qu'elles soient. C'est le problème de la conscience en général qui se trouve ainsi posé, si par conscience on entend, non la perception pure et simple, mais la *synthèse personnelle* ou le rapport qui s'établit entre les sensations éprouvées et le sujet qui les éprouve. Nous disons que ce rapport, cette prise de possession par le moi de ses états existe dans tous les cas, dans celui des sensations externes aussi bien qu'internes ou organiques, et qu'il est un élément essentiel, constitutif de toute perception nouvelle. S'il vient à manquer, si les sensations paraissent se détacher de celui qui les éprouve, si elles cessent de lui *appartenir*, alors, pour lui, le monde perd sa *réalité*, il

cesse d'exister ou il devient *autre* et le moi de même. Il n'y a donc pas lieu de distinguer entre la perception extérieure et la conscience, entre les sensations qui se rapportent aux objets du dehors et celles qui se rapportent à nous-mêmes. Toutes les sensations peuvent être également *dépersonnalisées* et toute sensation dépersonnalisée donne l'impression de *l'irréel*, de l'*étrange*, de la *non-existence* ou de l'*existence incomplète*. C'est que la *personnalisation* ou la réaction propre, originale, individuelle du sujet aux sensations qu'il éprouve est considérée par lui comme un élément de la réalité qu'il perçoit : si cette réaction personnelle vient à manquer, autrement dit, si les sensations se produisent et que le sujet continue à les sentir, mais cesse de les sentir comme siennes, « il s'étonne » alors « d'exister » (Maine de Biran) et s'étonne que le monde existe ; il ne peut plus croire à son existence ni à celle du monde. Il doute de ses sensations dont le sceptique et l'idéaliste eux-mêmes déclarent qu'il est impossible de douter ; il doute qu'il les éprouve, parce qu'il ne les éprouve plus comme auparavant, parce qu'il ne les reconnaît plus ; il doute de leur réalité ; il doute de lui-même et de son esprit. On ne saurait concevoir un état plus troublant, plus étrange et, à ce qu'il semble, plus voisin de la folie. Cet état pourtant n'est que *défectif*, et on l'exprime bien en un sens par le mot *d'incomplétude ;* il ne manque ici que l'élément subjectif, que le coefficient de personnalité qui fait partie de toute perception ou de toute pensée, partant de toute réalité, puisque toute réalité, pour être, doit être perçue. On est porté à

croire que la personnalité est atteinte et, comme la personnalité a pour base l'organisme, que le jeu de l'organisme est troublé ; mais en réalité la vie physiologique et psychologique suit son cours ; c'est la conscience qui ne joue plus ou joue mal ; et par conscience on entend le *cogito*, c'est-à-dire le lien relationnel entre le *sentiens* et le *sensum* ; mais ce lien est si fondamental que, lorsqu'il se rompt, toute réalité s'évanouit. On est tenté de dire : la conscience, condition de toute perception, ne peut plus exister, parce que la personnalité physique est atteinte ; mais, au contraire, c'est parce que la conscience est atteinte que la personnalité se dissout ou plutôt n'arrive pas à se former. On est tenté de croire que la perception extérieure est troublée parce que les sensations organiques sont anormales ; mais en réalité il n'y a pas plus de perversion du sens organique que de perversion des autres sens ; il y a seulement, dans les deux cas, la même impossibilité pour le moi de s'assimiler ses sensations, la même perte ou affaiblissement de la conscience, et la dépersonnalisation offre ainsi, au point de vue de la science psychologique, un intérêt particulier : elle met en lumière le rôle capital de ce coefficient de personnalité que nous avons essayé de définir. Toutes les sensations ont un tel coefficient ; nous ne le remarquons pas, le rencontrant toujours ; il faut que, dans certains cas exceptionnels et morbides, il se trouve éliminé pour que nous le dégagions et en mesurions l'importance. Nous constatons alors qu'il entre dans toutes nos perceptions et que, lorsqu'il disparaît, toute notion de réalité s'évanouit.

CHAPITRE III

DÉPERSONNALISATION ET MÉMOIRE

I. — Le souvenir dans la dépersonnalisation

La mémoire a, comme la perception extérieure, son coefficient de personnalité, à savoir la *reconnaissance*, entendue comme l'attribution au moi des images du passé. Le souvenir non reconnu ou *réminiscence*, et le souvenir reconnu à faux ou *paramnésie* diffèrent également de la dépersonnalisation. L'oubli *formel* porte, non sur les faits passés, mais sur le lien qui rattache ces faits à notre vie ; exemple. Illusion contraire de la mémoire, consistant à rattacher à notre vie des faits qui n'y sont pas entrés ; exemple. Dans la dépersonnalisation, la vision mentale ou mémoire imaginative n'est pas atteinte, diminuée, elle peut même être, en un sens, surexcitée : mais les souvenirs ont perdu leur *qualité affective* (Œsterreich); ils ont aussi cessé d'être évocables à volonté, ils se reproduisent automatiquement ou spontanément, mais ils ne sont plus rappelés. La dépersonnalisation est distincte de l'*amnésie*, soit temporaire, soit définitive, quoiqu'elle puisse s'y trouver associée. Un cas de dépersonnalisation à marche progressive et régressive. La nature ou la forme de dépersonnalisation en rapport avec le tempérament des sujets.

II. — Le souvenir de la crise

Le souvenir de la crise est net, en tant qu'il porte sur les *perceptions* passées, mais non en tant qu'il porte sur le *ton* ou la *valeur affective* de ces perceptions. Le déroulement des souvenirs est automatique ; le sujet y assiste indifférent. Il se désintéresse de ses souvenirs comme de ses perceptions.

I. — Le souvenir dans la dépersonnalisation

On a montré que la perception extérieure a son *coefficient de personnalité*, lequel ne peut dispa-

raître sans entraîner la perte du *sentiment du réel.* On en dira autant de la mémoire : elle implique un acte de *reconnaissance,* lui-même fondé sur un jugement d'attribution personnelle ou d'attribution au moi des images du passé.

Mais le mot *reconnaissance,* appliqué à la mémoire, est équivoque. Il désigne deux choses très distinctes : 1° l'acte par lequel le moi, éprouvant, lié à des images présentes, le sentiment particulier et indéfinissable du *déjà vu,* classe ces images, comme souvenirs, c'est-à-dire comme états *re-produits, re-connus,* ou produits et connus pour la seconde fois ; 2° l'acte par lequel le moi s'attribue les souvenirs ainsi définis, les rattache à sa personnalité, les reconnaît comme *siens.* C'est cette dernière opération, généralement inaperçue, tant elle va de soi, tant elle est normale, naturelle et en quelque sorte nécessaire, que nous devons particulièrement étudier ici et dont nous avons à montrer le rôle et la portée.

On ne voit guère que P. Janet qui l'ait distinguée nettement entre les opérations de la mémoire et on peut croire qu'il y a été amené précisément par l'étude même de la dépersonnalisation ou d'états analogues [1].

1. Nous ferons ici de larges emprunts à deux articles que nous avons publiés, l'un, dans le *Journal de psychologie* (1904) sous le titre : *La reconnaissance des souvenirs,* l'autre dans la *Revue philosophique* (oct. 1907) sous le titre : *La définition de la mémoire.* Ce dernier article nous valut une lettre de M. Egger, par laquelle il donnait sa pleine et entière adhésion à notre thèse, ou plutôt nous déclarait qu'elle était déjà la sienne, qu'il l'avait soutenue dans son cours à la Sorbonne, et nous priait d'indiquer à l'occasion cet accord entre nous. Nous nous faisons

Pour qu'il y ait mémoire, dit-il fort bien, il ne suffit pas « que telle ou telle image soit reproduite par le jeu automatique de l'association des idées », il faut encore que « la *perception personnelle* saisisse cette image et la rattache aux autres souvenirs, aux sensations nettes ou confuses, extérieures ou intérieures, dont l'ensemble constitue notre personnalité. Que l'on appelle cette opération comme on voudra, que l'on forge pour elle le mot de *personnification*, ou que l'on se contente des termes vulgaires : *perception personnelle des souvenirs* ou *association psychologique des images*, il faut toujours constater son existence et lui faire une place dans la psychologie des souvenirs »[1].

Quelle est cette place ? C'est ce que l'étude de la dépersonnalisation va précisément nous montrer. On peut d'abord remarquer que l'importance de la *reconnaissance*, entendue comme l'attribution au moi des perceptions passées, apparaît déjà en ceci que, là où elle est présente, il y a *souvenir* proprement dit, et que, là où elle fait défaut, il y a seulement *l'habitude*.

L'habitude en effet est un souvenir désaffecté et dépersonnalisé. Dans le *souvenir-habitude* (Bergson) a disparu ce que la perception passée présentait de singulier, d'unique, d'original, en un mot, de personnel ou de *mien* ; ce que cette perception offre de général, de quelconque, de commun à tous les cas où elle se produit et se répète, subsiste seul. Les mots que j'emploie au cours d'une conversation ordinaire représentent tous des *souvenirs-habitudes* : aucun d'eux, en effet, n'évoque une idée qui n'ait été appli-

un plaisir et un devoir d'accéder au désir du regretté philosophe.

1. *Névroses et idées fixes*, t. I, p. 135. (Paris, F. Alcan.)

quée déjà et ne paraisse applicable à des circonstances analogues. Supposons, au contraire, un mot que j'aurai entendu dans une circonstance, dite *mémorable*, et par exemple tragique, douloureuse et poignante. Ce mot, je ne pourrai plus désormais le prononcer ni l'entendre appliqué à d'autres cas; je croirais, pour ma part, le profaner en le répétant; il est en effet consacré, *affecté* à un événement de ma vie; il est, comme on dit, *inoubliable;* il représente ce que M. Bergson appelle un *souvenir pur*. Le *souvenir-habitude* est donc un souvenir détaché de la synthèse dont il faisait originairement partie, entré déjà et susceptible d'entrer à nouveau dans d'autres synthèses, sorte d'élément ou d'atome psychique mis en liberté. Le *souvenir pur* est au contraire une synthèse originale et irréductible; il faut entendre par là qu'il est, d'une part, relié à d'autres souvenirs et en est désormais inséparable, d'autre part, étroitement lié à la personnalité au point de n'en pouvoir être détaché, aliéné; en un mot, qu'il est, d'une part, particulier, concret, de l'autre, personnel.

Si la présence ou l'absence de la personnalisation explique la différence du souvenir et de l'habitude, qui est d'ordre banal et que chacun saisit, elle éclaire aussi des distinctions plus subtiles, qu'on laisse généralement échapper, entre des phénomènes exceptionnels, morbides, et qui sont nécessaires pour comprendre ces phénomènes. Cela explique notamment certaines sortes d'oubli qui sont bien étranges, bien déconcertantes, et dont nous voulons dire un mot, avant de parler du trouble particulier de la mémoire qui se

produit dans la dépersonnalisation. Il est nécessaire de passer en revue les diverses défaillances de la mémoire pour établir par comparaison la nature de celle que nous avons à définir.

Nous rappellerons d'abord le cas bien connu de ce *clergyman* qui, un dimanche matin, célèbre le service, et, le dimanche suivant, « choisit les mêmes hymnes, les mêmes leçons, récite la même prière, prend le même texte, et prononce le même sermon », tout cela sans « aucun souvenir d'avoir fait, le dimanche précédent, ce qu'il venait de répéter entièrement [1] ».

Certains psychologues diraient que tous les *desiderata*, toutes les conditions de la mémoire parfaite sont ici réunis : le souvenir est exact, fidèle, intégral. Mais il lui manque d'être rattaché au moi : il est suspendu en l'air, c'est un rêve flottant. Or un rêve, fût-il exclusivement formé d'images empruntées à la réalité, fût-il la représentation fidèle d'un passé vécu, ne laisse pas d'être un rêve et ne mérite point le nom de souvenir. Quand la mémoire n'est pas organisée, ne forme pas un système qui s'oppose à celui des perceptions actuelles, quand elle est un simple défilé d'images, même reproduisant exactement le passé, il faut alors lui donner un autre nom, soit celui d'*imagination* que propose Marcel de Biran, soit celui d'*hallucination*. Les hallucinations fidèles du passé sont sans doute des souvenirs, et même des souvenirs parfaits pour un spectateur du dehors, mais ils n'ont pas pour le sujet lui-même (et c'est ce qui importe le

1. Ribot, *Maladies de la mémoire*, p. 89. (F. Alcan.)

plus) le caractère de souvenirs, n'étant pas *reconnus* comme tels. Il leur manque d'abord d'être rattachés à la personnalité, attribués au moi, et ensuite d'y être rattachés par un lien spécial, de lui être attribués comme souvenirs, c'est-à-dire comme états ayant la marque propre du *déjà vu*. Nous dirons que, dans ce cas, il y a oubli *formel*, non *matériel*, le contenu ou la matière du souvenir étant intact, mais la *forme* ou qualité de souvenir ayant disparu, et nous ajouterons que cette sorte d'oubli est, en un sens, la plus grave. En effet, la perte matérielle des souvenirs peut d'abord être réparable; lors même qu'elle serait définitive, on peut, en bien des cas, s'en consoler et la considérer comme un allégement heureux; mais être incapable de discerner la perception du souvenir, prendre l'un pour l'autre, c'est vraiment avoir perdu la mémoire au sens propre.

L'oubli que nous venons de définir rentre dans la *réminiscence*; on pourrait l'appeler une *réminiscence suivie*. On peut imaginer le cas inverse; au lieu de prendre un souvenir pour une perception, on prendrait alors une perception pour un souvenir; en d'autres termes, au lieu de « se souvenir, sans reconnaître qu'on se souvient », et d'éprouver, en présence de choses déjà vues, « le sentiment de la nouveauté », (Fouillée) on croirait, en percevant des choses nouvelles, s'en souvenir, on éprouverait, en face de ces choses, le sentiment du *déjà vu*. Un tel cas n'est point imaginaire ; l'expérience le réalise ; il s'appelle la *fausse mémoire* ou *paramnésie*.

Nous ne pouvons étudier ici la paramnésie dans ses

rapports avec la dépersonnalisation; nous ne faisons que la signaler: elle est, selon nous, moins complexe que la dépersonnalisation; elle peut en dériver; mais elle ne peut servir à l'expliquer. Disons seulement que la dépersonnalisation se distingue à la fois de l'oubli formel et de la fausse mémoire, qu'elle n'est ni le sentiment de la nouveauté en face de choses anciennes, ni le sentiment du déjà vu en face de choses nouvelles. En effet, le sentiment de la nouveauté et celui du déjà vu impliquent la notion du temps; dans la dépersonnalisation, cette notion disparaît. Le sujet atteint de dépersonnalisation ne distingue ni passé ni présent, il rejette ses états de sa vie actuelle, sans les reporter pour cela dans sa vie passée; il cesse de se les attribuer. S'il regardait comme passés ses états présents ou inversement, il se les attribuerait faussement, mais il se les attribuerait encore; il se méprendrait sur leur mode de perception, mais il croirait les percevoir et les percevoir comme siens. La dépersonnalisation est donc bien différente de la paramnésie. Le sujet atteint de paramnésie, sentant ses impressions actuelles lui échapper, les raccroche à lui par un lien imaginaire; n'ayant plus de perceptions (j'entre dans son sentiment, je traduis son illusion), il croit avoir des souvenirs. Le sujet atteint de dépersonnalisation ne se fait point ainsi illusion, il laisse se détacher de lui ses propres états, ses sensations et ses actes. Son trouble est donc plus généralisé, beaucoup plus profond.

Considérons maintenant une forme d'oubli à la fois *matériel* et *formel*, dont nous rapporterons un

exemple typique, lequel tiendra lieu de définition.

A la suite d'une grande fatigue physique et surtout cérébrale, Mme A... fut en proie, pendant une nuit, à une vive angoisse causée par la perte totale des souvenirs de la veille. Voici dans quelles circonstances. Son mari lui ayant annoncé un matin qu'il disposait d'un congé inespéré de quelques jours, elle forma aussitôt avec lui le projet de passer ces jours-là à la campagne. Mais le congé était limité; il fallait n'en rien perdre et partir le soir même. Mme A... fit des prodiges de réflexion rapide et sûre : elle prit toutes les mesures nécessaires, fit ses visites d'adieu, ses courses chez les fournisseurs, procéda avec méthode, n'oublia rien, et fut prête à temps. Mais une fois dans le train, elle tomba comme épuisée par ce grand effort. La soirée toutefois se passa sans incident. Mme A... s'endormit à son heure habituelle. Mais elle se réveilla bientôt, la tête faible, incapable de rassembler ses souvenirs. Elle reconnaissait la chambre où elle se trouvait, elle savait qu'elle était venue à la campagne, et à quelle occasion, mais elle ne pouvait se rappeler comment s'était effectué son départ de la ville. Fort troublée, elle réveilla son mari et lui demanda si, en partant, elle avait dit adieu à sa mère, si elle l'avait embrassée, si elle avait fermé son appartement, si elle en avait remis la clef à un tel. « Je sais bien, disait-elle, que j'ai *dû* faire tout cela, mais je ne m'en souviens pas, je ne peux pas m'en souvenir. » Et après que son mari l'eut rassurée au sujet des faits oubliés, elle voulut être rassurée sur son oubli même. « Aide-moi donc, lui disait-elle, à me rappeler. Car c'est cela qui est incroyable que je ne me rappelle pas. Ainsi j'ai embrassé maman ? — Mais oui, devant moi. — Je ne sais pas, je te crois, mais je ne sais pas. — Voyons! Rappelons les choses par ordre. Tu as fait d'abord ceci, puis cela, puis cela encore. — Oh ! arrête-toi, ma tête se perd, je ne me rappelle rien, mais rien. Oui, je sais que tout ce que tu dis, j'ai *dû* le faire, et même *je suis sûre* que je l'ai fait; c'est ce que je me disais tout à l'heure à moi-même avant de te réveiller; mais, et c'est justement ce qui m'inquiète, je ne me le rappelle pas, et je sens l'impossibilité de me le rappeler ».

Le mari l'assura qu'elle devait dormir et que le lendemain, au réveil, sa fatigue passée, ses souvenirs lui reviendraient d'eux-mêmes. En réalité l'amnésie durait encore au réveil, mais l'angoisse qui l'accompagnait était déjà moins vive. Après le déjeuner, au moment du café, Mme A... dit à son mari qui lui reparlait des faits dont l'oubli l'avait préoccupée si fort : « Tiens ! oui, à présent je me souviens de tout cela ! »

Notons les particularités de ce cas. L'amnésie est ici nettement circonscrite à la demi-journée de surmenage de Mme A..., elle porte sur la totalité des faits de cette demi-journée. Les faits oubliés par Mme A... étaient tels que le plus simple raisonnement devait les faire retrouver; et Mme A..., esprit méthodique et réfléchi, les retrouvait en effet sans peine, mais elle les retrouvait sans les reconnaître. Non seulement elle les retrouvait, mais encore elle les localisait; elle les rétablissait dans leur ordre et dans leur enchaînement. Enfin Mme A... avait la certitude que les faits oubliés par elle s'étaient réellement passés, certitude fondée sur ses propres inductions et sur le témoignage de son mari. En résumé on peut dire qu'elle avait conscience de son oubli, qu'elle connaissait les faits oubliés dans leur matérialité et dans leur ordre, et qu'elle ne concevait aucun doute sur la réalité objective de ces faits. Et cependant personne ne contestera que le cas de Mme A... ne soit une amnésie bien caractérisée; bien plus, je prétends que ce cas représente l'amnésie proprement dite, obtenue ici à l'état de pureté. Perdre la mémoire, en effet, ce n'est pas nécessairement perdre toute connaissance des faits passés, ou de leur ordre, de leur situation respective dans le passé, mais c'est toujours, c'est avant tout, et c'est peut-être uniquement perdre la *reconnaissance* de ces faits[1].

On remarquera que l'amnésie, que nous venons d'analyser, si grave et si troublante qu'elle soit, ne laisse pas d'être, si on peut dire, normale. La fonction

1. *Revue philosophique*, juillet 1899, pp. 45-6.

de la mémoire, en effet, est enrayée, inhibée, mais non point pervertie. Le sujet se trouve empêché d'avoir des souvenirs, mais n'a point de souvenirs faux.

Nous considérerons maintenant un autre cas, précisément inverse, où un lien imaginaire rattache au moi, à titre de souvenirs, des faits qui n'ont pas été perçus, mais seulement conçus.

X... reçoit d'un ami une lettre lui annonçant sa visite. Il s'apprête à le recevoir et se promet d'en parler à sa mère avec qui il habite. A un ou deux jours de là, il dit à sa mère : « Avez-vous préparé à dîner pour A... qui arrive ce soir ? — Comment ? c'est la première nouvelle ! — La première nouvelle ! Mais rappelez-vous ! Je vous en ai parlé tel jour, à telle heure, à table, devant tel et tel. » On fait venir les témoins invoqués, on les interroge. Tous confirment que ce n'est pas la mère, mais le fils dont la mémoire est en défaut. X..., dont l'illusion persiste, est forcé de se rendre à ces témoignages accablants, mais en demeure fort troublé. (J'abrège et passe sous silence deux autres cas où X... éprouva une illusion analogue) [1].

Cette illusion s'explique aisément. X..., songeant aux préparatifs à faire pour recevoir son hôte, aura arrangé dans sa tête la conversation avec sa mère, les termes de cette conversation, le lieu et le moment où elle se produirait. Cette conversation, il crut ensuite l'avoir tenue [2]. Il y a ainsi des gens pour qui la volonté vaut l'acte. Ils croient avoir accompli ce qu'ils ont résolu. Comment ne le croiraient-ils pas ? Ils se souviennent d'avoir arrangé les choses, ils en concluent qu'ils les ont faites. Et ils le concluent, non seulement de bonne foi, mais avec une certaine logique. En effet, ces choses qu'ils ont si bien concertées, ils ne se souviennent pas, à proprement

1. Voir l'analyse complète du cas de X.. dans la *Revue philosophique*, juillet 1908.

2. Cf. le cas de Balzac songeant à faire cadeau à Jules Sandeau d'un cheval et demandant quelques jours après à son ami des nouvelles du cheval qu'il lui avait donné. (Taine : l'*Intelligence*.)

parler, il est vrai, de les avoir faites, mais ils ne se souviennent pas non plus de ne les avoir pas faites; or, il leur semble que, s'ils y avaient manqué, ils s'en souviendraient, ils devraient s'en souvenir. L'erreur consiste donc ici, si on peut dire, à combler les lacunes du souvenir, ou, pour employer une formule paradoxale, à croire qu'on se souvient par impossibilité d'admettre qu'on ait pu oublier. Les erreurs de la mémoire, comme celles de la perception, sont des inférences qu'on fait sans le savoir.

Mais pour comprendre pleinement l'illusion mnémonique dont il s'agit, il faut voir exactement sur quoi elle porte, où elle s'arrête et jusqu'où elle va.

« Ainsi, vous vous souvenez, ai-je demandé à X..., d'avoir parlé a votre mère quand vous ne lui avez rien dit; du moins vous croyez vous en souvenir et vous ne pouvez vous empêcher de le croire. Mais pouvez-vous dire, — entendez-moi bien! — que vous vous rappelez, non pas la conversation tenue, mais le fait d'avoir tenu cette conversation? Ce fait-là, je vous demande de le détacher, de le noter à part; il est singulier, unique; ce n'est pas le souvenir, le souvenir constitué, c'est l'acte qui précède le souvenir et lui donne naissance; c'est, si on peut dire, la *prise de possession* du souvenir. Pouvez-vous évoquer cet acte de formation du souvenir, distinct du souvenir lui-même, et dire que vous vous en souvenez? » — X..., qui n'avait pas fait cette distinction, mais qui l'a bien comprise, en a paru frappé; il a réfléchi un moment, puis a répondu : « *Non! Je ne crois pas* ».

On voit ce qui fait la singularité de ce cas, ce qui le distingue du précédent. Mme A... ne retrouve pas dans les souvenirs qu'elle construit, qu'elle reconstitue par le raisonnement, le lien qui rattache ces souvenirs à sa personnalité, ne *reconnaît* pas ces souvenirs comme *siens*, ne se les attribue pas, leur refuse

le nom de souvenirs. Elle ne se rappelle pas cette *prise de possession* des souvenirs, qui est distincte des souvenirs, et comme elle fait et a raison de faire de cette prise de possession la condition et la marque distinctive du souvenir, elle dit qu'elle ne se souvient pas d'actes qu'elle sait avoir accomplis, mais qu'elle n'a pas conscience d'avoir accomplis. X... au contraire se rappelle ou croit se rappeler ce qu'il n'a point fait, parce qu'il s'attribue, parce qu'il rattache à sa personnalité, comme *souvenirs*, des représentations qu'il devrait s'attribuer comme *images*. Dans le premier cas, il y a simplement lacune du souvenir, ou oubli; dans le second, il y a illusion ou erreur de la mémoire. Mais le défaut et l'erreur de mémoire sont ici également *formels* : c'est l'attribution des images au moi, à titre de souvenirs, qui, dans un cas, fait défaut et, dans l'autre, est abusive.

Ainsi il faut tenir compte, dans l'analyse de la mémoire, d'un élément qu'on ne dégage pas toujours et qui est capital : l'élément formel ou subjectif, la *reconnaissance*, définie elle-même, non pas la reconnaissance d'un état de conscience comme passé, mais l'acte qui relie cet état de conscience à notre passé, à nous. C'est parce que cet acte ou fonction synthétique cesse de s'accomplir ou ne s'accomplit plus d'une façon normale que la mémoire fait défaut ou est en défaut.

Pour résumer les observations qui précèdent, on distinguera deux sortes de troubles ou de maladies de la mémoire : 1° la mémoire qui pèche par *défaut* ou l'oubli ; 2° la mémoire qui pèche par *excès*, ou

mémoire erronée, mensongère. L'oubli se divise lui-même en *matériel* et *formel*, selon qu'il est relatif au contenu de la mémoire, c'est-à-dire aux faits à retenir, ou à sa *forme*, c'est-à-dire à la *reconnaissance* par le moi des souvenirs, d'abord comme tels, et ensuite comme *siens*.

Nous avons maintenant à chercher de quelle nature est le trouble apporté à la mémoire par la dépersonnalisation, s'il constitue un excès ou un défaut, une erreur ou une lacune, et, dans le cas où il ne serait qu'un oubli, s'il rentre dans l'oubli *formel* ou dans l'oubli *matériel*, ou dans les deux à la fois, et en quelle mesure il rentre dans l'un et dans l'autre.

Nous avons vu que la dépersonnalisation n'implique pas une perversion sensorielle ou erreur des sens, qu'elle n'en dérive pas, qu'elle ne l'entraîne pas non plus, mais qu'elle aliène simplement la perception extérieure, la détache du moi, la fait paraître étrangère à la conscience. Nous dirons qu'elle n'implique pas davantage une perversion ou erreur de la mémoire, qu'elle n'altère pas, ne fausse pas, en général, les souvenirs, qu'elle les expulse seulement de la conscience personnelle, en sorte que le sujet, les retrouvant, ne les *reconnaît* plus, cesse de les rattacher à sa vie passée et les regarde comme des images situées hors du temps.

Dans la dépersonnalisation, il est vrai, la mémoire n'arrive pas à se constituer d'une façon normale, elle reste suspendue en l'air, flottante: un sentiment d'incomplétude, d'irréalité s'y mêle et l'accompagne; mais elle n'est pas pour cela, si on peut dire, maté-

riellement changée. Si la dépersonnalisation en effet n'est autre chose que la rupture du lien conscientiel entre le moi et ses états, on conçoit que les états psychiques demeurent au fond les mêmes, que la mémoire et les sens continuent à fonctionner comme auparavant, alors que la relation des souvenirs et des sensations au moi se trouve modifiée ou détruite.

Mais c'est là une vue théorique qui demande à être confirmée par les faits. Nous devons donc examiner l'hypothèse contraire, d'après laquelle la dépersonnalisation entraverait ou troublerait d'une façon quelconque le fonctionnement de la mémoire. A première vue, cette hypothèse est la plus naturelle ; elle semble aussi avoir pour elle l'expérience. Tous les sujets en effet se plaignent d'avoir perdu le pouvoir de former aucune image du passé, même le plus récent. « Je ne peux pas me représenter quelque chose », dit Ti, un des sujets d'Œsterreich. La malade de Föerster précise, se déclare incapable de se représenter son mari, ses enfants et elle-même. « Quand je regarde un objet, dit-elle, je sais ce que c'est; mais si je ferme les yeux, il s'évanouit entièrement; quant à essayer de l'imaginer, c'est comme si je voulais me représenter l'air [1]. »

Notre sujet M... fut aussi hors d'état de se représenter les traits d'une personne absente, voire ceux de ses parents, et la découverte qu'il fit soudainement un jour de son manque absolu de mémoire imaginative eut même, à ses yeux, une importance capitale :

1. Œsterreich, *ouv. cité*, Band VIII, Heft 5.

c'est ce qui lui révéla la gravité de son état, c'est ce qui lui fit prendre conscience de sa dépersonnalisation, c'est ce qui en fut, à ce moment comme par la suite, l'occasion, le point de départ, pour ne pas dire la raison déterminante. Si le fait n'a pas pour d'autres sujets la même importance, tous du moins accusent le même défaut d'imagination ou, comme dit Janet, tous également se plaignent d'avoir perdu à la fois leurs sensations et leurs souvenirs.

Mais on sait ce qu'il faut penser de la perte des sensations dans le cas de dépersonnalisation. La perte des souvenirs, que les malades s'attribuent, n'est-elle pas égalcment sujette à caution? Précisément ! Un examen attentif montre que leur *imagery* ou vision mentale ne subit en réalité aucun déchet, qu'ils gardent le pouvoir de former toutes les représentations visuelles (couleurs et formes), toutes les représentations sensibles en général, de quelque sens que ce soit, bien plus, que, dans certains cas, leur pouvoir de représentation mentale acquiert une acuité particulière. Förster rapporte là-dessus des expériences concluantes : des malades ont pu énumérer, dans leur totalité et dans leur ordre, des séries d'objets, par exemple, de couleurs, qu'on leur avait présentées des semaines auparavant. Les sujets se feraient donc illusion. Ils seraient portés à s'exagérer leur trouble de mémoire et le désigneraient improprement et mal. C'est ce qui ressort de certains témoignages des malades eux-mêmes. Ainsi, chez l'un d'eux, la mémoire est, en un sens, déprimée et anéantie, en un autre, surexcitée et relevée :

« Lorsque je voulais, dit-il, le soir venu, me souvenir des faits passés dans la journée, je n'y parvenais pas; *il me semblait que rien n'était advenu,* tant tout s'était rapidement effacé de ma mémoire. Mais souvent il se fit dans mon esprit une association d'idées et de souvenirs *involontaires;* en voyant tel ou tel objet ou telle ou telle personne, ou en entendant parler, je me sentais *involontairement* ramené vers le passé, au point de ne pouvoir détacher ma pensée de ce qui s'imposait à elle; *mes souvenirs étaient alors très vifs*[1]. »

Nous avons fait plus haut une remarque analogue au sujet de la perception extérieure; nous avons vu que, dans le cas de M..., les sensations, au lieu d'être toujours obnubilées, effacées et ternies, sont quelquefois exceptionnellement vives et éclatantes, et nous avons cru en trouver la raison dans l'automatisme de la sensation, qui n'a plus alors ses réducteurs habituels. Or justement le sujet insiste ici sur le caractère « involontaire » de ses souvenirs; on dira donc aussi que la mémoire paraît surexcitée, parce qu'elle est seule excitée, que rien n'y fait contrepoids. On notera encore que la mémoire se dissocie : le rappel volontaire disparaît, le rappel spontané subsiste et est d'autant plus rapide, plus tumultueux et plus surabondant qu'il subsiste seul.

D'autre part, la dépersonnalisation a sa lucidité, partant sa mémoire propres. « Je confondais souvent, dit le même sujet, les faits réels et le souvenir de mes rêves, mais je gardais le *souvenir le plus exact et le plus vif de tout ce qui se rapportait à ma maladie*[2]. »

1. Krishaber, *obs. II.*
2. *Ibid.*

Enfin la dépersonnalisation est liée à l'asthénie, laquelle est un état éminemment instable, caractérisé par des alternatives de dépression et d'exaltation; si l'on admet qu'elle agit sur la mémoire, ce sera donc pour l'affaiblir ou la surexciter tour à tour.

Œsterreich croit pouvoir conclure des observations qu'il cite que le fonds de roulement des images mnémoniques n'est jamais diminué, mais peut être accru dans les cas de dépersonnalisation. Il doit alors expliquer comment le malade néanmoins peut croire à un affaiblissement de sa mémoire. Cet affaiblissement, d'après lui, serait réel, mais consisterait uniquement dans l'abaissement du ton affectif des images. Ce qu'on appelle la perte de la mémoire, serait en fait la perte de l'émotivité. Les malades signalent eux-mêmes leur apathie ou indifférence (l'un peut voir en imagination la mort de sa mère sans en être ému) et attribuent expressément à cette indifférence leur défaut d'imagination. Mais la thèse d'Œsterreich n'est pas claire. Le défaut de sensibilité et le défaut d'imagination peuvent être liés, et le sont en effet, mais ne se confondent pas. Le second ne se réduit pas au premier. Il faudrait donc dire qu'il s'en déduit. En effet « les éléments purement intellectuels ne forment pas le tout (de la représentation) et ne suffisent jamais à eux seuls à porter chez l'individu la conviction certaine qu'il est en état de se représenter quelque chose ». C'est ce qu'à la réflexion on comprendra sans peine, car si on essaie, à l'état normal, de se former une image exacte, détaillée, précise d'objets familiers, qui soient indifférents, on ne le pourra point, alors qu'on évo-

quera fort bien une impression ou souvenir affectif de pareils objets. La sensibilité est donc le complément nécessaire de l'imagination; supprimez l'une, vous supprimez l'autre.

Mais cette théorie ne nous satisfait pas encore, car elle tend à prouver que l'imagination devrait disparaître avec la sensibilité, alors qu'on constate et qu'on déclare qu'en l'absence de celle-ci elle subsiste entière. Au reste, Œsterreich lui-même ne s'en tient pas à cette explication et en propose une autre. Il reconnaît que les témoignages des malades ne concordent pas tous. Quelques-uns disent qu'ils ont « perdu le contenu de leurs représentations », mais ils veulent dire par là qu'ils ont perdu « le sentiment » lié à ces représentations; un sujet lui-même le remarque; car, alors qu'il peut citer les premières lignes du monologue de *Faust,* il dit pourtant qu'il ne se rappelle rien : « les mots viennent bien, mais je ne les *sens* plus; c'est ce que j'appelle le vide des représentations » (Inhaltlösigkeit). En d'autres termes, les images du souvenir se présentent sans doute à l'esprit, mais ne le touchent point, le laissent indifférent; elles lui apparaissent comme pâles, décolorées; ce sont des ombres, des rêves. L'esprit les déroule sans plan ni but; c'est là une opération mécanique plutôt qu'intelligente, une fonction physiologique plutôt que psychologique, une mémoire, non pas inconsciente sans doute, mais automatique.

Œsterreich conclut : le sujet atteint de dépersonnalisation se plaint d'avoir perdu la mémoire au moment même où il donne la preuve qu'il se souvient fort

bien, et alors qu'on serait tenté de croire parfois qu'il a de l'hypermnésie plutôt que de l'amnésie. Il grossit donc les faits ; cependant on aurait tort de croire qu'il y a de sa part exagération pure, et que son état intellectuel est normal.

Assurément! Mais en quoi donc son état est-il anormal ? L'auteur ne le dit pas. C'est que, selon nous, non seulement les images du souvenir laissent le sujet complètement indifférent, ne comptent plus pour lui, mais encore et surtout que ces images échappent entièrement à ses prises. Il peut bien les former, mais il ne peut plus les évoquer ; elles peuvent bien lui revenir, mais il ne peut plus les retrouver. Ce n'est pas la conservation ni même la reviviscence des images qui fait défaut, mais leur rappel volontaire, et quand le sujet dit qu'il a perdu la mémoire, c'est le pouvoir d'évocation des souvenirs qu'il veut dire, et ce pouvoir, il l'a bien en effet perdu. Ses souvenirs ont cessé de lui appartenir en ce sens qu'il n'en tient plus en mains le fil, qu'il n'en dispose plus ; c'est en vain qu'il s'interroge et se recueille ; ils ne jailliront plus de son cerveau, à son appel ; désormais ils peuvent bien le visiter encore, mais comme des hôtes étrangers ou de passage, qu'il n'appelle point, qu'il ne retient pas non plus, qui ne l'émeuvent ni ne le touchent en aucune manière, et dont la présence même l'étonne. En un mot, la mémoire automatique subsiste, mais la mémoire véritable, volontaire, intelligente et émouvante, a sombré.

Ainsi se trouve expliqué et, en un sens, justifié le témoignage des sujets : ils ont bien perdu la mémoire

sous la forme volontaire, et ce qui leur reste, les souvenirs qui reparaissent d'eux-mêmes, ils s'étonnent de les avoir, ils ne les reconnaissent pas comme leurs, ils ne se les attribuent point. Et c'est parce que leurs souvenirs leur échappent quand ils voudraient les saisir, et les poursuivent quand ils voudraient les fuir, qu'ils les tiennent pour étrangers à eux. C'est l'automatisme de la vie psychique qui semble être le principe de la dépersonnalisation.

Mais la mémoire ne peut-elle pas être encore plus gravement atteinte dans la dépersonnalisation ? Ne peut-elle pas aller jusqu'à être abolie ? Krishaber cite comme un fait habituel, sinon constant, la perte de la *mémoire locale* dans la névropathie cérébro-cardiaque. Nous avons noté aussi chez un dépersonnalisé un cas d'amnésie étrange, sans pouvoir pourtant affirmer que ce cas doive être mis sur le compte de la dépersonnalisation. Voici les faits :

M... se rendait à N... La fatigue du voyage, une nuit d'insomnie l'avaient brisé, anéanti. Il devait, en cours de route, changer de train à la gare de E... A cette gare, ses compagnons de voyage le réveillent; il se lève, se charge de couvertures, de valises, remet son billet, parle à ses compagnons, puis quitte la gare, gagne un tramway éloigné d'une centaine de mètres, y monte et se rendort pour se réveiller au bout de quelques minutes. « Eh bien, dit-il, depuis le moment où je me suis endormi dans le train jusqu'à celui où je me suis réveillé dans le tramway, j'ai tout, absolument tout oublié. J'ai repassé plus tard par la ville et la gare de E..., je les ai bien regardées, je me suis appliqué à les reconnaître; elles m'ont fait l'effet d'endroits absolument inconnus, elles n'ont pas réveillé le moindre souvenir en moi. Il y a ainsi dans ma mémoire une lacune qui sans doute ne sera jamais comblée. »

Ce cas, non pas précisément d'oubli (car, pour qu'il y ait oubli, il faut qu'il y ait eu perception antécédente et on peut douter qu'il y ait eu ici perception véritable et proprement dite) mais d'absence complète et définitive de la mémoire, due à l'extrême fatigue, paraît identique à celui de Mme A... rapporté plus haut. Il en diffère pourtant en ce point essentiel que Mme A..., par la suite, a retrouvé la mémoire, tandis que M... l'a perdue sans retour. Est-ce parce que la fatigue n'était pas portée au même degré qu'elle n'a pas eu les mêmes suites chez les deux sujets ? C'est plutôt, croyons-nous, que les états primaires étaient différents : les actions de Mme A..., impliquant un travail de réflexion, de combinaison, entraient nécessairement dans sa vie et sa pensée, tandis que celles de M..., quoique adaptées à un but, se déroulaient comme étrangères à lui, en vertu du simple mécanisme de l'habitude, mû par des excitations externes. Mme A... faisait ses préparatifs de départ et accomplissait son départ même, *en y pensant* ; M... passait d'une gare à l'autre, opérait le transbordement de ses bagages, *sans y penser*. Chez l'une, les actes participaient à la vie psychique totale, en même temps qu'ils se combinaient entre eux ; chez l'autre, les actes formaient sans doute une série de mouvements associés entre eux et allant à un but ; mais cette série elle-même, prise dans sa totalité ou considérée dans chacun de ses termes, ne faisait pas partie intégrante du moi, demeurait dans la vie psychique à l'état parasitaire. La raison pour laquelle la mémoire subit, dans un cas, une extinction totale et, dans l'autre,

une éclipse passagère, serait donc que le lien qui la rattache au moi est ici rompu et là seulement relâché. Or, la dépersonnalisation est, comme on l'a vu, précisément une rupture du lien conscientiel.

Dès lors, l'amnésie devrait être la règle dans la dépersonnalisation. D'où vient donc qu'en fait il en est autrement ? C'est que la mémoire suit la perception. Or la perception existe dans la dépersonnalisation ; elle existe, quoique niée par le sujet, rejetée par lui hors de sa conscience. Elle se grave donc aussi dans la mémoire, et peut-être d'autant mieux que la dépersonnalisation ne va pas sans un certain sentiment d'angoisse et que ce sentiment ne s'oublie pas. Et il en est du souvenir comme de la perception : le sujet cesse de s'attribuer ses images mnémoniques comme il cesse de s'attribuer ses sensations présentes. Non pas que la perception dépersonnalisée entraîne toujours et nécessairement un souvenir dépersonnalisé, non pas que le souvenir dépersonnalisé présuppose non plus toujours une perception dépersonnalisée. La dépersonnalisation est un mode de perception des états de conscience, sans plus. Elle ne commande point ces états, elle ne les produit ni ne les inhibe ; elle existe en dehors d'eux, elle est sans action sur eux ; elle n'en change pas ou ne paraît pas en changer la nature, elle n'en altère que la connaissance. Aussi rien ne prouve qu'il faille rapporter à la dépersonnalisation l'absence de mémoire observée chez M..., quoique M... ait donné par ailleurs des preuves de dépersonnalisation.

La dépersonnalisation ne produit pas proprement

l'oubli, quoiqu'il y ait telle forme d'oubli qui se rapproche singulièrement du trouble de mémoire particulier qu'elle engendre, à savoir l'oubli *subjectif* ou *formel*, celui de Mme A... reconstituant les faits oubliés, les concevant ou imaginant, mais demeurant incapable de s'en souvenir, connaissant donc ces faits *matériellement,* mais ne les connaissant pas *par rapport à soi,* comme lui étant arrivés, comme lui appartenant en propre. Ce genre d'oubli paraît rentrer dans la dépersonnalisation, puisque celle-ci consiste à ne pouvoir rattacher à soi ses états de conscience. Mais on remarquera que, quelle que soit l'angoisse de Mme A... à constater son impuissance totale à rappeler des faits qui, à l'état normal, devraient lui revenir aisément en mémoire, son amnésie n'a rien que de naturel : les faits lui sont réellement sortis de l'esprit, et elle ne peut naturellement les évoquer et les rattacher à soi. Au contraire, dans la dépersonnalisation, le souvenir persiste, il est dans l'esprit et il a cette particularité paradoxale de ne pouvoir se faire accepter de l'esprit. Autrement dit, la mémoire ne change point de nature, reste *matériellement* ce qu'elle est, et néanmoins le sujet rejette son témoignage, met en doute sa valeur. Il se passe donc exactement pour la mémoire ce qui se passe pour les sens : le souvenir semble normal, comme la perception, il n'est ni aboli, ni altéré ou perverti, et cependant le sujet cesse d'y croire ou de se l'attribuer ; il ne le *reconnaît* plus.

C'est ce que va nous montrer l'analyse du cas de M... Ce cas peut être pris pour type ; il est complet,

il est de plus particulièrement instructif, en raison de sa marche progressive et régressive, de son évolution et de sa dissolution. On le voit naître, se développer et se terminer par un retour à l'état normal. Il a la valeur d'une expérience.

M... fit un voyage en Angleterre dans le courant d'août 1893. Quelques mois après, de retour en France, il ne pouvait croire à ce voyage, ou plutôt il y croyait encore *comme à une chose arrivée*, mais non pas comme à une chose qui *lui fût personnellement arrivée*.

L'année suivante, dans le même mois, M... fit un second voyage en Angleterre; *moins de temps encore que la première fois*, après son retour, même mise en doute du voyage accompli.

En août 1895, M... alla en Allemagne; là, *après quelques semaines de séjour*, il s'habitua si bien à son nouveau milieu qu'il lui parut n'avoir jamais vécu ailleurs et se prit à douter de son existence antérieure en France; mais à son retour en France il éprouva *presque immédiatement* l'impression inverse : c'est son voyage d'Allemagne qu'il mit alors en doute. En août 1896, nouveau voyage en Allemagne; *immédiatement à l'arrivée*, il semble à M... que la France n'existe plus et n'a jamais existé pour lui; au retour en France il éprouve, immédiatement aussi, la même impression à l'égard de l'Allemagne. A partir de ce moment, la crise de doute ou de dépersonnalisation se précipite et s'accentue. Le doute devient de plus en plus fréquent et en même temps porte sur des faits de plus en plus récents; il passe enfin à l'état fixe et permanent, et porte alors sur les faits actuels. Cela dura jusqu'en juin 1897[1].

Remarquons l'ordre dans lequel les souvenirs se détachent du sujet et lui deviennent étrangers. Les premiers qu'il cesse de reconnaître, sinon comme *souvenirs*, du moins comme *siens*, sont des souvenirs d'acquisition relativement récente, donc faiblement organisés, et qui tranchent

1. L. Dugas, Un cas de dépersonnalisation. *Rev. phil.*, mai 1898.

d'abord sur toutes les perceptions actuelles et ensuite sur tous les souvenirs anciens et fortement organisés (à savoir tous les souvenirs relatifs au voyage fait à l'étranger, après le retour en France). Puis les souvenirs anciens et fortement organisés sont *aliénés* à leur tour, comme ne concordant point avec le système que forment les impressions actuelles seules (c'est ainsi que M... se met à douter de son existence passée en France pendant son séjour à l'étranger). En troisième lieu, les souvenirs de tout ordre, immédiats aussi bien qu'éloignés, sont mis en doute en raison du simple contraste qu'ils offrent avec les sensations : M... en vient à ne plus comprendre, la nuit, comment le jour peut être, et inversement, à ne pouvoir, en plein jour, se représenter la nuit. Enfin, au terme de l'évolution, le sujet doute des faits actuels, des sensations elles-mêmes.

La dépersonnalisation est donc progressive : elle part de la mémoire et s'étend aux sensations, et, dans l'ordre de la mémoire elle-même, elle va des souvenirs les plus faiblement organisés ou, ce qui revient au même, les plus aisément contredits par les perceptions, les moins capables de lutter contre l'impression des faits actuels, aux souvenirs les plus solidement établis, les plus résistants, c'est-à-dire les mieux insérés dans la trame de la vie psychique, les plus fortement rattachés au *moi*.

On observe encore (ce qui ne contredit point, mais plutôt confirme la loi ci-dessus) que la dépersonnalisation des souvenirs en général croît en raison de leur éloignement dans le temps et dans l'espace. Par suite de ce double éloignement, le sujet, en effet, ne peut *repasser* ses souvenirs, les raviver par la présence de leurs objets, les rattacher à ses sensations et achever de se les assimiler. Enfin la mémoire et

l'imagination baissant (M... constate pendant la crise un affaiblissement général de ses facultés), le recul suffisant pour produire l'*aliénation* des faits remémorés devient de jour en jour moindre.

Comme on pouvait le prévoir, la loi de régression de Ribot s'applique au cas de M : la *reprise de possession* des souvenirs a eu lieu dans l'ordre inverse de leur *dépossession*. Elle a seulement été beaucoup plus rapide.

Le cas de dépersonnalisation des souvenirs chez M... est donc fort complet. Il est en quelque sorte privilégié et unique. M... était prédestiné à éprouver la dépersonnalisation sous cette forme. Pour lui, en effet, même à l'état normal, le présent seul existe. Il s'adapte très vite à toute vie nouvelle, il se trouve à l'aise dans tous les milieux ; sa perception accapare toute son attention ; il ignore l'obsession des souvenirs ; il ne revit pas le passé, il ne le revoit pas. Nous avons noté déjà qu'il ne peut évoquer les traits d'une personne absente. Cette manière d'être, ces tendances se sont, il est vrai, très notablement atténuées chez M..., à mesure que s'espaçaient les périodes de dépersonnalisation.

La dépersonnalisation est ainsi en rapport avec le tempérament du sujet et la forme qu'elle prend en dérive. Supposons un sujet qui aurait les dispositions contraires à celles de M..., à savoir une mémoire imaginative vive et des émotions rétrospectives ardentes. Ce sujet pourra avoir encore une mémoire dépersonnalisée, mais, si on peut dire, inversement dépersonnalisée. C'est ce qu'on oberve chez un sujet que nous avons présenté déjà, Mme A...

A certaines époques de sa vie, lors de la mort de son père et de sa mère, lors de son mariage, Mme A... s'est trouvée dans un état d'esprit particulier. Elle était, dit-elle, comme extérieure à sa vie, elle se regardait parler et agir, elle s'étonnait de ses paroles et de ses actes. Elle se disait par exemple : « Est-ce bien moi qui, en ce moment, reçois des visites dans mon salon, prononce des paroles banales, demande aux gens des nouvelles de leur santé, ris avec eux, pendant que mon vrai moi suit un autre cours de pensées, est tout entier sous l'impression du grand changement qui s'est fait dans ma vie ? Oui, sans doute, je me vois, je m'entends, et pourtant j'assiste à ce que je fais comme s'il s'agissait d'une autre. Je ne me reconnais plus. J'ai l'impression de l'étrange, de l'inconnu en face de la réalité actuelle. Je ne peux situer mes sensations nouvelles dans mon moi ancien. » Mme A... ajoute que cette impression se reproduit sans cesse : elle y échappe un moment en se réfugiant dans le passé, puis le présent la ressaisit et l'impression renaît, pour être chassée à nouveau par les faits rappelés et ainsi de suite jusqu'à ce qu'un équilibre à la fin s'établisse entre le présent senti et le passé évoqué, par l'accord des deux[1].

L'état qu'on vient de décrire n'a rien de rare. Tout le monde a connu cette antinomie entre le moi vrai, *profond*, qui a ses sentiments bien à lui, et le moi *superficiel* et conventionnel, qui joue son rôle, suit ses habitudes, remplit sa tâche et se plie à ce qu'exigent les circonstances. Mais cette antinomie, Mme A... l'éprouve à l'état aigu, sous la forme d'une impression poignante, d'un saisissemeut, comme d'un coup au cœur. Ce n'est que lorsqu'elle traverse ce qu'elle appelle une « crise sentimentale », qu'elle se sent

1. L. Dugas : *L'impression de l' « entièrement nouveau » et celle du « déjà vu »* in Rev. phil., juillet 1894.

ainsi étrangère à elle-même, ou qu'elle a cette impression d'étrangeté en face de la réalité présente.

Il faut tenir compte, non moins que du tempérament du sujet, des circonstances dans lesquelles la dépersonnalisation se produit. Ces circonstances, pour n'en être point la cause, mais seulement l'occasion, ne laissent pas de jeter quelque lumière sur le phénomène lui-même; elles manifestent d'ailleurs le tempérament et le révèlent.

Ainsi c'est dans un voyage à l'étranger que M... sentit pour la première fois sa vie lui devenir étrangère, son moi lui échapper. C'est quelques jours après la mort subite de sa mère que se produisit chez A... la même impression. Dans les deux cas il y eut donc désorientation profonde et, si on peut dire, dépaysement moral; mais en raison de la nature différente des sujets, et de la diversité des circonstances, ce dépaysement se produisit en sens inverse : A..., vivant dans le passé, douta du présent, tandis que M..., absorbé dans le présent, se prit à douter du passé. Une émotion, dans les deux cas différente, mais également exclusive et dominante, attachait A... à ses souvenirs et la rendait étrangère à ses perceptions, attachait M... à ses perceptions et le rendait étranger à ses souvenirs. C'est donc l' « attitude » générale de l'esprit, pour employer une expression chère à Lewes, ses dispositions, son état dominant, le point de vue, l'angle sous lequel il envisage toutes choses, qui commande ce mouvement de répulsion qu'il éprouve à l'égard de tous ses états : perceptions, souvenirs, et les lui fait paraître étranges, si étranges

qu'il s'étonne de les ressentir, qu'il les tient pour non avenus, qu'il les chasse de sa conscience, qu'il ne les reconnaît plus. La dépersonnalisation est ainsi une forme accidentelle du moi, qui se trouve incompatible avec toute sa vie présente : de là le trouble profond dont elle s'accompagne, le désarroi qu'elle cause. Elle affecte indifféremment tels ou tels états, les perceptions ou les souvenirs, ou mieux elle peut affecter tous les états, mais elle porte en fait toujours sur ceux qui ne cadrent point avec les dispositions présentes du moi, qui heurtent la personnalité tout entière ou forment avec elle un contraste violent. Par suite, elle est autre chose qu'une curiosité psychologique, qu'une forme de conscience originale et bizarre; elle a une signification, une portée générale; on s'explique la place qu'elle tient ou le rôle qu'elle joue dans l'ensemble de la vie psychique.

II. — Le souvenir de la crise

La crise de dépersonnalisation étant caractérisée par la teinte indifférente de tous les états qu'elle affecte, y compris les souvenirs, on peut s'étonner d'abord que le sujet garde de cette crise un souvenir particulièrement fidèle et ensuite qu'elle lui paraisse *sienne*, si on peut dire, à un plus haut degré même que ses autres états. Nous voudrions rechercher la cause de cette apparente contradiction et en montrer aussi la signification et la portée.

Tout d'abord la contradiction est, disons-nous,

apparente. En effet, le dépersonnalisé ne présente jamais d'oubli au cours de ses paroxysmes mentaux; la qualité affective de ses images est atteinte, diminuée, mais leur valeur représentative est entière, serait plutôt accrue même, et l'évocation en est complète. D'autre part, l'accès ne peut manquer de laisser une impression profonde, ineffaçable, en raison de son étrangeté, de son caractère exceptionnel, anormal, dont le sujet a pleinement conscience. Le souvenir de cet accès se lie en outre à celui de mille sensations ou émotions connexes, état d'âme avant et après la crise, chagrins, dépaysements qui l'ont amenée, anxiété, retour pénible à la vie normale qui l'ont suivie.

Par ses éléments parasites, la crise se situe nettement dans le cadre général des souvenirs. Mais est-elle elle-même un objet de souvenir précis, est-elle proprement évoquée? Nous croyons que le malade peut se faire illusion à ce sujet. Pour nous éclairer, nous avons demandé à M..., trois mois après l'une de ses crises, de nous transcrire les souvenirs qu'il en avait gardés.

« J'étais, dit-il, sur le point de prendre le train de retour après de trop courtes vacances. J'étais seul. J'arrivai, en rase campagne, à la tombée de la nuit, à la petite gare où je devais joindre le train. Etant largement en avance, je montai sur un pont qui enjambait la voie et, accoudé au parapet, je me mis à suivre des yeux la fuite des rails. Soudain, tout m'apparut éloigné, étrange, à la fois imprécis et net. Le train à prendre me semblait une irréalité, les vacances passées une impossibilité, le labeur du lendemain une invraisemblance. J'étais là, j'y avais toujours été sans doute... Je me sen-

tais séparé de tout, inexistant, sans douter pourtant de mon existence. Il me semblait que je n'aurais pu faire un mouvement, même pour échapper à la mort. Des gens passaient sur la route; leurs voix étaient distinctes, mais je ne saisissais que des syllabes. Je n'en comprenais pas le sens, mais je savais que j'aurais pu le faire en m'appliquant. Je me rappelle aussi que la pluie avait fait des petites flaques le long d'un sentier descendant le talus et que je me répétai à plusieurs reprises : « Voilà un sentier où les gens endimanchés se saliront joliment! » J'ai comme cela une foule de détails précis qui m'assaillent : c'est un facteur sur le quai de la gare, un nuage rouge, une lanterne qui s'allume, le crépuscule pluvieux. Un coup de sifflet; je me secoue, c'est fini. Il ne me reste qu'un malaise, une torpeur, une tristesse profonde; toutes mes préoccupations antérieures à la crise sont revenues, cent fois plus violentes qu'auparavant. »

On le remarquera, les souvenirs portent ici sur le cadre de la crise, non sur la crise elle-même. Le cerveau a tout vu, tout entendu, tout enregistré et retenu : lueurs, rumeurs; tout, sauf le paroxysme mental même, si de ce paroxysme on distingue la tristesse et la fatigue qui le précèdent, l'anxiété qui le suit. Le malade n'a pu décrire son état d'âme qu'imparfaitement, à l'aide de comparaisons et d'images; il l'a décrit logiquement, avec suite, mais ne l'a pu faire revivre; c'est qu'il rêve une vie, mais ne vit pas un rêve, la vie ne laissant place ni aux incohérences ni aux désordres, le rêve au contraire étant fantastique et irréel. Il projette sur la vie une sorte de voile, s'isole d'elle, se confine en un état crépusculaire. Le souvenir de sa crise est donc moins réel et moins précis qu'il ne croit : il décrit complaisamment la dissociation des sensations, l'automatisme des souve-

nirs, mais la qualité même de la crise, il ne la retrouve pas, et ne peut la rendre intelligible aux autres, à ceux qui ne l'ont point, comme lui, éprouvée. Il évoque ses sensations, mais non leur étrangeté. Cette étrangeté, il pourrait la ressaisir sans doute, mais il ne le pourrait qu'en renouvelant la crise, qu'en ressuscitant ce paroxysme dont on ne saurait dire s'il le redoute ou le désire, tant est singulier le calme ou l'impassibilité qui l'accompagne, tant est pénible le réveil qui vient ensuite.

La mémoire est automatique et le sujet indifférent; cette courte formule résume d'une façon claire les caractères anormaux des souvenirs, en même temps qu'elle en fournit l'explication. L'esprit du dépersonnalisé en effet n'est point vide de représentations, non plus que de sensations; il a au contraire des souvenirs surabondants et singulièrement nets. Il ne choisit pas entre eux, il les accueille tous avec la même passivité et indifférence. Il ne demande à aucun d'eux, comme dit Epictète, le mot du guet ; il les laisse tous passer. Son apathie favorise donc l'éclosion désordonnée des souvenirs, leur multiplicité encombrante. Elle explique aussi comment l'esprit accorde à toutes ses représentations la même hospitalité banale. Il voit surgir avec la même placidité le souvenir d'une violente querelle, d'un drame de famille et l'image d'un coin de sentier où il avait attendu, sous un chêne, huit jours ou huit ans auparavent, la fin d'un orage, en écoutant la pluie s'égoutter sur les feuilles. On ne peut même pas dire qu'il s'attarde sur l'une plutôt que sur l'autre de ces

réminiscences. Ce qui se passe en lui lui importe aussi peu que ce qui passe sous ses yeux, il se désintéresse entièrement de ses émotions rétrospectives ; il s'aliène de sa vie d'autrefois comme il s'aliène de sa vie présente.

Cependant il n'hésite point à tenir pour siens tous ces souvenirs dont la netteté parfois l'étonne lui-même. Comme on l'a dit des perceptions, ils lui paraissent *étranges*, mais ne lui sont pas *étrangers*. Il sait, à n'en pas douter, que c'est lui qui a vibré dans telle crise sentimentale, éprouvé telle angoisse, subi telle torture. Il sait de même sans hésitation possible que c'est lui qui a voyagé réellement en ces pays dont il évoque les sites déconcertants, les horizons imprévus, les mœurs pour lui nouvelles. Tous ces souvenirs lui sont sans doute aussi *indifférents* que pourrait l'être le récit de voyages faits par un autre, mais il ne dira jamais qu'ils se rapportent à des événements vécus par un autre, il ne cessera pas de se les attribuer, il saura qu'ils sont bien *ses* souvenirs à lui ; sa personnalité ne se dissout pas ; son moi n'est pas dédoublé, aliéné, au sens propre. Les troubles observés ne constituent qu'une illusion dont le malade est incomplètement dupe.

Les souvenirs n'ont pas non plus le caractère hallucinatoire. Sans doute ils se développent automatiquement, en désordre, ou bizarrement et illogiquement associés, mais ils ne provoquent aucune réaction, ils restent indifférents, alors que l'hallucination a pour qualité essentielle de plonger celui qui l'éprouve dans un état spécial, extase, joie ou terreur. Le

dépersonnalisé se comporte vis-à-vis de ses souvenirs comme vis-à-vis de ses sensations ; il se désintéresse du rappel des uns comme de l'enregistrement des autres, et l'évocation du visage de ses enfants ou d'un château en ruines qu'il a visité, aussi bien que la perception des rumeurs qui l'entourent et de sa propre voix dans le salon où il se mêle aux conversations mondaines, dans le train qui l'emporte ou la chambre où il songe, tout, monde extérieur, images mentales, prend une teinte uniforme, un aspect lointain, tout lui donne une impression de flou, d'effacement, parce que « tout lui est égal ».

Mais pourquoi ce retrait de la vie réelle? On l'a dit déjà, le malade échappe par l'apathie à une émotion violente, à un état d'âme trop tendu ; il y a là une *inémotivité de défense*, si on peut dire. On se soustrait à un souvenir de tristesse obsédante comme on se dérobe à une douleur présente. Lorsque A... se dépersonnalise à la mort des siens, elle échappe ainsi à ses angoisses présentes, à son deuil ; lorsque M... doute de ses voyages en reprenant la quiétude banale de la vie de tous les jours, il se libère de l'effort mental par lequel il devrait se démontrer à lui-même et finalement se convaincre que le voyageur et lui, non pas sont les mêmes (car il n'en doute pas précisément) mais peuvent, sans contradiction, éprouver en même temps les souvenirs-émotions, en apparence antagonistes, de leurs séjours en différentes contrées. L'errant et le sédentaire reculent devant la discussion conciliatrice, et finalement le sédentaire se représente les souvenirs de l'errant comme les récits d'un

étranger. Il sait que c'est lui qui les vécut, mais il n'en a plus l'émotion vivante. Peur de l'émotion, peur de l'effort, d'où inémotivité, tels sont les fondements de l'état d'âme étrange du dépersonnalisé.

Enfin le sujet est-il réellement incapable d'évoquer des souvenirs ? Non ; l'automatisme n'est jamais complet. De même que, tout en se sentant éloigné de la pièce où il se tient et même de son propre corps, il peut faire tel mouvement, saisir tel objet, — apathique, mais non pétrifié, — il peut suivre aussi telle ou telle file de souvenirs à son gré. Mais ce n'est là qu'un jeu auquel il se prête ; ce n'est point une activité à laquelle il s'intéresse vraiment. Il a beau scruter et approfondir sa pensée, la suivre en ses plus délicats méandres, il ne parvient jamais à ressaisir l'émotion défaillante, ou, s'il y parvient, la crise prend fin, la dépersonnalisation s'évanouit.

CHAPITRE IV

DÉPERSONNALISATION ET INTELLIGENCE

I. — La dépersonnalisation et l'intelligence en général

La dépersonnalisation n'est pas liée à l'intelligence en général, elle n'implique ni supériorité ni infériorité intellectuelle. Mais elle amène un changement d'état intellectuel. Analyse de ce changement.

II. — Dépersonnalisation et imagination

La dépersonnalisation accompagne tantôt le vide, tantôt la surabondance d'idées, mais toujours la pensée à vide, l'agitation mentale, le cours automatique des idées. Elle est la perte de l'attention, entendue comme le pouvoir de gouverner sa pensée. 1° L'esprit ne peut plus évoquer ses idées à volonté. 2° Il ne peut plus enrayer le cours de ses idées : l'imagination « forte » (Malebranche), la *rumination mentale*. Exemple. Mais l'automatisme mental ne suffit pas à expliquer la dépersonnalisation, car il ne la produit pas toujours. C'est la dépersonnalisation qui expliquerait plutôt l'automatisme mental.

III. — Dépersonnalisation et volonté

Rapports de l'imagination et de la volonté. La dépersonnalisation accompagne tantôt l'atonie, tantôt la surexcitation de la volonté. Elle est la perte de la volonté, entendue comme pouvoir de susciter ou de réfréner les actes, de prendre une initiative, de diriger et de systématiser la conduite. La volonté dans la dépersonnalisation. Chaque sujet réagit à sa manière contre ses accès.

IV. — Dépersonnalisation et facultés logiques

Il y a, dans la dépersonnalisation, fonctionnement automatique de la pensée ou de l'entendement comme il y a fonctionne-

ment automatique des sens. Ce n'est pas l'automatisme de la pensée qui produit la dépersonnalisation, mais plutôt l'inverse.

I. — La dépersonnalisation et l'intelligence en général

La dépersonnalisation peut être étudiée comme phénomène intellectuel et dans ses rapports avec l'intelligence, c'est-à-dire qu'on peut chercher quels sont les éléments proprement intellectuels et logiques qui y entrent et quel retentissement elle a sur l'intelligence en général. Ces questions sont sans doute liées, mais demeurent distinctes.

Abordons d'abord et précisons la seconde. La dépersonnalisation porte-t-elle atteinte à l'intelligence ? Nous avons vu qu'elle laisse les sens intacts. En est-il de même de l'entendement ? Constitue-t-elle une baisse ou une exaltation des facultés intellectuelles ? Autrement dit, ces facultés restant qualitativement les mêmes, subissent-elles un changement de ton ou de degré? Ou, au contraire, le degré restant le même, l'intelligence est-elle modifiée dans sa *nature*, et comment? La question, comme on voit, est complexe. Elle est de plus équivoque. On entend en effet, par intelligence, tantôt les facultés logiques ou le raisonnement, tantôt la faculté d'invention ou l'imagination, tantôt l'alliance des deux. Enfin il faut distinguer dans la dépersonnalisation elle-même l'état aigu et l'état chronique dont les effets ne sont pas les mêmes. La dépersonnalisation paroxystique ou aiguë n'est qu'un accident; elle coexiste avec l'état

normal, elle est tenue en échec par la raison, qui la *réduit* et la juge; la dépersonnalisation chronique ou la dépersonnalisation devenue l'état prédominant, unique, serait autrement grave, elle équivaudrait à la perte véritable de la personne, à l'aliénation, au sens propre.

Si on ne fait pas ces distinctions, on ne peut donner à la question posée une réponse satisfaisante. On ne peut dire notamment si la dépersonnalisation est liée à la faiblesse de l'intelligence, si elle a cette faiblesse pour cause, ou si elle l'entraîne comme effet.

Selon nous, la dépersonnalisation n'est point sous la dépendance de l'intelligence en général; elle ne peut être interprétée comme signe de supériorité ou d'infériorité intellectuelle; elle se rencontre (sans qu'il y ait lieu de s'en étonner, comme le fait Janet) chez des esprits particulièrement bien doués, mais aussi, comme l'a montré Hesnard, chez des esprits vulgaires et communs. Elle n'est pas non plus en rapport avec l'exercice des facultés mentales, elle n'est pas le monopole des intellectuels; on l'observe chez les paysans, les gens du monde, et en général chez ceux qui n'ont point coutume de tourmenter leur Minerve. A supposer qu'elle doive être mise sur le compte du surmenage intellectuel, elle peut aussi bien provenir du surmenage d'une intelligence débile que d'un esprit vigoureux et puissant.

On ne peut donc pronostiquer la dépersonnalisation d'après l'intelligence des sujets. Mais peut-on diagnostiquer chez eux une baisse, ou tout autre changement d'état intellectuel, provenant du fait de la dépersonnalisation?

Les sujets, à les en croire, seraient intellectuellement amoindris. *Ka* se plaint d'être incapable de tout travail intellectuel, de n'avoir plus que des pensées lentes ou pénibles ou de n'avoir plus de pensées du tout ; ce n'est pas seulement la marche ou le cours des idées qui serait ralenti, c'est le jeu de l'association qui serait troublé ; les idées n'éveilleraient plus d'autres idées ou du moins n'éveilleraient plus d'idées *nouvelles*, elles ne ramèneraient que les idées anciennes, cent fois rabâchées ; en un mot, c'est l'*imagination* au scns propre, non la mémoire, qui serait atteinte, et par suite le raisonnement, en tant qu'il dépend de l'imagination ou comporte une part d'invention.

Cependant on a peine à concevoir l'affaiblissement mental dont se plaignent les sujets ; on ne voit pas exactement où il porte et en quoi il consiste ; on se prend même à douter s'il est réel, car on est frappé, dit Janet, « de la supériorité intellectuelle véritable d'un grand nombre de malades [1] ». Essaie-t-on de préciser la nature de cet affaiblissement, d'en déterminer les éléments? Le témoignage des sujets paraît contradictoire. On relève chez eux tour à tour la perte de l'attention et la surexcitation de l'attention, la stupidité et la lucidité, l'absence d'idées et la surabondance d'idées. C'est le chaos. Pour s'y reconnaître, il faut, selon nous, distinguer les éléments *formels* et *matériels* de l'esprit, il faut tenir compte, non seulement des fonctions atteintes, qui sont nombreuses et

1. *Ouv. cité*, p. 354.

complexes (imagination, raisonnement, facultés logiques), mais encore et surtout du mode d'exercice de ces fonctions. C'est ce mode qui est particulier dans la dépersonnalisation.

Voyons donc comment fonctionnent alors les facultés intellectuelles, en commençant par l'imagination et les opérations qu'elle implique ou qu'elle commande.

II. — Dépersonnalisation et imagination

La façon dont la dépersonnalisation affecte l'imagination n'est pas simple. Il semble d'abord qu'elle l'annihile. Le sujet n'a plus d'idées ; il reste quelquefois sur un canapé des heures entières sans penser à rien ; il ne peut soutenir une conversation ; il fuit ses amis, ses connaissances, pour ne pas avoir à leur parler. La marche de sa pensée est lente, embarrassée, pénible (Œsterreich). Cependant la dépersonnalisation n'entraîne pas nécessairement le vide ou la pénurie d'idées, elle s'accorde aussi fort bien avec l'état contraire, qu'on a appelé le « mentisme » (Dumont de Montreux) et qui est une danse folle, une sarabande d'idées. (*Ideenflucht* d'Aschaffenburg, — *rumination mentale* de Legrand du Saulle). L'esprit est assailli alors par un flot d'images incohérentes, histoires qu'il se raconte, romans qu'il se forge, associations sans fin, obsessions, onomatomanie, arithmomanie, etc. Ce n'est pas proprement le *vide de la pensée*, mais la *pensée à vide*, la pensée agitée et stérile, qui serait

même, à ce qu'il semble, la caractéristique et l'accompagnement le plus ordinaire de la dépersonnalisation. « Je pense trop, dit un sujet, la pensée involontaire m'épuise » (Hesnard).

Mais si la dépersonnalisation s'accommode également du trop-plein et du vide des pensées, c'est donc qu'elle ne dépend point des pensées qu'on a ou qu'on peut avoir, qu'elle n'est point un trouble *matériel*, mais *formel* de l'esprit. Autrement dit, si ce n'est point dans le fait d'avoir des idées ou non, ni d'en avoir peu ou beaucoup, c'est donc dans la *façon de les avoir* qu'il faut chercher la cause de la dépersonnalisation. Or il ne peut y avoir qu'un caractère commun à ces deux processus contraires : la dispersion de la pensée, qui se pose sur tous les objets, que tout sollicite et rien ne fixe, et la concentration de la pensée sur un point, son rétrécissement et son vide relatifs ; c'est d'être spontanés, involontaires. Le sujet pourrait dire comme Rousseau : « Les idées viennent quand il leur plaît, non quand il me plaît. Elles ne viennent point ou elles viennent en foule (et alors) elles m'accablent de leur nombre et leur poids[1] ».

Ka et les autres sujets d'Œsterreich se plaignent en même temps de manquer d'idées ou de représentations et d'être devenus incapables d'attention. Il faut rapprocher ces deux points. L'attention est le pouvoir de commander à ses idées, de les évoquer ou de les écarter, d'en régler la marche et diriger le cours. C'est ce pouvoir, à vrai dire, qui est atteint, et l'est

1. *Confessions, part. I, liv. IV.*

seul, dans la dépersonnalisation. Les sujets, en effet, n'ont point perdu leurs images, mais seulement le pouvoir d'en disposer, ou, si l'on préfère, ils n'ont point perdu toutes leurs images, mais seulement leurs images *disponibles*, à savoir celles qui se présentent à point nommé, à l'appel du vouloir et selon les besoins de la pensée. En d'autres termes, ils sont encore capables de penser, mais ils n'ont plus que ces pensées qui se présentent à l'esprit d'elles-mêmes ; ce n'est plus leur esprit qui forme et conduit leurs pensées. *Es nur kommen ihnen von selbst keine Gedanken.* Quand donc ils disent que leur imagination a baissé, il faut prendre le mot imagination en un sens précis, comme désignant l'imagination qui est au service de la pensée et se gouverne elle-même, et non l'imagination spontanée et involontaire. Cette dernière en effet subsiste entière et paraît même exaltée, n'étant plus contenue.

Dans la dépersonnalisation toutes les opérations mentales sont automatiques. « J'agis, dit M... comme un mécanisme qui fonctionne après qu'on a retiré la clef qui sert à le remonter. » Il en est de même de l'imagination. Le sujet ne commande plus à ses pensées ; s'il les cherche, elles fuient et se dérobent ; s'il veut les écarter, elles l'assaillent, le troublent et l'obsèdent. Il dira donc qu'il n'a plus d'idées, voulant dire qu'il n'en a plus qui lui appartiennent *en propre,* qui soient vraiment *siennes*. Mais il dira aussi qu'il a trop d'idées, en ce sens qu'il en a qu'il voudrait ne point avoir, qu'il en a de vaines et importunes, dont il ne peut arrêter le cours. Quand l'esprit perd le

pouvoir de commander à ses idées, de les appeler à la lumière ou de les faire rentrer dans l'ombre, il doit en résulter, d'une part, l'inhibition, de l'autre la diffusion des images ; dans un cas, il est sans idées et stupide, dans l'autre, « submergé sous des flots d'idées qui se succèdent avec une rapidité inouïe ». Etudions séparément ces effets contraires d'une même disposition mentale.

1° Les sujets se sentent intellectuellement diminués ; leur imagination est éteinte ; tout travail mental leur est pénible ; ils sont surtout incapables d'invention et se rabattent sur les besognes machinales : *Ka* fait des extraits, au lieu de se livrer à un travail de composition, *Ti* cite des proverbes, développe des lieux communs et évite de parler en son nom. Ce serait donc l'imagination au sens propre, créatrice ou combinatrice, qui serait chez eux atteinte. Ils ne peuvent assembler leurs idées, former d'idées nouvelles. Ce n'est pas que des idées ne se présentent encore à eux, même en grand nombre, mais ils n'ont plus *toutes leurs idées*. *Ka* compare ingénieusement son esprit à un moulin, à un assemblage de roues, dont une partie seulement serait poussée par l'eau, tandis qu'à l'état ordinaire tout est en activité et entre en jeu (d'après Œsterreich).

Et pourtant on a peine à comprendre l'affaiblissement mental dont se plaignent les malades. Ils sont seuls à s'apercevoir que leurs facultés ne sont pas dans leur état normal. Ils ne paraissent pas au-dessous d'eux-mêmes dans la conversation. Ils parlent comme tout le monde. S'ils répugnent aux travaux

intellectuels, ce n'est pas qu'ils soient hors d'état de s'en tirer à leur honneur. Toute excitation éveille en eux des associations, et des associations normales. Ils n'ont perdu ni la clarté de l'esprit ni la justesse du raisonnement, ni le sens critique. L'un d'eux paraît même entièrement se contredire; il accuse à la fois de l'atonie et de la surexcitation intellectuelle. Il dit, d'une part : « Je ne pouvais ni lire ni écrire une ligne », et de l'autre : « Mes facultés étaient doublées en quelque sorte. C'est ainsi que j'écrivis des articles de journaux qui furent jugés meilleurs que ceux écrits avant ma maladie, et pourtant j'étais affreusement étourdi et me sentais profondément troublé pendant que je les composais ». (Krishaber, *obs. II.*)

En dépit de l'apparence, il n'y a rien là qui ne soit naturel et aisé à expliquer et à accorder. La dépersonnalisation n'est pas l'arrêt des fonctions mentales, mais le retour à l'automatisme de ces fonctions et la conscience qu'on prend de leur automatisme. Le sujet ne cesse pas de penser, mais sa pensée se déroule désormais en dehors de lui. Le fonctionnement de sa pensée est aussi complet, aussi juste, aussi régulier qu'à l'état normal ; cependant il n'est plus normal ou ne le lui paraît plus, parce qu'il est tout spontané, involontaire. Le sujet ne se retrouve plus ; il lui semble que sa pensée lui échappe, et elle lui échappe en effet, parce qu'elle se développe en lui sans sa permission, sans son aveu, parce qu'elle jaillit comme d'une source intérieure, plus profonde que sa volonté, et qu'il ne la saisit qu'après coup, ne la reconnaît plus sienne

et s'étonne de la trouver en lui. Il n'a plus d'idées, en ce sens qu'il n'en a plus, venant de lui et bien à lui, et il a toutes ses idées, en ce sens que son esprit fonctionne, est ouvert à toutes les impressions, est capable de jugement, de raisonnement. En apparence ou du dehors, rien n'est changé; mais au fond et pour la conscience, tout l'est. Le moi se voit pour ainsi dire dépouillé de ses fonctions et remplacé par un automate qui fait désormais toute sa besogne, exactement comme lui, aussi bien que lui, voire, en certains cas, mieux que lui. Car, dans tous les travaux, même ceux de l'esprit, l'automatisme nous sert souvent mieux que l'application ou la tension volontaire. Ceci s'applique notamment aux articles de journaux mentionnés ci-dessus : il entre dans la rédaction de ces articles une grande part de métier et d'habitude d'abord, de hasard d'inspiration ensuite, et l'inspiration est elle-même une forme d'activité spontanée.

Il est d'ailleurs naturel que le sujet répugne aux travaux dont il s'acquitte bien. C'est que dans cet ordre il n'est sûr de rien, il ne peut répondre de lui-même. Il a perdu la volonté au sens propre, c'est-à-dire la maîtrise de ses facultés. Celles-ci lui restent en un sens entières, et se retrouvent telles au besoin. Mais il n'en jouit pas sans crainte, il n'a pas le droit d'y compter. Il a, si l'on veut, toutes ses facultés, mais il n'en a plus aucune directement en son pouvoir. On ne remarque pas assez la différence qu'il y a entre agir ou penser par un acte de volonté exprès, par exemple sur commande et contre son inclination, et agir ou penser d'inspiration, d'instinct, en suivant

les impulsions de sa nature. Expliquons cela par un exemple.

Savez-vous pourquoi « un enfant » qui vous « étourdit de sa chanson quand rien ne l'avertit que vous pensez à lui, ne sait plus trouver un son si vous lui demandez de vous la répéter ? » C'est qu' « il chantait parce qu'il en avait envie, que la gaîté de son cœur, l'idée qui avait passé dans sa tête, l'animaient à former ces sons qui sortaient de son gosier d'une manière si éclatante. Vous le priez de chanter, ce n'est plus cela ; vous avez détourné ses idées : à la place du motif qui venait de lui, qui était en lui, vous avez voulu en substituer un autre qui vient de vous, auquel il ne sait pas obéir, qui est, pour ainsi dire, sans communication avec ses organes... Vous voulez qu'il chante, mais il ne sent pas en lui le mouvement qui le porte d'ordinaire à chanter, et il ne sait comment faire pour s'en passer. »[1]

Nos sujets sont dans le cas de cet enfant. Ils ne peuvent accomplir volontairement et en y pensant les actes qu'ils accomplissent machinalement et sans y penser. Ils se sentent diminués, ayant gardé le pouvoir instinctif, mais perdu le pouvoir volontaire d'agir et de penser. Or, si la personnalité ou le moi réside essentiellement dans la volonté, on trouvera naturel que l'automatisme psychologique engendre la dépersonnalisation. En effet le sujet voit se dérouler devant lui ses pensées et ses actes, auxquels il ne donne plus l'impulsion initiale, dont il ne dirige plus le cours ; il assiste à sa vie en étranger, comme du dehors ; il s'entend et s'écoute parler, il se voit et se regarde agir ; il s'étonne de lui-même, de

1. Mme Guizot, *Lettres de famille sur l'éducation, XXXIX.*

ce qu'il éprouve et de ce qu'il pense. On peut se représenter aisément cet état d'esprit. Qui n'a pas en effet laissé aller sa « bête », qui ne s'est pas amusé à la voir se tirer d'affaire toute seule, qui n'a pas avec curiosité regarder fonctionner en soi le mécanisme de l'habitude, qui ne s'est pas, par exemple, écouté parler et ne s'est pas étonné que les mots se présentent à lui d'eux-mêmes, à point nommé, avec leur sonorité, leur accent, leur sens, devançant la pensée ou répondant immédiatement et si juste à son appel ? Cette expérience, que chacun a pu faire et que X. de Maistre a spirituellement décrite, ne diffère, à ce qu'il semble, de la dépersonnalisation qu'en ce qu'on s'y prête au lien de la subir et qu'on la fait cesser quand il plaît.

L'état mental que nous essayons de définir a deux aspects : négatif et positif. En un sens il est l'arrêt de la pensée réfléchie, volontaire, en un autre, le déchaînement de la pensée automatique. Etudions-le à ce second point de vue.

2° Examinons le cas où le sujet, loin de manquer d'idées, se dit assailli par trop d'idées. Il n'y a point alors surexcitation ou exaltation de l'imagination, mais déchaînement d'une forme d'imagination spéciale, intermédiaire entre la mémoire (imagination reproductrice) et l'imagination proprement dite (ou créatrice), que Paul Janet appelait « l'imagination automatique » et qui est le jeu de l'esprit abandonné à lui-même, lâché en liberté (*intellectus sibi permissus*). Spéciale quant à sa nature, cette imagination est, quant à son objet, universelle. En effet il n'y a rien

à quoi elle ne s'accroche : l'abstrait et le général aussi bien que le sensible et le psychologique pur, lui servent de matière. Il n'y a pas non plus de formes qu'elle ne puisse revêtir : illogique ou raisonnée, incohérente ou suivie. Enfin il n'en est pas qui soit plus vivace, plus luxuriante, plus impétueuse ou plus « forte » (Malebranche). On dirait qu'elle survit au naufrage de la pensée. Bien plus, « c'est un fait remarquable que, dans l'ordre physique, on signale, comme circonstances favorables à l'éclosion la plus débordante des images les plus fortes, c'est-à-dire des hallucinations, la fatigue, la dépression causée par une émotion vive, le surmenage, l'ivresse, le jeûne, les saignées, les hémorragies abondantes et, en général, toutes les causes produisant l'anémie cérébrale..... Les hallucinations du rêve, les semi-hallucinations de la rêverie se développent à la faveur de l'engourdissement de la pensée, du relâchement de l'attention, de la suspension totale ou partielle des sens et du jugement; la raison éteinte ou assoupie n'en remarque pas ou en laisse passer l'extravagance; elles règnent sans contrôle; l'illusion qu'elles engendrent est irrésistible et fatale[1]. »

Cette imagination, qui est liée à la faiblesse nerveuse, mérite-t-elle vraiment le nom d' « imagination forte » ? Oui, si on prend le mot au sens négatif, si par là on entend une imagination sans frein, qui n'a point de contrepoids ou, comme dit Taine, de « réducteurs spéciaux », qui ne subit point le

1. L. Dugas, *l'Imagination*, p. 175, Paris, 1903.

contrôle de la volonté et de la raison, qui n'est forte, en un mot, que de la faiblesse des autres fonctions.

Cette imagination déchaînée a reçu divers noms. On l'appelle : *rumination mentale*, *rêverie forcée*, *mentisme*, *Ideenflucht*, etc. « Elle n'est point une faculté spéciale, mais un mode particulier d'exercice de (toutes les) facultés » (M. de Biran), elle est le jeu automatique de la pensée sous toutes ses formes, elle est la pensée qui se développe en nous sans notre aveu, qui ne nous appartient plus, qui se déploie en toute indépendance, sans raison, sans but, qui ne répond « à aucun intérêt personnel, soit théorique, soit pratique ». Ou elle tourne dans un cercle, revenant sur les mêmes questions dans un rabâchage sans fin, ou elle suit toutes les pistes et se perd en d'extravagantes digressions, mais toujours elle se montre incapable de conclure et « s'épuise dans un travail aussi interminable qu'inutile » (P. Janet). Parfois elle n'est ni désagréable ni déraisonnable en elle-même, elle n'a de pathologique que son « exagération » et son « irrésistibilité » : c'est « la rêverie forcée » ou obsédante ; impossible d'arrêter le cours des images, il faut subir jusqu'au bout l'importunité de cette parole intérieure, de ce bavardage mental. On trouvera dans les auteurs spéciaux maints exemples d'un tel état d'esprit ; chacun en découvrirait aussi en soi-même, car le phénomène n'est que l'exagération de l'association d'idées normale. Empruntons à un romancier russe une bonne description de cet état, aussi exacte que pittoresque :

« André Nicolaïevitch se tournait et se retournait dans son lit en songeant : Comme c'est mal organisé ! L'homme n'*est pas libre de penser ce qu'il veut*. Il lui vient à l'esprit des *idées inutiles, sottes et vraiment ennuyeuses*. Quatre ans se sont écoulés depuis le jour où j'étais assis sur la berge avec Natacha, je pense à ce soir-là, et cela m'est désagréable, cela m'est *surtout désagréable, parce que je vois parfaitement la lune rouge*. Qu'a-t-elle à faire là, cette lune? *Si je me mettais à calculer combien* le monsieur d'en face gagne par année, puis par jour et par minute, je me sentirais mieux et je m'endormirais, mais je n'y arrive pas. — Cependant ses paupières ne tardèrent pas à s'alourdir et la lune écarlate se transforma soudain en un museau rubicond, celui du portier Jégor. — Laquelle de mes oreilles tinte, demanda Jégor... », etc.

Rien ne manque ici, ni le caractère obsédant des images vaines, ni le jeu extravagant des associations, des « embranchements d'idées », ni l'arithmomanie. Voici un autre échantillon, non pas moins fou, mais plus suivi ou plus aisé à suivre, des mêmes rêveries. C'est le cas d'aboulie de Panurge sur la question du mariage, repris et mis au point ; le dialogue intérieur remplace seulement la consultation vaine.

Lorsque A. N... « regardait Natacha et qu'il la sentait près de lui, il voulait l'épouser et le mariage lui paraissait facile; mais, loin d'elle, cette pensée l'épouvantait. C'était un homme qui tombait malade à la seule idée de changer d'appartement et un mariage amène de telles nouveautés, de tels bouleversements! Il risquerait d'en mourir. Il faudrait aller voir le pope, trouver les témoins qui pourraient ne pas venir et qu'il faudrait courir chercher; et sans doute encore qu'il faudrait se quereller avec les cochers qui demanderaient trop cher pour la course; puis on se rendrait à l'église, laquelle serait peut-être fermée, parce que le gardien aurait perdu la clef, et le public pourrait rire! Puis il faudrait encore louer

un appartement, emménager et adopter de nouvelles habitudes. Il faudrait penser à tout, se faire des soucis de tout et parler à tout le monde. Et s'il survenait des enfants! Et si, — que Dieu nous soit en aide! — c'étaient des jumeaux et des filles encore, auxquelles il faudrait des dots? Et si le nouvel appartement allait être humide, difficile à chauffer? A. N... hochait la tête d'un air désespéré et se sentait prêt à dire le lendemain à Natacha toutes ses inquiétudes. Seulement il avait peur qu'elle se tuât ou se plaignît au sauvage Goussarenko (son rival). Ce dernier pourrait l'estropier, lui A. N..., ou le regarder de telle façon qu'il valait encore mieux être estropié que de supporter ce regard. A. N... commençait à considérer les gens qui se mariaient comme des héros, et il éprouvait du respect pour Fédor Ivanovitch et sa femme, qui avaient su s'épouser et ne pas en mourir. »[1]

Faisons abstraction de l'objet particulier sur lequel porte ici la rêverie et du caractère également particulier du sujet qu'elle révèle (aboulie), ne considérons que la rêverie elle-même; elle offre le type accompli de l'imagination automatique.

Mais cette imagination, qui toujours coexiste avec la dépersonnalisation, suffit-elle à l'expliquer? Est-ce assez qu'elle s'exerce pour que la dépersonnalisation se produise, je ne dis pas seulement d'ordinaire et en fait, mais toujours et immanquablement? Non. L'imagination automatique est la condition, sans doute nécessaire, mais non point suffisante, de la dépersonnalisation. En effet, si les pensées auxquelles le moi se sent étranger, qu'il cesse de s'attribuer, quoiqu'il continue d'en avoir conscience, se déroulent évidem-

1. Léonide Andréieff, *le Gouffre*, Paris, 1910. Ce livre est un recueil de nouvelles. La nouvelle, d'où nous tirons cet extrait, a pour titre : *A la fenêtre*.

ment en lui par le jeu mécanique de l'association et échappent au contrôle de sa volonté, il y a cependant en lui bien des pensées involontaires qui ne lui donnent pas du tout ce sentiment aigu de dépersonnalisation, sur lequel il est impossible de se méprendre, tant il est net, singulier et à part! Bien loin que toutes les opérations automatiques de la pensée soient rejetées en dehors de la conscience personnelle, c'est au contraire parmi ces opérations que souvent se rencontre le plus haut degré de personnalisation, celui qu'on exprime par les mots de *hantise* et de *possession* du moi. Les images les plus involontaires, les plus incoercibles, les obsessions, les hallucinations, au lieu de se détacher du moi, l'assiègent, l'envahissent, s'en emparent, s'y implantent, tendent à devenir le moi tout entier.

Il semble donc qu'on ait généralisé à tort le mot *mentisme*, par lequel Dumont de Montreux paraît désigner un état très précis : la dépersonnalisation proprement dite. On a étendu ce mot à toutes les formes de l'imagination automatique, on en a fait un synonyme de *rumination mentale*. Dumont parle, en réalité, d' « une sorte d'effervescence *particulière*, dans laquelle nous voyons, *avec un sentiment très net*, des pensées *qui nous sont étrangères, que nous ne considérons pas comme nôtres*, et qui, s'étant introduites du dehors, pullulent, se meuvent avec la plus grande rapidité ». On n'a retenu que le côté banal du phénomène ici décrit, que ce qu'il a de commun avec les tics, les manies, les impulsions, les obsessions, à savoir son déroulement automatique et son mouve-

ments impétueux, on n'a pas vu ce qui en constitue l'originalité, à savoir les traits que nous soulignons. Le mentisme, c'est le fonctionnement mécanique des opérations mentales, après que le moi s'en est retiré; c'est une série d'images passant devant notre esprit, et au défilé desquelles nous assistons en étrangers, du dehors. Supposons un homme lancé à toute vitesse, qui s'arrête brusquement : il a, quelques instants encore, la sensation de continuer le mouvement commencé, ou plutôt il a l'illusion contradictoire d'être à la fois en repos et en mouvement. Tel est précisément le cas du sujet dépersonnalisé, qui ne dirige plus le cours de sa pensée et voit sa pensée courir devant lui; il s'en désintéresse et il la suit; elle lui est étrangère et il en a conscience. La pensée se développe en un flot d'images involontaires, alors que le moi est comme immobile, retiré en lui-même, en dehors de cette pensée mouvante. La conscience enregistre ces deux faits contraires et les interprète comme la mise en liberté de l'activité polygonale, dont l'hypothétique centre O serait le témoin étonné, détaché et impuissant.

Mais est-ce parce que la pensée se déroule mécaniquement en lui que l'esprit cesse de se l'attribuer, de la regarder comme *sienne*, ou est-ce au contraire parce que l'esprit se retire en quelque sorte de sa pensée, en secoue le joug importun, s'en débarrasse comme d'un fardeau, que celle-ci prend le cours machinal, l'enchaînement sans direction, qu'on a appelé la rêverie forcée ou la rumination psychique? Nous croyons que c'est la seconde hypothèse qui est la vraie. L'automatisme des

images serait donc un caractère de la crise de dépersonnalisation ; mais elle n'en serait point la cause, elle en serait l'effet. La dépersonnalisation paraît être une sorte d'abdication du moi ; il en résulte que la pensée soumise au contrôle de la raison, réfléchie et volontaire, disparaît, s'affaiblit ou s'éteint, mais qu'une autre pensée s'établit à la place, règne seule et se développe librement, la pensée automatique. Celle-ci ne diffère de la pensée normale que par un caractère, à vrai dire, essentiel : elle est rejetée de la conscience personnelle, elle devient étrangère au moi et lui paraît étrange.

III. — Dépersonnalisation et volonté

Il paraît artificiel, à première vue, de rapprocher la volonté de l'imagination. Mais ce rapprochement s'impose, si la dépersonnalisation affecte l'imagination seulement dans sa forme, si elle la laisse intellectuellement ce qu'elle est et la soustrait seulement à la volonté, en rend le jeu automatique.

L'imagination et la volonté sont d'ailleurs plus voisines qu'on ne croit. Elles sont étroitement liées, se commandent et s'entraînent l'une l'autre : l'imagination est sous la dépendance générale du tempérament et de la volonté ; le tour d'esprit répond à la forme du caractère, le cours des idées aux préoccupations ou aux fins présentes du vouloir ; la volition elle-même peut être regardée comme l'aboutissant de l'image, comme la synthèse de la représentation et de

l'acte, comme l'idée motrice ou l'idée-force. Bien plus, il y aurait entre elles, selon M. Ribot, non pas seulement solidarité ou dépendance réciproque, mais identité de nature : elles subiraient les mêmes fluctuations, traverseraient les mêmes phases, revêtiraient les mêmes formes, comporteraient les mêmes degrés. « L'imagination est, dans l'ordre intellectuel, l'équivalent de la volonté dans l'ordre des mouvements[1]. » Etudier le rôle de la volonté dans la dépersonnalisation, c'est donc y étudier à nouveau, sous une autre forme, celui de l'imagination, surtout si on étudie ce rôle dans l'ordre des idées (attention) aussi bien que dans celui des actes (volonté proprement dite).

La dépersonnalisation produit d'abord sur la volonté, comme sur l'imagination, deux effets contraires : l'atonie et la surexcitation. Dans la période d'atonie, dit un sujet de Krishaber dont nous avons déjà parlé, « j'étais abattu, complètement indifférent à tout,... j'étais sans volonté, sans énergie, tout esprit d'initiative était brisé en moi ». Dans la période de surexcitation, au contraire, « mes facultés étaient doublées en quelque sorte... L'excitation survenait généralement le soir ; alors je causais avec volubilité, j'avais de la hardiesse d'esprit, des saillies qui ne m'étaient pas habituelles et dont je m'étonnais tout le premier ». (*Obs.* II.)

Ces états contraires proviennent de la même cause : l'affaiblissement ou la perte de la volonté réfléchie ou proprement dite, laquelle ne commande plus aux

1. *Essai sur l'imagination créatrice.* Cette thèse est développée pp. 6-9 (F. Alcan).

idées ou aux actes, soit pour les susciter, soit pour les refréner. De là : 1° dans l'ordre des idées, l'aprosexie (perte de l'attention volontaire) sous ces deux formes : l'impossibilité pour l'esprit de se fixer sur l'objet à connaître (apathie, dépression mentale) et d'enrayer le cours des idées folles, importunes, oiseuses (rumination mentale) ; 2° dans l'ordre des actes, l'impossibilité pour la volonté de sortir de sa torpeur, de prendre un parti, de se résoudre et d'agir (perte de la volonté proprement dite ou pouvoir d'impulsion) et l'impossibilité pour la volonté de se retenir, de s'interdire certains actes, désordonnés et aveugles (perte de la *nolonté* ou pouvoir d'arrêt). C'est l'aboulie sous cette seconde forme qu'accuse le sujet de Krishaber, lorsqu'il parle de la peine qu'il éprouve à « réprimer des mouvements involontaires », à s'empêcher de « prononcer des mots inconvenants ».

Nous ne dirons rien de l'aprosexie et de l'aboulie à forme dépressive, parce qu'il n'y a rien en effet à en dire et qu'on ne peut que la constater, en signaler la fréquence et la gravité. L'aboulie, qui consiste dans l'incontinence des idées et des actes, ou l'aboulie par excès d'impulsion, vaut au contraire d'être examinée et se prête à l'analyse.

Nous la considérerons à la fois en elle-même et dans son objet.

Prise en elle-même, l'aboulie des dépersonnalisés est, selon Hesnard, tout ensemble « une excitation incomplète, une élaboration défectueuse et une réalisation pénible », selon Œsterreich, une tendance à musarder, à s'appliquer à des riens, à se disperser, à

s'éparpiller, à laisser tout aller, autrement dit, une aversion invincible pour l'activité sérieuse, l'effort réel, le travail systématique, les desseins suivis ; enfin, selon Janet, l'aboulie des psychasthéniques, dans lesquels on peut faire rentrer sans doute certains de nos sujets, aurait pour caractères l'indolence, l'irrésolution, la lenteur, l'incapacité d'aboutir, l'absence d'effort, etc. Ces définitions ou descriptions concordent en ceci : dans la dépersonnalisation, l'activité est atteinte tout entière sous la forme réfléchie et proprement volontaire, mais l'automatisme subsiste et fonctionne intégralement. Cet automatisme a sa raison d'être dans le *détachement* du sujet ; il se désintéresse de ses actes, parce qu'il se désintéresse de sa vie, il n'a plus de vouloir, parce qu'il n'a plus de sentiment, de désir, de goût, d'affection quelconque.

Considérée dans son objet, l'aboulie des dépersonnalisés est aussi très spéciale : elle est l'incapacité de s'adapter aux faits nouveaux (d'où misonéisme), de faire face aux circonstances et aux événements qui surgissent, si simples qu'ils soient (aboulie sociale, professionnelle), et par contre la conservation entière et le déclanchement de l'activité routinière et automatique, « le développement exagéré et stérile des états de conscience faciles » (Hesnard).

La volonté des dépersonnalisés étant ainsi définie d'après son objet, et quant à sa nature, voyons si elle ne présente pas encore d'autres caractères qui découlent des précédents et s'y rattachent.

Tout d'abord elle répugne à s'exercer, elle doute d'elle-même, elle manque d'élan, de confiance, elle

redoute et fuit les responsabilités, elle ne prend aucune initiative, aucune décision. Cependant elle ne paraît pas réellement atteinte, elle n'a pas perdu son pouvoir efficace, ses moyens d'action. Le sujet lui-même avoue qu'il peut faire illusion aux autres. Je puis, dit *Ka*, « soutenir une conversation », mais il ajoute : je n'y « prends pas intérieurement part ». Il dit encore qu'à un moment donné, il se remit à l'étude de l'astronomie avec assez de succès pour faire croire que ses facultés lui étaient revenues, mais lui-même sentait bien que l'inhibition intellectuelle subsistait toujours. L'aboulie, en ce cas, est-elle donc subjective ? N'existe-t-elle que dans l'esprit du sujet ? Elle consisterait alors, non à ne plus vouloir, à proprement dire, mais à ne plus avoir conscience de vouloir ou plutôt de pouvoir. « En agissant, dit *Ka*, *je n'avais pas le sentiment du vouloir ; j'agissais mécaniquement* ». Il constate en lui l'abolition ou l'obtusité complète du sentiment et de la volonté, alors que persiste l'exécution des actes. Il est difficile de comprendre cet état d'esprit, car l'aboulie subjective équivaut, en fait, à l'aboulie réelle. La volonté est une croyance ; elle est cette croyance au succès qui décide du succès ; elle est la foi en soi-même et en son pouvoir. Sans cette foi, il semble que la volonté ne puisse être et qu'en fait elle n'est point. Mais si l'on distingue la volonté proprement dite ou l'initiative personnelle et la volonté agissante, cette dernière pouvant être automatique ou impersonnelle, tout devient clair : la première seule, dans la dépersonnalisation, a sombré.

Un autre caractère ou plutôt une autre condition du vouloir manque aussi dans la dépersonnalisation, à savoir le pouvoir de combinaison ou de synthèse, l'adaptation des moyens aux fins, la direction des pensées, l'organisation des actes ; on peut encore, à la rigueur, vouloir, on ne peut plus vouloir avec suite ; la volonté tend à se dissoudre, à s'éparpiller en actes isolés, indépendants. Chez l'être normal, la volonté est concentration ; chez le dépersonnalisé, elle est dispersion. Nos sujets n'ont plus le vouloir, mais la menue monnaie du vouloir. Aussi reculent-ils, non devant tous les actes, mais devant ceux-là surtout, sinon exclusivement, qui réclament un effort de systématisation. C'est ainsi qu'ils répugnent aux « actes nouveaux », non en tant que nouveaux, mais en tant que demandant, plus que les autres, un effort d'adaptation, de synthèse. L'activité subsiste chez le dépersonnalisé sous sa forme routinière, automatique et ainsi peut encore faire face aux événements ordinaires, au train-train de la vie ; mais tout imprévu, tout événement qui réclame une attention particulière, qui veut être considéré en soi et à part, pour lequel il faut prendre une décision qui n'est pas indiquée et tracée d'avance, tout fait sans précédent qui réclame un acte d'initiative, de volonté originale, déconcerte et trouble notre sujet, et réellement le dépasse. La volonté peut, en vertu de la force acquise, par le bénéfice d'habitudes anciennes, qui gardent leur impulsion et leur direction premières, accomplir encore un nombre plus ou moins grand d'actes plus ou moins complexes et donner ainsi l'illusion de demeurer

entière ; elle n'en est pas moins profondément atteinte, elle a cessé d'être comme pouvoir d'initiative personnelle, et la conscience du sujet ne se trompe point lorsqu'elle atttestе que la volonté a disparu, quoique l'action subsiste. La personne est étrangère à ses actes comme elle l'est à ses perceptions ; elle ne les produit plus, elle ne les dirige plus ; elle en est le témoin, elle n'en est plus la cause ; à proprement parler, elle n'agit plus, elle est agie ; elle a abdiqué son pouvoir, mais elle ne l'a pas, il est vrai, entièrement perdu ; elle le voit s'exercer encore, mais ce n'est plus elle qui l'exerce ; elle a encore une volonté, mais elle n'a plus de volonté *personnelle*. La dépersonnalisation est l'état dans lequel le moi assiste du dehors au drame de sa vie, n'y prend plus part que par la pensée, se sent le jouet des forces qui s'agitent en lui, n'a plus de volonté, non plus que de pensée propre ; elle est cet état qu'Amiel, qui l'a éprouvé, définit en termes métaphysiques « l'engloutissement de la volonté privée dans la conscience pure de l'activité universelle ».

Mais il importe de faire ici sur la volonté une remarque qu'on a faite déjà sur l'intelligence. Il importe de distinguer la volonté *dans* la dépersonnalisation et *dans ses rapports* avec la dépersonnalisation. De ce que le sujet, pendant la crise de dépersonnalisation, est comme un automate, de ce qu'il ne dirige plus ses actes et s'étonne de les produire, de ce qu'il est atteint d'inhibition, de paralysie psychique ou au contraire surexcité, en proie à une agitation vide, il ne s'ensuit pas qu'il soit par nature

un aboulique. On n'a pas le droit de diagnostiquer une maladie de la volonté chez un être dont la volonté est momentanément suspendue. Le dépersonnalisé peut être, suivant les cas, un caractère énergique ou une volonté faible, comme il peut être une intelligence supérieure ou un esprit médiocre. La dépersonnalisation ne représente dans sa vie qu'un accident, un épisode, d'après lequel on ne peut juger son caractère en général.

Demande-t-on ce qui subsiste de la volonté dans la dépersonnalisation même? Ici encore, il faut distinguer les moments. *Pendant la crise*, la volonté semble abolie ; l'automatisme seul joue. Mais au *début de la crise*, le sujet parfois essaie de réagir ; il voudrait secouer son inertie, sa torpeur ; V... en souffre, en est humiliée, ou au moins agacée ; elle s'efforce de penser à autre chose, elle cherche à faire diversion. Si c'est au piano que l'accès lui vient, elle ne s'arrête pas de jouer, mais au contraire s'applique davantage à son jeu. Elle voudrait prévenir la crise, la conjurer. Chez M..., rien de semblable. Il ne recherchera point sans doute la dépersonnalisation ; ce n'est jamais, dit-il, de gaîté de cœur qu'il s'y plonge ; mais on ne voit pas non plus qu'il cherche à l'éviter, et, lorsqu'elle survient, il voudrait plutôt la prolonger, il craint de la voir cesser, de reprendre le fardeau de la vie un moment quitté, il éprouve, si on peut dire, une sensation désagréable à rentrer dans sa peau. Enfin il semble qu'Amiel ne réagisse en aucune manière contre la dépersonnalisation, qu'il s'y abandonne, s'y laisse aller avec complaisance ou curiosité, sans

qu'on puisse dire qu'il y prenne plaisir, car il lui arrive parfois de la déplorer et d'en gémir. Enfin si la volonté ne tente rien ou ne peut rien contre la dépersonnalisation, au moment où elle se produit, elle peut se reprendre, quand elle est passée, ou au contraire s'en laisser décourager et abattre. L'attitude varie selon les sujets et il n'y a rien à conclure en général.

Ajoutons qu'il faut distinguer la dépersonnalisation aiguë et la dépersonnalisation chronique. C'est la première que nous avons en vue et c'est d'elle que nous disons que, quoiqu'elle soit ou parce qu'elle est un phénomène d'activité automatique ou d'aboulie, elle reste en dehors de la volonté des sujets et ne permet pas d'en rien augurer.

IV. — Dépersonnalisation et facultés logiques

Nous pourrons étendre aux facultés logiques ce que nous avons dit de l'imagination et de la volonté : elles sont, comme celles-ci, atteintes par la dépersonnalisation et de la même manière.

Les facultés logiques sont d'ailleurs liées à l'imagination et à la volonté. L'imagination, l'association des idées fournissent au raisonnement sa matière et la volonté le dirige, lui assigne son objet ou sa fin, lui choisit et lui délimite son champ d'action. La volonté et l'imagination ne peuvent donc être troublées par la dépersonnalisation sans que le raisonnement le soit indirectement aussi. Le raisonnement ne sait plus où se prendre, quand les idées manquent ou se font

rares ou qu'il n'en surgit plus de nouvelles ; il devient également difficile, quand les idées se succèdent en flots trop pressés ; il consiste, en effet, à saisir la liaison des idées, et cette liaison échappe à une vue trop rapide.

Est-ce à dire que la dépersonnalisation n'atteint le jugement, le raisonnement que par contre-coup, en conséquence du trouble qu'elle apporte à d'autres fonctions ? Non pas ; elle affecte directement aussi la fonction logique. Mais comment ? Jusqu'à quel point et de quelle manière ? C'est ce qu'on est assez embarrassé de dire. Les sujets se plaignent d'une inhibition proprement intellectuelle ; mais celle-ci n'est pas sensible aux spectateurs du dehors. Ils gardent leur sens critique et l'exercent parfois sur des questions scientifiques, abstraites et ardues (Œsterreich) ; le raisonnement, chez eux, est indemne.

Il ne faut peut-être pas s'en étonner, car le raisonnement est par nature une opération de l'esprit impersonnelle. Que veulent donc dire les sujets quand ils parlent de la difficulté qu'ils éprouvent à combiner leurs idées ? Exactement la même chose que quand ils parlent de leur difficulté à les former.

La faculté logique, comme la faculté représentative, peut revêtir deux formes : volontaire et involontaire, réfléchie et machinale. C'est la seconde qu'elle revêt dans la dépersonnalisation. L'esprit ne dirige plus alors ses pensées. De même que les idées ne sont plus à son service, ne répondent plus à son appel, ne viennent plus quand ils les cherche, ne s'en vont plus quand il les fuit, de même qu'il ne peut les écarter ni

les évoquer, il ne peut non plus les dissocier ni les combiner à volonté ; ou elles se présentent sans ordre et sans lien, ou elles se combinent toutes seules, elles entrent d'elles-mêmes dans des raisonnements suivis, mais l'esprit, dans ce cas, n'y est pour rien et ne reconnaît plus comme sienne cette rêverie éveillée dans laquelle la pensée logique tisse machinalement sa trame, déroule l'écheveau de ses déductions. Le sentiment de dépersonnalisation se produit à l'égard du raisonnement comme de toutes les autres opérations de l'esprit : sens, mémoire, etc., par la raison que la pensée proprement dite ou l'entendement peut fonctionner automatiquement aussi bien que les sens et la mémoire, et ce sentiment est lié, comme on sait, à tout automatisme, quel qu'il soit.

Comment les facultés logiques sont-elles modifiées dans la dépersonnalisation ? Sont-elles diminuées, affaiblies ou au contraire exaltées ? La question est la même que celle qui s'est posée déjà pour l'imagination et la volonté. La réponse sera aussi la même, *mutatis mutandis*.

Au point de vue proprement intellectuel ou logique, le sujet est, pendant la crise de dépersonnalisation, exactement ce qu'il était avant : il juge et raisonne comme à l'état normal, ni mieux ni pis. D'où vient cependant qu'il lui arrive de prétendre le contraire ? D'où vient qu'il entre en défiance de ses facultés et les juge affaiblies ? C'est que son esprit n'est plus à ses ordres, fonctionne en dehors de lui, ne s'engage plus dans une voie qu'il lui ait tracée, mais se fait à lui-même sa voie, n'est plus un instrument à son service

et ne travaille plus à ses fins, mais devient à lui-même sa fin. En un mot il raisonne comme auparavant, mais il ne conduit plus ses raisonnements ; il ne sait plus où ils le mènent, il les suit où ils veulent aller. Il s'étonne de sa propre pensée ; elle lui est nouvelle sous la forme indépendante et libre qu'elle revêt maintenant. Parce qu'il n'est plus maître de sa pensée, il lui semble que sa pensée lui échappe, lui devient étrangère.

Mais il peut aussi et inversement lui sembler que sa pensée devient plus riche, plus abondante, justement parce qu'elle suit plus librement son cours, parce qu'elle a plus de spontanéité, de bonds et d'élans imprévus. La pensée spontanée gagne en effet tout ce que perd la pensée contenue dans les limites étroites du vouloir pratique.

Nous dirons encore de la pensée automatique que ce n'est pas elle qui crée la dépersonnalisation, mais que c'est plutôt la dépersonnalisation ou l'état dans lequel l'esprit cesse de s'intéresser à sa pensée qui engendre l'automatisme de la pensée.

CHAPITRE V

DÉPERSONNALISATION ET ÉMOTION

La dépersonnalisation est désaffectivation, elle consiste à être comme étranger à ses sentiments, à ne plus les sentir. Un choc émotionnel la provoque, mais aussi la fait cesser. Cas de *Kim*, de Stuart Mill. La dépersonnalisation est un acte instinctif de *défense* contre le choc émotif.

De plus, elle est la perte de l'émotivité. De là vient qu'on recherche l'émotion violente, pour réagir contre la dépersonnalisation. La sensibilité romanesque, émotivité sans émotion vraie, est un phénomène analogue. *Impersonnalisation* et *dépersonnalisation.*

La crise de dépersonnalisation. Emotion qui précède la crise et émotion qui la suit. Absence d'émotion pendant la crise. Récit de M... Analyse d'Amiel.

La désaffectivation est l'élément essentiel de la dépersonnalisation. Cependant elle ne l'explique point, puisqu'elle l'implique.

La dépersonnalisation est étroitement liée à l'émotion. C'est ce que nous remarquions déjà dans une étude publiée dans la *Revue philosophique* en 1898. Quoique nous n'eussions alors en vue que de contrôler par un fait nouveau la description, donnée par Krishaber et Taine, du trouble mental qu'ils désignent sous le nom de névropathie cérébro-cardiaque, nous prenions soin de faire observer que la dépersonnalisation renferme des éléments affectifs et a pour cause un état affectif. Elle est, disions-nous, « une dissolution de l'attention, provenant d'un affaiblissement général des émotions... L'*apathie*, tant affective qu'in-

tellectuelle, paraît être *le trait essentiel et la cause de la dépersonnalisation* ». Nous nous refusions à voir dans le trouble de perception, dont parle Taine, autre chose qu'une sorte de langueur répandue sur tous les états de conscience, laquelle nous caractérisions ainsi : « Qui ne connaît par expérience ces moments de dépression et de torpeur morale, pendant lesquels rien en apparence n'est changé dans la vie, et pourtant on ne reçoit plus des êtres et des choses les émotions accoutumées; pendant lesquels, sans qu'il y ait suspension des fonctions vitales psychiques, il y a abaissement du ton vital et affectif, et, à la limite, insensibilité totale? La dépersonnalisation rentre, dans cet état; elle est un trouble intellectuel, produit par l'atonie morale[1] ». Nous serions tentés

1. Cf. Ribot, *Problèmes de psychologie affective*, p. 25. « Cette perte du sentiment de la réalité, sous une forme mitigée et transitoire, n'est pas un phénomène rare. Beaucoup la connaissent par expérience. Pour ma part je l'ai subie quelquefois, pendant une heure au moins, sous l'influence d'un mauvais état physique ou d'une dépression mentale. On passe au milieu des hommes et des choses sans regarder, sans entendre, sans retour sur soi-même ou sur sa vie intérieure ; on lit machinalement les pages d'un livre sans rien en garder; on parcourt de longues salles d'un musée comme un automate; tout est indifférent, rien n'attire, rien n'intéresse, rien ne reste. » Ce texte concorde trop bien avec le nôtre pour que nous hésitions au plaisir de le citer. Cependant, il convient de le remarquer, l'état décrit par M. Ribot n'est peut-être pas la dépersonnalisation proprement dite; celle-ci en effet implique toujours « le retour sur soi ». Au reste l'auteur nous avertit lui-même que « les termes de dépersonnalisation, perte du sentiment de la réalité, sentiment d'étrangeté... ne sont pas complètement synonymes, qu'ils supposent des différences cliniques et même psychologiques ; mais, ajoute-t-il, ils supposent aussi un fond commun sous les variations individuelles ». Cela suffit pour justifier le rapprochement que nous faisons ici. Si ce n'est pas de la dépersonnalisation qu'il s'agit, c'est au moins d'un état très voisin.

aujourd'hui d'écrire : un trouble intellectuel qui traduit l'atonie morale.

Pour la clarté de l'exposition, nous considérerons (dans ce qui va suivre) la dépersonnalisation, d'abord comme distincte de l'état émotif auquel elle est liée et dont, suivant les cas, on peut dire qu'elle provient ou qu'au contraire elle produit, ensuite comme ne faisant qu'un avec cet état ou comme n'étant elle-même qu'une émotion d'un genre spécial, laquelle il y aura lieu de définir.

I. Tout d'abord la dépersonnalisation est souvent le contre-coup d'une émotion forte. Une femme voit « tomber son fils à l'eau »; le choc émotionnel est si violent qu'il brise en elle tout ressort, qu'il la frappe d'une sorte de stupeur ou mieux de stupidité morale. Elle cesse « d'être impressionnable, elle ne sent plus les joies ni les peines, elle est indifférente à tout ». De même *Nem...* est frappée par l'aspect effrayant d'un mendiant qui s'adresse à elle; elle reste impressionnée et depuis elle ne retrouve plus la perception normale, elle trouve aux objets et surtout aux personnes un aspect drôle, étrange. *To...* est bouleversée par une déclaration obscène que lui fait un petit employé et depuis elle doute de toutes les choses présentes qui lui semblent avoir perdu leur réalité. M. Janet, qui rapporte ces cas et d'autres analogues [1], en conclut que l'émotion « a une action dissolvante sur l'esprit, diminue sa synthèse », inhibe l'attention,

1. *Obsessions et Psychasthénie*, I, p. 517 et suiv. (F. Alcan.)

la volonté, fait disparaître « les fonctions du réel : la confiance, la certitude », est, en un mot, une cause générale de perturbation psychique. Rien de plus vrai ; mais, pour simplifier, nous considérerons exclusivement ici les effets de l'émotion, non sur la perception en général, mais sur la perception des sentiments en particulier; autrement dit, nous considérerons l'émotion comme cause, non de la dépersonnalisation tout entière, mais de la dépersonnalisation uniquement affective.

De tous les états auxquels le moi se sent devenir étranger, les états affectifs sont les plus fonciers, les plus intimes, ceux dont la perte doit donc le troubler le plus. En fait la forme la plus aiguë de la dépersonnalisation consiste, si on peut dire, à ne plus sentir ses sentiments. C'est ce que prouve le cas typique d'Alexandrine, remarquablement analysé par Revault d'Allonnes.

Cette femme, séparée des siens, enfermée à l'asile Sainte-Anne, se plaint de ne plus ressentir aucune émotion. « Je voudrais, dit-elle, avoir du chagrin, au sujet de mon mari, de mon fils, de moi-même. (Elle pleure.) Voyez ! monsieur, je pleure, eh bien ! cela ne me touche pas; je ne sens rien. Autrefois, quand je pleurais, j'avais du chagrin ; maintenant quand je pleure, cela ne me fait pas de peine. » Elle est triste et connaît qu'elle doit l'être, en déduit les raisons, mais elle ne sent pas sa tristesse. C'est là ce qui la désespère plus que son malheur même. Le vrai malheur en effet est « de ne plus éprouver ni bien, ni mal, ni repos, ni chagrin... Oh ! écoutez ! il vaudrait mieux que je souffre et que je revienne comme j'étais; plutôt que de continuer à ne rien sentir. » Son mari vient la voir à l'asile. Il lui dit de l'embrasser. Elle l'embrasse. « Cela me fait comme si j'embrassais cette

table, monsieur! la même chose. » On lui demande si elle l'aime. « En moi je l'aime, je suppose. Mais pas le moindre vibrement. Rien ne me fait vibrer sur la terre, rien au monde. Pas plus mon enfant que mon mari. » On fait entrer son fils. On lui demande si elle a plaisir à le voir. « Non, monsieur, aucune émotion, cela ne me fait pas chaud comme avant, cela ne me touche pas. Voyez! voilà mon enfant! (Sa voix s'altère.) Eh bien! je ne ressens rien, pas d'élan, mon cœur ne bat pas. Si ce n'est pas malheureux! » L'égoïsme enfin est éteint; elle est détachée d'elle-même comme des siens. On lui demande si elle souffre d'être internée parmi les folles. « Cela ne me fait rien. Croyez-vous que ce n'est pas malheureux! Avoir été comme j'ai été et être aujourd'hui là[1]! »

Cette insensibilité est singulière. Le sujet n'est pas proprement dénué d'affection, de sentiment; il est seulement étranger à ses affections, à ses sentiments, il ne les sent plus comme siens; ou plutôt il est à ses sentiments ce que serait un appareil enregistreur à des phénomènes qu'il inscrirait automatiquement; il perçoit très exactement telle ou telle émotion, et il sait qu'il la perçoit, mais il n'éprouve plus l'état d'âme qui correspond à cette émotion; il ressemble à ce personnage de la légende dont on avait dérobé le cœur; il traverse, sans rien sentir, des périodes de sa vie où il *sait* qu'en d'autres temps il aurait été heureux ou malheureux; il perçoit et juge les événements qui lui arrivent, mais il n'en est plus affecté.

Nous avons dit qu'une émotion forte serait le point de départ et la cause de cet état étrange; elle l'est en

1. Revault d'Allonnes, *Rôle des sensations internes dans les émotions et dans la perception de la durée*. Revue philosophique, déc. 1905.

effet d'ordinaire, mais non toujours. C'est à un double surmenage « émotionnel et physique » que Revault d'Allonnes attribue la dépression morale d'Alexandrine. Si l'émotion produit la dépersonnalisation, elle n'est donc pas seule à la produire ; si elle en est la cause, elle n'en est donc pas la cause vraiment spécifique. Il semble même que, dans les cas les plus fréquents, c'est la fatigue ou toute autre cause physique qui produit cette indifférence ou cette impression d'étrangeté du moi en présence de ses émotions.

Il y a plus : l'émotion violente, à laquelle on serait tenté d'attribuer toujours une action déprimante, peut aussi avoir et a, en bien des cas, une action excitante ; au lieu d'abaisser le niveau mental et affectif, parfois elle le fait cesser. Il y a une émotion sthénique qui secoue le malade, l'arrache à son indifférence, rend à ses sentiments éteints la chaleur et la vie. Cette émotion n'a pas besoin d'être agréable (du genre de celles-ci : un succès mondain, — une demande en mariage, etc.) ; elle peut être un profond chagrin, un grand danger, un ennui sérieux. Il suffit qu'elle soit *réelle* et fasse rentrer le sujet *dans la vie réelle*, l'arrache à lui-même, à ses obsessions, à ses chimères et à ses rêves, ou plutôt le rende à lui-même, l'éveille de sa torpeur et le ranime. A la mort de son père, *Claire*, une scrupuleuse, recouvre la santé morale. « J'avais des chagrins réels, dit-elle, mais les chagrins réels sont beaucoup moins pénibles que les reproches imaginaires de ma conscience ; j'étais plus énergique, j'avais plus de volonté ; ce qui

m'a étonnée, c'est que jamais je n'ai si bien dormi, calme, sans rêves, sans cauchemars. » « Aussi, ajoute-t-elle, j'ai soif d'émotions, même de souffrances ; encore maintenant, quand une émotion arrive à me secouer, cela me fait remonter mieux que tous les raisonnements. » *Lise* de même, « quand elle a des enfants malades ou des ennuis sérieux, est mieux pendant plusieurs jours[1] ». Il ne manque, à ce qu'il semble, aux malades pour guérir que l'excitation des émotions fortes. *Wo...* se montre courageuse dans un naufrage ; mais, dans les situations ordinaires de la vie, un rien la trouble, la démonte. L'émotion forte, à laquelle nous avons attribué l'hébétude affective et la dépersonnalisation, produit donc également l'effet contraire, le relèvement du ton vital et affectif, la reprise de possession de soi et de ses sentiments.

Y a-t-il là, comme le prétend P. Janet, une contradiction dont nous devons prendre notre parti, même quand nous serions incapables de la lever ? Nous ne le croyons pas. La vérité est que la personnalisation, comme la dépersonnalisation, a ses espèces et ses degrés. Par l'ébranlement qu'elle cause, l'émotion tout d'un coup fait voir que le moi a perdu, sans qu'il s'en doutât, le pouvoir de percevoir certains états, de s'y adapter, ou mieux d'y prendre part, soit parce que ces états lui imposent un effort trop grand d'attention et de synthèse mentale, soit au contraire parce qu'ils ne lui offrent plus assez d'intérêt pour forcer et retenir son attention. Autrement dit, on éprouve tout

1. P. Janet *ouv. cité, loc. cit.*

d'un coup un désarroi mental en face de situations auxquelles on suffisait autrefois. On se sent alors comme retranché de la vie, à laquelle on assiste désormais indifférent ; on ne vit plus que machinalement ; on s'étonne de vivre, on ne s'intéresse plus à ses propres états, à ses sentiments, à ses actes. La devise de Valentine de Milan : « Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien », pourrait être celle de nos malades. « Je n'ai pas de désir, pas de regret, pas d'ambition, dit *Al.* ; rien n'est mauvais, rien ne me gêne, rien ne me contrarie, rien ne me fait plaisir. » Il y a là une sorte de paralysie psychique. Mais cette paralysie n'est pas aussi complète qu'on pourrait croire. Le sujet, qui est censé ne s'intéresser à rien, s'intéresse, et très fort, à sa maladie ; le même sujet, qui est censé n'avoir plus d'émotion, s'émeut, si j'ose dire, de son indifférence ou absence d'émotion, en souffre, en est troublé. La dépersonnalisation serait donc relative. Elle serait de plus temporaire. En effet, que ces états mêmes, dont le moi est détaché, que ces sentiments, qu'il ne sent plus, se trouvent simplement relevés de ton, et le moi recouvrera le pouvoir de les percevoir comme *seins*. C'est précisément ce qui arrive sous le coup d'une émotion vive [1]. Une telle émotion accuse donc également le commencement et la fin de la dépersonnalisation.

1. On pourrait encore définir l'émotion une rupture d'équilibre psychique, laquelle se produit sous deux formes : ou l'on part de l'état normal (personnalisation) et l'on tombe au-dessous de cet état ; il y a alors *dépersonnalisation* ; ou l'on part de l'état anormal de la dépersonnalisation et l'on est relevé, remonté au ton normal ; il y a alors retour à la personnalisation ou *dé-dépersonnalisation.*

Ce n'est pas assez de dire qu'elle accuse, elle produit ces états contraires. Mais elle ne les produit, si on peut dire, que parce qu'elle les accuse. Et voici comment. Le sujet constate, dans un cas donné, qu'il ne réagit plus contre les impressions reçues, qu'il cesse de les éprouver, de se les attribuer ; cet état étrange d'insensibilité et de stupeur, il le généralise en en prenant conscience ; il se persuade qu'il n'en peut plus sortir et en effet il n'en sort plus, en raison de cette persuasion même. Ainsi se produit ce qu'on a appelé la paralysie par autosuggestion, *paralysis by ideas*. Mais inversement, sous le coup d'une émotion forte, soudaine, qui arrache le sujet à sa préoccupation ordinaire, qui l'empêche de se rappeler qu'il est incapable de sentir et d'agir, il éprouve un sentiment, il accomplit un acte, et le voilà guéri : l'expérience qu'il fait de son pouvoir d'être ému dans un cas donné, lui rend ce pouvoir pour tous les autres cas. C'est ainsi que le fils de Crésus, atteint de « mutisme hystérique », recouvre la parole à la vue de son père en danger de mort. Sans remonter si loin, c'est ainsi que l'aboulique de Billod retrouve dans un accident toute sa volonté[1].

Mais on peut contester qu'il s'agisse ici de dépersonnalisation proprement dite. Craignons de recourir à l'hypothèse commode de la suggestion et de verser

1. Billod raconte ainsi le fait : « Notre malle-poste passa par-dessus une femme que les chevaux avaient renversée. Mon malade recouvra toute son énergie et, sans attendre que la voiture fût arrêtée, rejeta son manteau, ouvrit la portière et se trouva le premier descendu près de cette femme. » (Cité par Ribot : *les Maladies de la volonté*, p. 48, Paris, F. Alcan.)

un fait douteux dans le dossier de l'hystérie déjà trop bourré. Tenons-nous en aux cas de dépersonnalisation authentiques. En voici un qu'on peut déclarer tel, tout romanesque qu'il est, parce qu'il est décrit en termes d'une netteté saisissante, irrécusable.

Kim, après une grande fatigue, dit Rudyard Kipling, « sentit, sans pouvoir l'exprimer par des paroles, que son âme *ne s'engrenait plus à ce qui l'entourait, roue sans rapport avec aucun mécanisme* ». On reconnaîtra ici, sans doute possible, un accès de dépersonnalisation. Cet accès, une crise d'émotion y met fin. Kim « se prit à pleurer et sentit, avec un déclanchement presque imperceptible, *les roues de son être remboîtées à nouveau dans le monde extérieur.* Les choses qui un instant auparavant traversaient le globe de ses yeux sans rien signifier reprirent leurs proportions convenables. Les routes étaient faites pour y marcher, les maisons pour y vivre. (Les êtres) étaient tous réels, sur leurs pieds, parfaitement intelligibles. »

La dépersonnalisation, que met ici en fuite une émotion salutaire, existe à l'égard des perceptions. Nous voudrions chercher si le même phénomène ne se produit pas dans l'ordre affectif, à l'égard des sentiments, et s'il ne se produit pas dans les mêmes conditions. Il semble que la crise nerveuse que raconte Stuart Mill, dans ses Mémoires, peut être rattachée à la dépersonnalisation ; le cas serait seulement moins net, en ce qu'il affecte, au lieu de la forme aiguë, la forme chronique. Or il s'agit ici d'une dépersonnalisation proprement affective, dont l'apparition et la fin auraient été marquées par une émotion violente et imprévue, soudaine.

La crise débuta ainsi. Je m'étais, dit Stuart Mill,

posé cette question : « Supposé que tous les objets que tu poursuis dans la vie soient réalisés sur l'heure, en éprouverais-tu une grande joie, serais-tu bien heureux ? — Non, me répondit nettement une voix intérieure que je ne pouvais réprimer. Je me sentis défaillir ; tout ce qui me soutenait dans la vie s'écroula. » Le philosophe tomba dans un découragement morne, dans une indifférence totale. Sa dépression morale, son ataraxie lui parut être l'état que Coleridge décrit en ces vers : « Une douleur sans angoisse, vide, sourde, lugubre, — une douleur lourde, étouffée, calme, — qui ne trouve aucune issue naturelle, aucun soulagement dans les paroles ni dans les sanglots, ni dans les larmes. » Ses sentiments, en particulier « son amour de l'humanité », étaient éteints. Ses goûts avaient disparu. Je revins « à mes livres favoris, je les lus sans rien éprouver, ou plutôt avec le même sentiment qu'autrefois, moins le charme ». Pendant cette période d'abattement, qui dura tout l'hiver de 1826 à 1827, Stuart Mill vaqua à ses occupations habituelles, prononça quelques discours, mais cela machinalement ; des événements de cette année « par la suite il ne se rappela presque rien ».

La maladie avait éclaté dans une crise de désespoir ou plutôt de désenchantement absolu et total ; elle se termina par une de ces crises d'attendrissement où tout le cœur se fond. Stuart Mill raconte qu'une scène des Mémoires de Marmontel, lui étant tombée sous les yeux, l'émut jusqu'aux larmes. Il pouvait pleurer, il était sauvé ! Il était donc encore accessible

à l'émotion, il était donc capable de reprendre goût à la vie, d'en jouir !

Le rôle de l'émotion est bien mis en lumière dans ce cas si complet et à tous égards si remarquable. C'est l'émotion qui commande toute la maladie, qui préside à sa genèse et à son évolution, qui en dirige le cours. Mais nous n'invoquons pas ici une force mystérieuse, l'*émotion en soi*, qui aurait la vertu singulière de donner naissance et de mettre fin à la dépersonnalisation. C'est une émotion particulière ou plutôt un état cénesthésique particulier, qui produit la dépersonnalisation, et une autre émotion, un autre état cénesthésique qui la détruit. Il n'y a donc pas là de contradiction. On remarquera seulement le rôle capital de l'émotion dans les deux cas.

Nous tenons la dépersonnalisation pour un phénomène essentiellement émotionnel. Elle est un déséquilibre qui généralement se produit sous l'influence de chocs, tantôt violents, tantôt faibles, mais répétés, d'ordre physique et moral (surmenages, accidents, maladies — changements de situation sociale, voyages, dépaysements brusques, soucis et préoccupations de famille, de carrière, etc.). — On est, dans certains cas, généralement de brève durée, tenté de la rattacher à des causes insignifiantes, comme un trouble digestif, mais il n'y a que chez les sujets prédisposés, chez les asthéniques, que de telles causes produisent de tels effets. Pour étudier la crise de dépersonnalisation dans les conditions les plus favorables, pour la saisir dans sa simplicité primitive, dans toute sa pureté, il faut écarter, parmi

ceux qui l'éprouvent, l'intellectuel ou le dilettante, comme Amiel, qui s'intoxique et se grise de son état, et le déprimé sur lequel agit le plus petit ébranlement nerveux, direct ou indirect. Reste alors le sujet aux prises avec l'émotion, chez qui on peut suivre la genèse de la dépersonnalisation vraie. L'émotion est la création d'un état d'âme qui entre en lutte avec l'état d'âme préexistant et tend à se substituer à lui. Il arrive alors ou que nous acceptons l'état nouveau ou que nous nous refusons à le faire nôtre. C'est dans ce second cas que se produit la dépersonnalisation. Au lieu de réagir par la joie et la douleur contre l'état naissant, nous réagissons par le retrait ou la fuite, nous nous dérobons. La dépersonnalisation n'est donc pas un phénomène purement passif, au moins à l'origine; une fois instaurée, elle est sans doute un état d'anéantissement ou de mort; mais elle commence par être un moyen de défense du moi. Devant un choc violent nous nous replions sur nous-mêmes. Instinctivement, à la façon de la certilière ou de ces arthropodes qui, pour échapper à l'ennemi, lui abandonnent quelque membre subitement amputé, nous renions notre personnalité, nous nous en dépouillons comme d'un fardeau dangereux. Nous nous jouons ainsi une sorte de « comédie », car nous ne consentons à mourir que d'une mort provisoire et partielle; nous sommes prêts à reprendre notre moi lorsque, grâce à l'apaisement produit par une anesthésie passagère, nous nous sentirons de force à affronter de nouveau les tristesses et les heurts de la vie réelle. Nous nous sauvons présentement par une mesure

radicale : « cesser d'être pour un certain temps ». En effet il n'est point de dépersonnalisation sans fin. Si un tel état se constituait définitivement, il ressortirait à la folie, il différerait du tout au tout de la crise anesthésique que nous visons ici.

Ainsi, pour échapper au vertige que lui cause le choc émotif, le sujet se dérobe et, sentant le monde qui lui échappe, s'immobilise devant la vie qui se meut autour de lui. Le monoïdéisme, la rumination incessante du même sentiment annihilent le moi. Le moi d'ailleurs abdique ; il n'a plus le désir ni la force de rattacher à la conscience individuelle des états émotionnels qui le déconcertent par leur violence ou leur nouveauté.

Mais allons plus loin. Ne doit-on pas dire que l'émotion n'est pas seulement la cause de la dépersonnalisation, mais qu'elle la constitue, qu'elle en est le fond ? Nous arrivons ainsi à la seconde question que nous nous étions posée.

II. Il faut d'abord analyser le trouble émotionnel dont s'accompagne la dépersonnalisation. Il consiste, non dans un sentiment proprement dit, mais dans une tonalité affective (Gefühlston, Stimmung). Tous *mes* sentiments, quels qu'ils soient, ont leur timbre, leur note propres, *meum sonant*. Si cette note ne résonne plus ou sonne faux, je perds, non la conscience en général, mais la conscience personnelle, j'éprouve le *sentiment de dépersonnalisation*. Il ne faut pas confondre ce sentiment avec les sentiments (ou autres états de conscience) qui nous le donnent

où à propos desquels il se manifeste ; il ne faut pas non plus le confondre avec le saisissement qu'il cause.

Nous sommes obligés de compliquer ici l'analyse de la dépersonnalisation des réactions auxquelles elle donne lieu, de la supposer constituée et développant toutes les conséquences qu'elle peut avoir, mais qu'elle n'a pas toujours. Nous devons mener de front, malgré la confusion qui en résulte, la description de l'état aigu et celle de la forme chronique. Nous n'avons pas d'autre moyen de distinguer le sentiment de dépersonnalisation des sentiments qui s'y rattachent. La dépersonnalisation affective consiste à ne plus sentir ses sentiments. Il arrive alors aux sujets de réagir contre leur apathie, de courir après les émotions qui leur échappent, de s'acharner à la poursuite de l'une d'elles, jugée particulièrement « excitante », persuadés que, s'ils recouvraient celle-là, ils recouvreraient à la suite toutes les autres, ou bien d'essayer de toutes les émotions l'une après l'autre, comptant que le hasard leur fera rencontrer l'émotion remontante, sthénique, qui leur rendra le sens du réel et le goût de la vie. C'est ainsi que l'un recherche l'excitation génitale, qu'un autre s'adonne à l'alcool, à la morphine, aux poisons, qu'un autre demande des émotions au jeu, que chacun se démène et s'agite à sa façon, mais que tous ou presque tous [1] éprouvent

1. P. Janet, *ouv. cité*, p. 386 et suiv. Nous disons : *presque tous*. En effet il en est qui ne réagissent plus, se laissent aller. Exemple : *Lise* qui, très malheureuse, paraît admirable de résignation et de sagesse, mais est en réalité tombée dans une indifférence morbide, consent à l'abrutissement du chagrin.

ce besoin caractéristique de « faire des sottises, des excentricités, n'importe quoi d'étrange qui les sorte de leur engourdissement ». Les malades s'en prennent donc, pour combattre la dépersonnalisation, aux sentiments à propos desquels elle s'exerce et se manifeste : ils voudraient réveiller ces sentiments. Mais ils ne voient pas qu'il faudrait pour cela réveiller d'abord le pouvoir d'éprouver des sentiments, l'émotivité en général. C'est ce pouvoir, cette émotivité qui, chez eux, semblent précisément éteints ou « engourdis » (*benommen*, Œsterreich).

C'est donc la perte de l'émotivité qui constitue la dépersonnalisation. En effet, tous les sujets sont atteints d'inhibition affective. M... dit que, pendant ses accès, s'il était atteint dans ses affections les plus chères, il ne se sentirait malheureux que par réflexion. *Ka* de même se plaint de la disparition totale de ses sentiments ; il n'y a pas de représentation capable de l'émouvoir, pas même celle des personnes qu'il aime le plus. Parlant de la colère en particulier, il dit : « Je ne la sens que du dehors, dans ses réactions physiologiques ». *Ti* est plus explicite encore : « Avenir, passé, mère, science, amour, tout cela est sans tonalité affective, sans aucun sentiment. J'aime ma mère, mais je n'ai pas le sentiment que je l'aime. » On pourrait croire qu'il manque d'imagination. Mais un malheur réel ne le touche pas davantage. A la mort de son père il n'a point de tristesse ; pas d'autre sentiment que celui du vide, du néant de la vie. *Ti* a une indifférence totale et résignée ; il ne souffre pas même de son apathie. Les dépersonnalisés sont

d'ailleurs presque tous portés aux conceptions tristes, à l'interprétation pessimiste de la vie. *Prau* dit expressément que sa maladie se réduit à l'indifférence, qu'il ne lui manque que d'avoir des sentiments. « Que me sert-il de bien faire ce que je fais, si je ne prends aucun intérêt à mon travail et à mes actes ? Intérêt, joie de vivre. voilà ce dont j'ai besoin. Et je ne puis croire que cela puisse revenir[1]. » Nous avons rapporté plus haut le cas typique d'Alexandrine, « l'automate lucide » de Revault d'Allonnes. Si la désaffectivation se rencontre ainsi chez tous les malades, ne faut-il pas dire, avec Œsterreich, qu'elle est le caractère essentiel, le fond même de la dépersonnalisation ?

Mais on conteste qu'elle se rencontre chez tous. Bien plus, on constate chez quelques malades, au lieu de l'indifférence, une « émotivité exagérée ». Osons dire qu'il n'y a peut-être point là de contradiction. En effet il faut s'entendre sur les émotions ressenties par les psychasthéniques. On nous dit qu'elles sont : 1° toujours en retard sur les événements, « rétrospectives » ; 2° indéterminées, sans rapport avec les événements, les mêmes dans toutes les circonstances, non appropriées à la circonstance présente, toutes faites, *a priori*, sorte de cliché affectif, ou bien calquées sur un souvenir émotif toujours le même (ce qu'un sujet, par exemple, appelait pittoresquement *son émotion de chien enragé*). Ne peut-on pas résumer cela d'un mot ? Ces émotions à côté ou en retard,

1. Œsterreich, *ouv. cité.*

aussi bien que les « émotions sublimes », extatiques, où l'on est comme soulevé de terre, élevé au-dessus de soi-même, sont des émotions de tête, fausses, romanesques, par lesquelles les sujets se font illusion à eux-mêmes sur leur sécheresse réelle. On en voit la preuve dans les réflexions de M. Pierre Janet sur le caractère de ses malades, sur leur « besoin d'excitation » ou besoin de suppléer à l'insuffisance de l'émotion réelle par des entraînements voulus, sur leur besoin d'aimer et d'être aimés, de se réchauffer le cœur au contact de natures ardentes[1], de subir la contagion des émotions vraies, en un mot de se dégeler. Joubert a dit cela très bien en son style précieux : « Je suis frileux ; j'aime qu'il fasse bon et chaud autour de moi ».

Le chapitre où M. Pierre Janet analyse « les sentiments d'incomplétude dans les émotions » chez les psychasthéniques pourrait paraître en contradiction avec ce qu'il dit ailleurs de leur « émotivité exagérée », mais ne fait en réalité que confirmer ce que nous disons du caractère romanesque, illusoire de cette émotivité. Le témoignage des malades sur leur défaut de sensibilité est singulièrement net. « *Mon existence est incomplète*, dit l'un d'eux ; les fonctions, les actes de la vie ordinaire me sont restés, mais dans chacun d'eux il me *manque quelque chose*, à savoir la *sensation qui leur est propre et la joie qui leur succède*. Chacun de mes sens, chaque partie de moi-même est, pour ainsi dire, *séparée de moi et ne peut*

1. De là leurs engoûments faciles, leur *béguins* ou *toquades*.

plus me donner aucun sentiment (Esquirol). Chez *Lise*, chez *Pot.*, etc., aucune émotion, quelle qu'elle soit, physique ou morale, n'aboutit. L'émotion génitale, le plaisir de manger, aussi bien que la colère, la douleur, ne sont pas sentis. « Les émotions, dit *Claire*, s'arrêtent... *n'arrivent pas jusqu'à moi ;* une chose qui aurait dû m'effrayer, me laisse calme... Au fond tout m'est égal, je ne désire pas guérir, je suis insouciante. » « Tout m'est égal ! » Ce mot, par lequel le sujet traduit son insuffisance émotive, n'est pourtant vrai qu'à moitié. Car il réagit contre cet état, tout au moins il s'en désole. Il aimerait mieux souffrir, éprouver un sentiment quelconque, quel qu'il fût, pourvu qu'il fût net, défini. « J'aimerais tant, dit *Claire*, pouvoir avoir beaucoup de chagrin. » *Gisèle* explique cela fort bien : « Inquiétude, tourment constant, c'est là mon grand mal. J'ai peur pour mes sentiments, pour mes actions, j'ai peur pour mes idées, pour mon cerveau dont je ne me sens pas la maîtresse, j'ai peur de lutter, enfin, et au fond je ne sais pas si j'ai peur. » Et elle conclut comme *Claire* : « Il vaudrait mieux avoir une vraie peur, ce serait moins pénible. »

Inquiétude sans objet défini, agitation dans le vide, émotivité sans émotion vraie, telle est cette étrange maladie, bien connue de tout temps, qui a reçu bien des noms : « vapeurs », « vague à l'âme », etc., et qui est la disposition romanesque, la prétention à la sensibilité qui trahit et révèle le défaut de sensibilité vraie, la poursuite chimérique et vaine de l'émotion réelle par des âmes tièdes, langoureuses et des

imaginations surchauffées. Nous relevons ce tour d'esprit romanesque, cette aspiration au sentiment et ce manque de sentiment vrai dans le carnet de jeune fille de Lucile Desmoulins récemment retrouvé et mis au jour : « Quand est-ce donc que j'aimerai ? dit-elle. On dit qu'il faut que tout le monde aime. Est-ce donc quand j'aurai quatre-vingts ans que j'aimerai ? *Je suis de marbre*. Oh ! la singulière chose que la vie » ! [1]

Ainsi, la sensibilité romanesque (« émotivité exagérée ») revenant à l'absence de sensibilité, la dépersonnalisation peut toujours être rattachée à une cause unique : l'abaissement du ton émotif ou la désaffectivation. Mais nous devons distinguer deux cas : celui où par un effet de constitution organique (asthénie ou psychasthénie), l'émotion est toujours au-dessous du niveau normal et celui où elle tombe accidentellement au-dessous de ce niveau. Dans le

1. Ces lignes pourront paraître vagues. Mais le contexte les précise et justifie le sens que nous leur donnons. La « charmante Lucile » avait de la dépersonnalisation. Elle écrit dans son journal. « *Samedi 26. Je suis comme une personne dont l'esprit est absent*. Je ne me comprends pas, je ne sais pas pourquoi je parle, je ne sais ce qui me fait agir, enfin je suis comme une machine. Je ne puis comprendre ce que c'est que mon être... J'ai passé la matinée de même que l'après-midi de vendredi sans pouvoir rien faire, commençant et ne finissant rien... Après le dîner, j'ai barboté dans le ruisseau, toujours avec *cette même absence d'esprit*, et le moment où je suis est encore de même...

Lundi 28. J'ai été me promener le soir avec maman... Elle n'a pas resté longtemps ; moi, j'ai resté jusqu'à neuf heures du soir. *Cette absence d'esprit* ne me quitte point. Je n'ose pas en parler parce que je ne puis expliquer ce que je sens ; ne le comprenant pas, on se moquerait de moi ». (*Le Temps : La Petite Histoire : les Confidences de Lucile Desmoulins*, T. G. d'après Emile Michel, *Camille et Lucile Desmoulins*, notes et documents inédits. Amiens, 1903.)

premier, nous disons qu'il y a *impersonnalisation :* les émotions « n'arrivent pas jusqu'au moi », elles avortent, demeurent inachevées ; il leur manque ce je ne sais quoi, cette « chaleur », cet élément de vie, sans lequel rien n'est réel ou du moins ne le paraît. De là « le sentiment d'incomplétude » dont parle Janet ; les émotions qu'éprouve le sujet sont pour lui comme si elles n'existaient pas ; ils ne les sent pas vraies, il ne les sent pas *siennes*. Dans le second cas, les émotions n'ont pas toujours manqué ainsi de chaleur et de vie, n'ont pas toujours échappé au moi ; elles se sont engourdies, éteintes, détachées du moi : c'est la *dépersonnalisation* proprement dite. En d'autres termes, ici la synthèse personnelle, ou le rattachement des sensations au moi manque à se former ; là, elle se dissout.

L'*impersonnalisation* est une forme de tempérament, une disposition constante, un détachement de soi auquel on s'habitue, qu'on finit par trouver naturel, qu'on ne s'étonne plus d'avoir. Au contraire, la *dépersonnalisation* est une dépossession brusque et violente de soi et de ses sentiments ; c'est comme si on se survivait ou on assistait à sa mort ; le contraste entre ce qu'on était tout à l'heure et ce qu'on est présentement saisit tout d'un coup par son caractère étrange. En un mot, tandis que l'impersonnalisation est un état, la dépersonnalisation est une crise. Cette distinction est capitale ; elle établit une ligne de démarcation entre le genre vague dans lequel on englobe tous les psychasthéniques, et l'espèce ou type de dépersonnalisés que nous cherchons à définir.

La crise de dépersonnalisation ne va pas sans un sentiment particulier. Et elle est même en partie une crise sentimentale. Nous y distinguerons trois facteurs ou éléments : 1° l'émotion qui détermine la crise de dépersonnalisation ; 2° l'absence d'émotion qui marque essentiellement l'état de crise ; 3° le sentiment éveillé secondairement en nous par la bizarrerie de cet état et dont nous n'avons guère conscience que rétrospectivement.

L'émotion consécutive à la dépersonnalisation est grande. Le sujet a beau être déprimé, abattu et incapable de sentir ; il est lucide et la mort de ses sentiments, la perte de son moi le saisit d'étonnement. Sa pensée s'effare.

Transcrivons les notes de M... sur un accès de dépersonnalisation, qui le prit en wagon, dans un voyage de nuit, sous l'influence d'une grande fatigue et de graves préoccupations morales.

17 août 1909 ; 11 h. du soir.

Je suis hors du temps, hors de la vie. Il me semble sortir de moi-même, aller je ne sais où, vers un lieu sans pensée, sans désirs, sans regrets, sans souvenirs. Je ne suis plus qu'un reflet, reflet conscient d'un être fuyant, insaisissable, mais étiqueté, qui est un tel, qui est M... — M..., c'est moi ! Il y a donc des choses qui doivent m'attrister, m'émouvoir. Mais je ne sens rien de nature à m'attrister ni à me causer de la joie... Je fais un effort pour me ressaisir. Je sais, je me démontre qu'il y a famille, amis, occupations qui m'attendent. Que m'importe ! Je ne veux ni vivre ni mourir, je ne sens rien, il n'y a rien...

Je regarde mes mains qui écrivent ceci ! Comme c'est curieux ! Elles s'intéressent donc ? Je me regarde dans la

glace du wagon, je me découvre étrange, nouveau. Pour un peu j'aurais peur de cette image que me renvoie la glace, de ce fantôme de mon moi. Il me semble que ma pensée se retire de mon corps et que de ma pensée se retire quelque chose de plus intime encore, et qui est en dehors de ma pensée, qui la contemple et s'en étonne, à savoir la conscience impersonnelle, qui s'étonne elle-même d'exister et regarde tout comme une vaste fantasmagorie.

Au bruit du train qui me berce une sorte de vertige me prend. Je suis en dehors de tout ! Il me semble être un écho. Ce qui domine, c'est la surprise, la sensation que tout n'a été qu'un rêve, que tout n'en sera qu'un et que l'état présent durera toujours, toujours, sans réveil, sans changement possible.

Si étrange que soit la description de cet état, et quoique reviennent sans cesse les mots : « Il n'y a rien, je ne sens rien », on ne peut s'empêcher, l'interprétant du point de vue de la conscience normale, de supposer que le sujet doit éprouver un malaise intellectuel, voisin de la souffrance. Cependant ce malaise, s'il est réel, est léger, vague et demeure latent ; si on en prend conscience, c'est par réflexion, par raisonnement. Il importe ici de distinguer ce qui se passe pendant la crise et après la crise et d'interpréter exactement le témoignage des sujets. L'insensibilité que ceux-ci s'attribuent est-elle réelle ou n'est-elle qu'une façon de parler ? Nous prétendons qu'elle est réelle. Sans doute, pendant l'accès, le sujet se dit : Si j'étais normal, je souffrirais *de ne pouvoir souffrir*. Mais en fait il ne souffre pas. Il peut lui arriver ensuite, traduisant ce qu'il éprouve rétrospectivement, et trahi d'ailleurs par le langage qui se prête mal à rendre des états d'âme exceptionnels, de

donner à entendre qu'il a souffert. Il appelle alors effroi, angoisse, etc., un simple sentiment d'étrangeté, d'étonnement, de stupeur. Mais, à part la sensation très nette *d'être tel qu'il ne devrait pas être*, sa crise est réellement un état de néant sentimental.

Il en doit être de la sorte si, comme on l'a dit plus haut, la dépersonnalisation répond souvent à un instinct de défense : elle assure le bénéfice de traverser une période de vie douloureuse sans la sentir. M... n'a plus le sentiment de sa fatigue physique, de ses préoccupations morales. Il s'est allégé de son fardeau ; sa conscience s'est retirée de ce qui le trouble ; elle l'enregistre encore, mais ne le ressent plus.

On goûte une certaine volupté secrète à se sentir ainsi rejeté hors de la vie, quand on n'est plus de force à l'affronter, et on éprouve ensuite une véritable souffrance à y rentrer, à reprendre sa personnalité.

C'est ce qu'a éprouvé M... Vers la fin de sa crise, à une heure environ du matin, il est pris d'une angoisse qui va croissant. « Peut-être, écrit-il, dans cette espèce d'engourdissement de la personnalité où je me trouve, l'importunité des pensées tristes (se rapportant à la réalité) est-elle particulièment atroce ; » mais, ce qui est certain, c'est que le retour à la vie normale produit la souffrance ; à mesure qu'on reprend conscience de soi, on a plus aigu le sentiment d'une « dissonance » ; et cela « vous rappelle qu'il y a un substratum réel à ce qui semblait être un rêve de la vie ». En d'autres termes, on cesse de goûter le bienfait du rêve qui libérait de la vie, on est rappelé à la réalité et on s'effraie de ce rêve même qui en déro-

bait la vue, on est contraint de le tenir lui-même pour réel et, comme tel, pénible[1].

Ainsi c'est au point de rencontre, si on peut dire, des deux plans de conscience, que nous appellerons la *personnalisation* et la *dépersonnalisation*, que se place l'émotion particulière (anxiété, malaise) qui accompagne la dépersonnalisation. Cette émotion n'a rien de commun avec l'obsession de la perte de la personnalité qui se trouve chez un grand nombre d'aliénés. Ceux-ci vivent dans la crainte perpétuelle de ne plus être eux-mêmes, de ne plus rien sentir, de ne plus aimer les leurs ; au reste, ils ne présentent point la crise si nette de dépersonnalisation que nous avons décrite, mais ils ont l'angoisse dont nos sujets sont exempts. Les dépersonnalisés sont en effet des raisonneurs, mais des raisonneurs que leur raisonnenement n'affole jamais. Ils ont une tendance certaine à aimer leurs crises, grâce auxquelles ils échappent pour un instant à la fatigue ou à la douleur de vivre ; et s'il s'en trouve parmi eux qui parlent volontiers de leur inémotivité accidentelle et en font le thème ordinaire, le leit-motiv de leur conversation, il ne faut pas les croire pour cela aux prises avec une hantise obsédante. Cette hantise, si elle se rencontrait, serait la preuve qu'on est en présence, non d'une simple asthé-

1. Au moment où nous corrigeons les épreuves de ce livre, un sujet que nous avons l'occasion d'observer nous fait une déclaration toute contraire : l'état de dépersonnalisation, pour lui, est pénible et le retour à l'état normal est un soulagement, une délivrance. Il semble du reste que, chez lui, la dépersonnalisation demeure incomplète, d'où la sensation de malaise observée pendant la crise.

nie psychique avec crises de dépersonnalisation, mais d'un cas de mélancolie vraie.

L'angoisse est donc étrangère à la dépersonnalisation proprement dite. La fin de la crise de dépersonnalisation s'accompagne seulement d'un trouble léger, lequel traduit la dissonance entre le moi amputé des sentiments et des perceptions habituels, apathique, étrange, lointain, et le moi sur lequel reprennent peu à peu leur empire des sensations normalement interprétées et des émotions normalement ressenties. Mais la dépersonnalisation en elle-même est si peu un état de souffrance, un objet de crainte et d'horreur, qu'au contraire elle a la douceur de l'apaisement complet. Le sentiment qui y répond serait une inquiétude attendrie, une résignation douce au néant. C'est ce sentiment qu'Amiel a merveilleusement décrit.

Quel que soit le charme des émotions, je ne sais s'il égale la suavité de ces heures de muet recueillement où l'on entrevoit les douceurs contemplatives du Paradis. Le désir et la crainte, la tristesse et le souci n'existent plus. On se sent exister sous une forme pure, dans le mode le plus éthéré de l'être, savoir la conscience de soi. On se sent d'accord, sans agitation, sans tension quelconque. C'est l'état dominical, peut-être l'état d'outre-tombe de l'âme. C'est le bonheur tel que l'entendent les Orientaux, la félicité des anachorètes qui ne luttent plus, qui ne veulent plus, qui adorent et qui jouissent. On ne sait avec quels mots rendre cette situation morale, car nos langues ne connaissent que les vibrations particulières et localisées de la vie, elles sont impropres à exprimer cette concentration immobile, cette quiétude divine, cet état de l'Océan au repos qui reflète le ciel et se possède dans sa profondeur. Les choses se résorbent alors dans leur principe; les souvenirs multipliés redeviennent le souvenir; l'âme n'est plus qu'âme et ne se sent plus dans

son individualité, dans sa séparation. Elle est quelque chose qui sent la vie universelle, elle est un des points sensibles de Dieu. Elle ne s'approprie plus rien, elle ne sent point de vide. Il n'y a peut-être que les Yoghis et les Soufis qui aient connu profondément cet état d'humble volupté, réunissant les joies de l'être et du non-être, état qui n'est plus ni réflexion ni volonté, qui est au-dessus de l'existence morale et de l'existence individuelle, qui est le retour à l'unité, la rentrée dans le plérôme, la vision de Plotin et de Proclus, l'aspect désirable du Nirvâna.

Cette « joie passive », paradoxale et morbide de l'individualité qui se dissout et assiste, consciente, à sa dissolution, peut fort bien se comprendre. Comme on l'a dit déjà, le sujet s'arrache à un état pénible, se met en dehors et jouit de ne plus le sentir, de n'en plus être affecté, tout en gardant la conscience de cet état. Mais on comprend d'ailleurs également bien qu'un sentiment contraire de malaise et d'effroi accompagne la dépersonnalisation : c'est alors le caractère original et étrange du phénomène qui est en saillie, et la sensation de l'anormal est toujours pénible en soi.

Telles sont les émotions diverses, mais non contradictoires, qui se trouvent liées à la dépersonnalisation ou mieux qui en sont l'effet. Revenons maintenant sur l'état affectif, qui en serait d'autre part la cause. Cet état, avons-nous dit, serait l'atonie, l'affaiblissement général ou la disparition complète des émotions. On a supposé que c'est parce que les états de conscience, quels qu'ils soient, n'ont plus de résonance affective, sont, du point de vue du sentiment, comme amortis, éteints, qu'ils se détachent du moi et apparaissent alors comme irréels et faux. L'hypothèse est vraisem-

blable et même séduisante. Devons-nous cependant la tenir pour vraie? L'atonie affective suffit-elle à expliquer la dépersonnalisation, c'est-à-dire à empêcher la *conscience personnelle* de se former? Nous disons *personnelle*, car le moi a gardé la conscience de ses états, il n'a perdu que le pouvoir de se les attribuer comme *siens* ou la conscience de soi.

La dépersonnalisation, c'est donc le moi ne se retrouvant plus dans ses propres états, par suite d'un incompréhensible changement qui s'est opéré soit en eux, soit en lui. Faut-il supposer que ce changement est la perte du sentiment ou simplement la baisse du ton affectif? Suffit-il que toute émotion ait disparu pour que les autres états psychiques perdent du même coup leur coefficient personnel? L'émotion est-elle à ce point la base du moi? Œsterreich le croit, et nous sommes disposés à l'admettre. Cependant nous ne croyons pas échapper par là à toute difficulté. Une objection au moins subsiste : si l'affaiblissement des émotions est la cause de la dépersonnalisation, comment les émotions affaiblies donnent-elles en même temps matière et prise à la dépersonnalisation, comment sont-elles à la fois ce sur quoi porte la dépersonnalisation et ce qui la produit, comment sont-elles à la fois *dépersonnalisantes* et *dépersonnalisées?* Car c'est un fait que les émotions sont, par rapport à la dépersonnalisation, sur le même pied que les autres états psychiques, les perceptions par exemple : le sujet assiste à ses états affectifs, à ses émotions affaiblies, à son indifférence, comme il assiste à ses perceptions, à ses souvenirs, et il s'étonne d'éprouver les uns comme les autres.

Il est retiré de lui-même, de son être affectif aussi bien que du monde extérieur, de ses perceptions. Il se voit sentir comme il se voit penser, agir, — de loin et du dehors. La dépersonnalisation n'est donc pas uniquement la perte du sentiment, puisqu'elle joue à l'égard du sentiment lui-même[1]. Les émotions se détachent et s'aliènent du moi ; elles ne forment donc pas, à elles seules, la matière ou la substance du moi. La dépersonnalisation implique la désaffectivation, mais ne s'y réduit pas tout entière. Elle est en dehors et au delà du sentiment. Elle est la rupture du lien qui rattache la conscience *personnelle* à ses états et par là même elle est la croyance que tout est illusion en nous comme en dehors de nous, l'exorcisation du sentiment comme celle des perceptions, l'idée que tout est fantôme, que le moi lui-même est fantôme et que tout ce qu'il éprouve est vain, n'existe pas. La désaffectivation est sans doute ce qui nous fait le mieux comprendre la dépersonnalisation ; elle en est l'élément caractéristique et essentiel, le contenu positif ou réel. Nous croyons pourtant qu'elle ne dissipe pas toutes les obscurités. Elle ne fait que nous conduire au seuil du mystère. Pourquoi une certaine forme de sentiment entraîne-t-elle la ruine de notre être et, avec elle, de tout être? C'est ce que nous constatons sans le comprendre.

1. Nous admettons en effet que l'absence de sentiment, l'état indifférent ou neutre, est un état affectif, un sentiment à sa manière, et en disant cela nous ne croyons pas jouer sur les mots.

CHAPITRE VI

DÉPERSONNALISATION ET ANALYSE

La dépersonnalisation est liée à l'analyse introspective. En est-elle l'effet ou la cause ? L'analyse, qui se produit dans la dépersonnalisation, est morbide ; elle diffère de la *conscience normale*, elle est une cause de perturbation des facultés psychiques. Témoignages de Fromentin, d'Amiel. L'analyse introspective procède de la dépersonnalisation et est une réaction contre la dépersonnalisation, mais une réaction fâcheuse ; elle est une dissociation du moi et de ses états, elle est la dépersonnalisation prenant conscience d'elle-même et s'aggravant d'autant, elle est le moi spectateur désintéressé de ses états.

On serait tenté de dire que, dans la dépersonnalisation, ce que le sujet perd du côté de la volonté en initiative personnelle et gouvernement de soi-même, il le regagne, du côté intellectuel, en lucidité et puissance d'analyse. Chose étrange en effet ! Au moment où il se détache de toutes choses et meurt à soi-même, il ne laisse pas de s'intéresser, en un sens, passionnément à soi ; il observe et scrute curieusement ses opérations et ses actes ; il ne peut détourner son attention de tout ce qu'il éprouve. La dépersonnalisation, qui semblerait devoir exclure la conscience en raison de l'automatisme qu'elle suppose ou entraîne, développe au contraire l'introspection et la porte à l'état aigu. Serait-ce que, comme il faut se reculer des objets pour les voir, il faut sortir de soi

pour se connaître et que la dépersonnalisation est le vrai point de vue, la forme ou condition naturelle de la connaissance du moi, comme l'extériorisation est celle de la connaissance sensible ?

Quoi qu'il en soit, la dépersonnalisation ne va point sans l'analyse ou le repliement du moi sur lui-même. Cette relation, tous les sujets l'attestent, mais ils diffèrent sur le sens qu'il convient de lui donner. Suivant les uns, la réflexion, sous la forme morbide, serait le fait initial ou la cause de la dépersonnalisation ; selon les autres, il en serait seulement l'effet. Dans tous les cas, la manie de l'analyse introspective est un des traits les plus saillants, les plus caractérisés de la dépersonnalisation. Il en est aussi un des plus troublants. Des sujets souffrent et s'alarment de cette préoccupation d'eux-mêmes qui ne les quitte point, qui est, chez eux, une obsession, une hantise. « Cette fatale analyse du moi, dit *Prau*, m'a mis au bord du désespoir... J'étais comme fou parce que je ne pouvais me délivrer de moi-même. Toujours moi, rien que moi et mes fonctions psychiques. Pas de diversion possible. Dès que je me mettais à lire, à écouter, à regarder, à converser, l'analyse commençait. »

Un tel état serait pénible par sa continuité et sa durée s'il ne l'était pas déjà en soi. On ne peut se soustraire à sa tyrannie. Le sujet ne peut s'empêcher de penser à soi et il y pense d'autant plus qu'il voudrait n'y plus penser. Cette préoccupation constante fait partie, à ses yeux, de sa maladie ; tant qu'il la subit, il déclare qu'il ne peut guérir ; bien

plus il lui semble qu'il lui suffirait, pour guérir, d'en être délivré « Tant que je réfléchis comme je fais, dit *Ti*, je ne puis aller bien... Longtemps, dit *Prau*, j'ai considéré l'analyse introspective comme l'unique entrave de ma vie mentale » (Œsterreich).

L'analyse paraît rentrer dans ce qu'on a appelé le « mentisme ». En réalité elle s'en distingue ou du moins elle en est une forme très particulière. Le mentisme est un flot d'idées dont l'esprit est envahi et submergé ; l'analyse est une attention morbide que l'esprit donne à ses idées[1]. Il n'y a de commun à ces phénomènes que d'être une rumination vaine autant que fatigante et pénible.

L'analyse, d'autre part, se distingue de la conscience normale. Celle-ci a sa raison d'être, répond à un besoin ; elle accompagne tout travail d'adaptation psychique et disparaît, ce travail accompli ; elle est la surveillance ou le contrôle que l'esprit exerce sur lui-même, tant qu'il ne s'est pas rendu maître de son action, et n'est pas exclusive de l'attention que réclame, d'autre part, l'action à accomplir. L'analyse, au contraire, est cette conscience dont on a dit qu'elle est un « luxe », un « épiphénomème », et dont il faut ajouter qu'elle est une gêne, une entrave, car non seulement elle n'est d'aucune aide aux fonctions psychiques, mais encore elle les paralyse, les dérange et les trouble. Elle est l'attention paradoxale et vaine qu'on donne aux fonctions psychiques, considérées à

1. Elle peut être aussi simplement « ce dédoublement (de l'esprit) où chaque idée semble être suivie de sa réplique » (Anton Tchekov : *Valet de chambre*).

part de leur objet et s'exerçant à vide. Elle est le dédoublement du moi agissant et du moi pensant ; elle est le moi devenu un spectateur détaché, indifférent et comme désabusé de sa vie, de ses sentiments et de ses actes. Elle constitue donc ou cette opération contradictoire et, à ce qu'il semble, irréalisable, qu'Auguste Comte reproche aux psychologues d'avoir, sous le nom d'observation intérieure, érigée en méthode, ou ce culte malsain du moi, que les romantiques ont pratiqué et mis à la mode et qui est un dissolvant de la personnalité, qui agit à la façon d'un corrosif, dessèche, flétrit et anéantit les facultés. En d'autres termes, elle est une prétention vaine ou un danger réel, à moins qu'elle ne soit l'un et l'autre, tour à tour et suivant les cas.

Amiel, qui en parle par expérience, tient l'analyse pour malsaine, en raison du vide qu'elle produit. « Le besoin de connaître, dit-il, retourné sur le moi, est puni, comme la curiosité de Psyché, par la fuite de la chose aimée..... Le rayonnement extérieur fait la santé ; l'intériorisation trop continue nous ramène au néant. *Par l'analyse je me suis annulé* ». Fromentin exprime la même pensée sous une autre forme. « Il y a dans l'antiquité une fable charmante qui se prête à beaucoup de sens. Narcisse devint amoureux de son image ; il ne la quitta point des yeux, ne put la saisir et mourut de cette illusion même qui l'avait charmé. Prenez garde à cela et quand il vous arrivera de vous voir agissant, souffrant, aimant, vivant, si séduisant que soit le fantôme de vous-même, détournez-vous. » Le même Fromentin définit l'ana-

lyse le « don cruel d'assister à sa vie comme à un spectacle donné par un autre ».

Ainsi entendue, elle est un caractère distinctif de la dépersonnalisation. On peut se demander si elle en est un caractère constitutif et fondamental ou si elle en est seulement une complication, si elle est un mal surajouté qui la redouble et l'aggrave. Sur ce point l'opinion des sujets doit être recueillie, mais elle ne nous éclaire guère. L'un d'eux, après avoir regardé longtemps l'analyse comme la cause de la dépersonnalisation, croit finalement qu'elle n'en est que l'accompagnement ou la suite. « J'ai longtemps considéré, dit-il, l'analyse introspective comme l'unique cause d'inhibition de ma vie mentale. Après l'avoir écartée peu à peu par l'autosuggestion (et l'hypnose), je remarquai qu'il y avait encore d'autres causes d'inhibition » venant du sentiment, lesquelles je considère aujourd'hui comme plus élémentaires, plus essentielles, « quoique souvent encore l'analyse intérieure me tourmente assez » (Œsterreich). Ce témoignage a sa valeur. Il ne représente toutefois qu'une opinion, qu'il ne suffit pas d'opposer à l'opinion contraire de Fromentin et d'Amiel, mais qu'il faut encore justifier. Pour cela, il faudrait montrer que, loin de causer la dépersonnalisation, l'analyse en provient, qu'elle en est la réaction. A première vue, il est étrange, il paraît même contradictoire, comme nous disions plus haut, que le moment de l'introspection aiguë soit précisément celui de la moindre vie psychique, de la stérilité et du vide relatif des sentiments et des pensées, que l'attention donnée par le

sujet à ses états soit portée au maximum alors que ces états présentent le minimum d'intérêt, n'ayant par eux-mêmes rien que de banal et étant par surcroît détachés de la personne, se produisant en dehors d'elle. Mais la contradiction n'est qu'apparente. C'est justement la singularité ou le caractère anormal de ces états qui en fait l'intérêt psychologique, c'est justement la dépersonnalisation qu'ils enveloppent, dont ils sont affectés, qui frappe et saisit. Le sujet s'étonne, non pas de ce qu'il éprouve, mais, en un sens, de n'éprouver rien, ou, si l'on veut, de n'éprouver point personnellement tout ce qu'il éprouve; c'est là, pour lui, un état nouveau, qui le déconcerte et le trouble, contre lequel il réagit, qu'il voudrait surmonter et vaincre; c'est pour cela qu'il s'étudie et il ne s'étudie que pour cela. Sentant que ses états lui échappent, il voudrait les ressaisir, les rattacher à soi; il lui semble que les connaître, en prendre conscience, ce serait en reprendre possession. L'analyse introspective est donc une lutte engagée contre la dépersonnalisation.

Lutte inégale d'ailleurs! Le sujet assiste impuissamment au déroulement automatique de sa vie mentale; il ne l'enraye point, il n'en reprend pas la direction, il ne la refait pas sienne. Au contraire, loin de se délivrer du cauchemar de la dépersonnalisation, en en prenant conscience, il le confirme, le précise et l'aggrave. Il prend acte, si on peut dire, de son état anormal, et par là il y ajoute; il l'authentique et le consacre. On sait que, dans la maladie, la réaction est souvent maladroite, fâcheuse, et va contre son but.

Mais s'il en est ainsi, la thèse d'Amiel et de Fromentin sur les dangers de l'analyse a sa part de vérité et n'est point inconciliable avec celle qui fait de l'analyse un effet, non une cause, de la dépersonnalisation. Il suffit, pour mettre d'accord les deux opinions, de distinguer dans la dépersonnalisation deux moments : l'un, où elle apparaît comme une crise, l'autre, où elle devient un état.

Dans la phase initiale, l'introspection équivaut à une sorte d'interrogation et d'attente. C'est comme si le sujet se demandait : la dépersonnalisation va-t-elle cesser, la conscience redevenir normale ? les sentiments, les pensées vont-ils rentrer dans le moi ? Il sent bien, en effet, qu'il lui suffirait de prendre aux choses un intérêt plus grand, de se remettre à vivre ou plutôt de reprendre goût à la vie, pour que la dépersonnalisation s'évanouît comme un rêve.

Mais si, comme il arrive, la dépersonnalisation se prolonge, l'état d'attente du sujet se change en un état d'angoisse ou au moins d'irritation, de dépit ; bientôt il s'y joint la crainte de plus en plus forte que la dépersonnalisation ne puisse finir et ne fasse que s'aggraver. Les sujets, en un sens, n'ont donc pas tort de présenter l'analyse introspective comme une cause de la dépersonnalisation ; ils devraient dire seulement : une cause adjuvante ou aggravante, non initiale ou déterminante. Elle exaspère en effet la dépersonnalisation, mais elle ne la produit pas.

Donc, la dépersonnalisation préexiste à l'analyse introspective, mais elle n'est pas plus tôt née que l'analyse commence. Elle est un dérangement des

fonctions psychiques qu'on peut expliquer en disant ou que les états subjectifs se détachent du moi, lui deviennent étrangers, se déroulent au dehors de lui et de sa volonté ou que le moi se met comme à part de ses états, n'y prend plus intérêt, les laisse échapper de sa pensée devenue indifférente. Or on peut dire déjà que l'introspection, sous sa forme morbide, provient de la rupture de l'équilibre qui doit normalement exister entre le *sensum* et le *sentiens*. Que le *sensum* (et par là il faut entendre l'ensemble des états psychiques) perde tout intérêt, toute valeur émotionnelle, le *sentiens* se trouvera par là même relevé d'autant, c'est-à-dire qu'on reportera sur le moi l'intérêt qui manque à ses états. C'est ainsi qu'une vie pleine, débordante ne laisse pas le temps de s'analyser, de se regarder vivre, tandis que, dans une existence vide, morne, sans événements, on se replie sur soi, on est tout occupé de soi. La seule déficience émotionnelle des états psychiques est donc déjà de nature à provoquer la manie introspective. Les sujets ne s'y trompent pas. « C'est un manque de vie que j'ai dans la tête, dit *Lise*, et quand je suis parvenue à le secouer un peu, je n'ai plus ce besoin bizarre de m'analyser, de me surveiller [1]. » Nous voyons en effet que les malades, qui se disent indifférents à tout, prennent à leur maladie un intérêt très vif et toujours renouvelé ; ils ne sont pas un instant sans penser à eux ; ils se rongent intérieurement, s'observent et se scrutent sans fin.

1. Pierre Janet. *Obsessions et Psychasthénie*, I, p. 532.

La dépersonnalisation, par là même qu'elle est une dissociation du moi et de ses états, produit donc une hypertrophie du moi et de la conscience. De plus, elle est en elle-même un état troublant; le sujet s'inquiète du caractère nouveau et étrange des phénomènes qu'il éprouve, de son indifférence même ou atonie à leur égard : c'est pourquoi encore il s'en préoccupe et n'en peut détourner sa pensée.

L'analyse est donc deux fois liée à la dépersonnalisation : elle résulte naturellement de la dissociation qui s'opère entre le moi et ses états, et elle peut provenir encore de l'émotion que cette dissociation même produit dans l'esprit.

Enfin elle ne demeure pas un simple effet de la dépersonnalisation; elle en devient un élément, elle y joue un rôle actif. La conscience, en effet, en tant qu'elle suit le déroulement automatique d'une vie étrangère au moi, n'est pas seulement, comme on pourrait croire, le témoin inutile d'une telle vie; elle est encore un témoin gênant qui paralyse les fonctions psychiques et en trouble le cours; elle est comme un « mauvais œil ». S'agit-il par exemple des actes? On sait que l'exécution en est aisée et sûre, si elle est inconsciente. Si, au contraire, on veut surveiller ses mouvements ou seulement s'en rendre compte au moment où ils s'accomplissent, ils deviennent par cela seul gauches et empruntés; la conscience est une cause d'affolement et de trouble moteur. L'éducation consiste, comme on l'a dit, à « faire passer le conscient dans l'inconscient ». Or l'analyse précisément détruit l'œuvre de l'éducation; elle est le retour

intempestif de l'inconscient au conscient. Le sujet qui s'observe perd le bénéfice de ce mécanisme inné ou acquis qui, sous le nom d'instinct et d'habitude, joue un si grand rôle dans la vie, et il le perd par sa faute, parce qu'il ne s'y abandonne plus, parce qu'il réfléchit ce qui doit être spontané, parce qu'au lieu de vivre, il jette sur la vie un regard indiscret et n'en respecte pas le mystère. Telle est la théorie d'Amiel qui rend l'analyse introspective responsable de la dépersonnalisation. Cette théorie est sans doute excessive ; mais elle renferme pourtant une part de vérité. L'analyse est d'abord un effet de la dépersonnalisation, mais il est vrai qu'elle en devient ensuite une cause. C'est ce qu'on peut exprimer en disant que la dépersonnalisation s'affirme, se fortifie et se développe en devenant consciente.

Ainsi, après s'être détaché de ses pensées, de ses actes, en constatant qu'il a cessé de les produire, le sujet en vient à ne plus agir, à ne plus vouloir, persuadé d'avance qu'il ne saurait ou plutôt entrant désormais résolument dans le rôle de spectateur désintéressé de sa propre vie. Si donc c'est par hypothèse la perte de la volonté, se traduisant par l'automatisme, qui engendre la dépersonnalisation, la dépersonnalisation à son tour systématise l'aboulie, la consacre, la fixe. Le détachement de soi, la mort à soi-même, la « désappropriation » (Fénelon) a été souvent la fin visée par les philosophes et les mystiques et décorée du nom de « sagesse ». Il faut se souvenir à ce propos du mot d'Amiel : « Nos systèmes sont l'expression de notre caractère ou la théorie de notre situation », en

ajoutant toutefois que nos systèmes aussi fortifient notre caractère et aggravent notre situation.

Ce mot d'Amiel s'applique surtout à lui-même. C'est son propre cas qu'il analyse, auquel il donne un sens philosophique, qu'il généralise et qu'il magnifie, lorsqu'il écrit : « Tous les événements personnels, toutes les expériences particulières sont pour moi des prétextes à méditation... Telle est la vie du penseur. Il se *dépersonnalise* chaque jour ; s'il consent à éprouver et à faire, c'est pour mieux comprendre ; s'il veut, c'est pour connaître la volonté. Quoiqu'il lui soit doux d'être aimé et qu'il ne connaisse rien d'aussi doux, là encore il lui semble être l'occasion du phénoméne plutôt que le but. Il contemple le spectacle de l'amour et l'amour reste pour lui un spectacle... Il n'est que sujet pensant, il ne retient que la forme des choses. »

Si l'on fait abstraction de l'illusion de perspective du sujet, s'attribuant ici l'intention de tous les faits qu'il éprouve, croyant être l'auteur de son propre détachement, si l'on ne retient que les faits analysés et décrits, il est vrai que la dépersonnalisation est une transformation de la réalité vécue en fantôme mental ou idée pure, soit que le sujet n'ait plus le pouvoir, soit qu'il n'ait plus la volonté de s'intéresser personnellement à la réalité de rien et laisse tout s'évanouir en spectacle, en vain mirage de la pensée. Si l'on redresse le point de vue, si l'on remet les faits à leur place, la part qui revient à l'analyse dans la dépersonnalisation reste encore fort grande et le devient de plus en plus dans l'évolution de la maladie, lorsque

la dépersonnalisation passe de l'état aigu à l'état chronique. Enfin si l'on prend le mot analyse au sens plein et comme synonyme de dédoublement du moi et de ses états, d'extériorisation de la conscience, ce mot n'est pas loin d'exprimer la dépersonnalisation tout entière ; il en désigne en tout cas le caractère le plus marquant et le plus essentiel. Aussi ne faut-il pas s'étonner du rôle capital que les sujets attribuent à l'analyse dans la dépersonnalisation.

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDE HISTORIQUE, CRITIQUE ET CLINIQUE

CHAPITRE PREMIER

HISTORIQUE

I. — Les sources scientifiques : la pathologie mentale d'Esquirol à Krishaber (1820-1872), Krishaber et Taine, observations et analyses contemporaines, monographies d'Œsterreich et de Hesnard.

II. — Les sources littéraires : le roman psychologique, les poètes, le conte fantastique.

III. — Les mémoires : le *Journal intime* d'Amiel.

I. L'étude des anomalies de la vie mentale fut singulièrement délaissée jusqu'au XIXe siècle. Certes on connaissait depuis longtemps les troubles « à grand spectacle », délires, hallucinations, transports convulsifs, mais on n'en avait guère envisagé que la face objective et pittoresque ; on tenait pour négligeables ou accessoires les faits désignés sous le nom d' « affections vaporeuses des deux sexes », on ne les recueillait qu'à titre anecdotique, comme objet de curiosité et d'érudition, on en relevait l'aridité par des citations grecques et latines, mais sans en comprendre l'intérêt et la portée.

Cabanis, le premier, introduisit la psychologie dans la médecine. Encore ne fit-il que donner l'exemple et ouvrir la voie. Son ouvrage [1], qui fait date, n'est pourtant qu'une esquisse.

De tout temps on avait distingué de la folie avérée (hallucinations, extase, possession démoniaque, folie aiguë) les délires « caractérisés par la morosité, la crainte et la tristesse prolongées». En 1820, Esquirol proposa de grouper à part sous le nom de *monomanie* ces délires chroniques, apyrétiques, calmes, désignés jusqu'alors sous le nom de *délire partiel*, et qui renfermaient « toutes les mystérieuses anomalies de la sensibilité, tous les phénomènes de l'entendement humain, tous les effets de la perversion de nos penchants, tous les égarements des passions ». L'auteur ajoutait que la *monomanie* ainsi entendue est « en rapport direct de fréquence avec le développement des facultés intellectuelles », posant ainsi dès le début cette notion, aujourd'hui classique, que beaucoup des désordres de l'esprit, du simple tic mental à l'obsession hallucinatoire, sont fonction de la suprématie cérébrale et sont comme la rançon des intelligences supérieures encore normales dans leur mécanisme général ou déjà déviées, franchement dégénérées. La *folie lucide* de Trélat est un cadre analogue où rentrent des manies raisonnantes diverses.

On ne tarda pas à remarquer que certains des malades rangés dans les deux groupes d'Esquirol et de Trélat accusent des troubles singuliers. « J'entends,

1. Cabanis. *Rapports du physique et du moral de l'homme*, 1802, 2 vol. in-8°.

je vois, je touche, disent certains lypémaniaques d'Esquirol, mais je ne suis pas comme autrefois ; les objets ne viennent pas à moi ; ils ne s'identifient pas avec mon être; un voile change la teinte et l'aspect des corps [1]. »

Baillarger, Lélut, Leuret, Prichard, et plus tard Cerise et Morel, s'efforcèrent ensuite de mettre un peu d'ordre dans le chaos des maladies mentales, insistèrent sur les troubles héréditaires et mirent en lumière la valeur et les signes révélateurs de la dégénérescence. Mais le véritable vulgarisateur de la psychologie morbide est Moreau (de Tours). Dès 1840, il développait et systématisait les conceptions de Pinel et d'Esquirol, et montrait que chez certains individus, la « conscience réprouve les jugements en opposition avec la raison générale ou commune », en sorte qu'« il y a (alors) tout à la fois folie et raison, manie sans délire [2] ». Il aimait à signaler le conflit de l'entendement sain et de l'impulsion morbide et fut un des premiers à insister sur ces troubles de la personnalité dont la conscience n'est jamais qu'à moitié dupe [3]. Enfin il devait préciser, dans sa célèbre Psychologie morbide, la définition de la monomanie. Le monomaniaque proprement dit est celui qui, en dehors de certaines idées ou de certains groupes d'idées vésaniques, est parfaitement raisonnable.

1. Esquirol. *Des maladies mentales considérées sous les rapports médical, hygiénique et médico-légal.* 2 Vol., 1 Atlas, 1838, T. I, p. 414.

2. J. Moreau (de Tours). *Mémoire sur la folie raisonnante.* L'Esculape, 1840.

3. J. Moreau (de Tours). *Du haschich et de l'aliénation mentale ; études psychologiques*, Paris, 1845.

Ainsi « se constitue une sorte de dédoublement de la personnalité humaine [1]... En même temps que l'individu déraisonne..., il a conscience des désordres de son esprit ; il s'efforce de relier ses idées, de les mettre en ordre, de contenir leur mobilité désordonnée. Évidemment, il y a ici deux êtres distincts dans le même individu, l'*homo duplex* se retrouve tout entier, l'unité du *moi* est détruite... »

L'impulsion donnée aux travaux de la médecine mentale par ces remarques profondes fut considérable ; et dès 1855, — on voit par là combien l'esprit humain tourne dans un cercle étroit — on attribuait certains modes du délire mélancolique à des troubles de la *cœnesthésie*. Ce mot, créé par Reil, désignait le sens du plaisir et de la douleur inséparable de tout organisme vivant, ou le sens intérieur, le sens vital par excellence. Pour Michéa [2], et nous insistons sur l'intérêt historique de ce fait, si les lypémaniaques présentent la perte du sentiment de leur propre individualité, cela tient justement à ce que ces malades sont frappés d'analgésie interne. Nous rencontrons ici pour la première fois l'une des hypothèses auxquelles on a recours encore pour éclairer notre sujet. Mais personne, si nous en exceptons Baillarger [3] qui les signala

1. J. Moreau (de Tours). *La psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire ou de l'influence des névropathies sur le dynamisme intellectuel.* Paris, 1859, p. 207-8.

2. Michéa. De l'anesthésie de douleur (*sic*) dans l'aliénation mentale, et de son influence pathogénique dans certaines formes de délire partiel. *Gaz. hebd. de Méd. et de Chir.*, 1855, pp. 719-20.

3. Baillarger (1868), d'après Cotard. *Etudes sur les maladies cérébrales et mentales.* Paris 1891, p. 308.

chez les paralytiques généraux, ne se donna la peine d'approfondir les troubles de la personnalisation.

Ce n'était pas aux aliénistes, mais aux praticiens, accoutumés aux rencontres quotidiennes avec les états simples de dépression ou d'asthénie, qu'il appartenait de reconnaître ces troubles. L'un d'eux, Krishaber, isola dès 1872[1], sous le nom de *Névropathie cérébro-cardiaque*, un syndrome extrêmement original. Ce n'est pas qu'avant lui on n'eût reconnu des états similaires. Mais ni l'irritation spinale de Frank, ni la névrospasmie de Brachet, non plus que la névralgie générale de Valleix, la névrose protéiforme de Cerise, l'hyperesthésie générale de Monneret, l'état nerveux de Sandras ou le nervosisme de Bouchut[2] n'impliquaient les phénomènes de transformation du moi qui sont l'objet de notre étude. La monographie de Krishaber peut passer pour originale, car, si les premiers mémoires de Beard sont de 1869, le traité fondamental de l'auteur américain date seulement de 1880[3], et la tentative de Krishaber était bien un essai d'individualisation d'une maladie nouvelle.

Ce terme hybride, assez singulier, de névropathie *cérébro-cardiaque*, résumait en somme heureusement le syndrome étudié. Krishaber, par ailleurs

1. Les articles de la *Gazette hebdomadaire* datent de 1872; Krishaber les réunit, avec de notables changements, en un volume publié en 1873. L'article du *Dictionnaire* Dechambre ne renferme aucune addition aux travaux antérieurs.

2. Cf. P. Blocq. *La neurasthénie et les neurasthéniques;* in *Etudes sur les maladies nerveuses*. Paris, 1894, p. 3.

3. Beard. *A practical treatise on nervous exhaustion (neurasthenia), its nature, symptoms and treatment*. New-York, 1880. — *Its causes and consequences*, 1881.

laryngologiste réputé, esprit érudit, ouvert à toutes les idées nouvelles [1], avait isolé des différents troubles mentaux une affection caractérisée par une symptomatologie à première vue assez disparate. Ses malades éprouvaient une asthénie profonde, des troubles des sens rappelant les illusions de l'ivresse, à cela près que le malade corrigeait ses erreurs et n'en était point dupe, des troubles de la locomotion, vertiges, étourdissements, parésies, impulsions, des troubles de la circulation, variations du pouls, lipothymies, fausse angine, sensation de fièvre. Des troubles secondaires traduisaient enfin l'irritabilité nerveuse primordiale : malaises digestifs à peu près constants, accessoirement sueurs, insomnie. Krishaber au reste prenait soin de discuter le diagnostic de cette névropathie ; il la distinguait nettement de l'aliénation, de l'hypochondrie, de l'hystérie, de l'épilepsie, des différents vertiges, ainsi que des affections organiques du cerveau et de la moelle épinière. Son travail renferme des parties excellentes, définitives et des vues contestables : il a merveilleusement saisi l'originalité du trouble du moi ; il a même, à ce sujet, tout décrit, tout signalé, et l'étrangeté de la voix, le caractère singulier du corps, l'apathie, l'impression d'éloignement ou d'isolement, la sensation que l'on a d'être un autre, et le caractère insolite des objets.

Mais il s'est mépris sur l'importance séméiologique

1. Krishaber le premier tenta d'inoculer la syphilis aux singes ; il succomba même à une septicémie mystérieuse qui détruisit à la fois l'expérimentateur, sa famille, et les animaux en expérience.

des bourdonnements d'oreilles, des perturbations sensorielles, des vertiges ; il a fait à tort rentrer dans le cadre de la névropathie des observations de malades hallucinés (*Obs. IX et XIV*). Enfin, il semble bien que certains de ses malades sortent tout à fait de la description tracée, qu'il s'agisse soit d'aliénation confirmée comme dans les observations déjà citées, soit peut-être d'épilepsie (*Obs. XXVI*), soit à coup sûr d'anorexie mentale banale (*Obs. XXVII*). Quoi qu'il en soit (et ce jeu du redressement rétrospectif des diagnostics n'offre pas un grand intérêt), Krishaber eut le mérite d'offrir aux psychologues un terrain d'observation et d'expérience tout nouveau ; aussi nous sommes-nous à dessein étendus sur son œuvre curieuse.

Taine, le premier, (1876) attira l'attention sur la valeur psychologique de ces faits. En deux mémoires successifs il résuma et adopta les observations et les conclusions de Krishaber. Grâce à lui, la névropathie cérébro-cardiaque devint classique, et ainsi le nom de Krishaber fut sauvé de l'oubli par l'un des nombreux travaux que cet auteur considérait peut-être comme un à-côté de son œuvre.

Bien des auteurs ont traité par la suite la question de la dépersonnalisation, les uns, comme Taine et Ribot[1], et plus tard Dilthey et Bergson, invoquant les faits observés à l'appui de leurs théories sur le moi, les

1. Signalons une fois pour toutes que les indications bibliographiques ne faisant pas l'objet d'une note spéciale se trouvent reportées avec tout le détail nécessaire à la liste alphabétique annexée à cet ouvrage.

autres publiant des observations nouvelles. Galinier [1] soigne un malade qui, dans la convalescence d'un anthrax grave, ne se croyait plus *lui :* ce n'est pas moi qui suis ici, disait-il. Ball (1882) rapporte un fait typique, où se trouve notée la perte absolue du sens de la réalité ; il insiste sur l'étrangeté de ces impressions, sur l'automatisme du sujet qui par surcroît a la manie de l'interrogation mentale. Le premier enfin, il fait remarquer que rien ne peut attirer l'attention de l'entourage du malade sur le trouble présenté. De nombreux psychiâtres par la suite tiennent compte du phénomène nouveau [2].

Au début, ces singularités subjectives sont rarement observées à l'état de pureté. Ainsi Ball signalait la perte du sentiment de la réalité chez un douteur. Ce sont associés avec les illusions de fausse reconnaissance que Krœpelin[3] rencontre des sentiments de rêve, d'éloignement, d'ombre sur toutes choses. De même Dugas (1894) note l'association des impressions d'étrangeté, d'irréel avec la fausse reconnaissance, suivi dans cette voie par E. Bernard-Leroy, Heymanns, Dromard et Albès. Enfin l'étroite union de ces anomalies mentales avec les obsessions est signalée par Séglas dès 1895, puis par Pitres et Régis (1897), par Janet (1898). L'un de nous, en 1898, étudie un cas remarquablement pur de senti-

1. Revue philosophique, 1877.

2. Falret, *Arch. méd.;* déc. 1878. — Griesinger. *L'Encéphale*; 1882. — Azam, *Hypnotisme, double conscience et altérations de la personnalité ;* F. Alcan, 1887.

3. Kræpelin. Ueber Erinnerungsfälschungen. *Archiv. f. Psychiat.* XVIII, 1887, S. 410.

ments d'étrangeté, et propose le terme de *dépersonnalisation* pour désigner cette élémentaire désintégration du moi.

Les travaux de ces dernières années accusent un puissant effort d'analyse et de synthèse. Certains auteurs, tels que Förster, Pick, Majano, Deny s'appliquent, en général à propos de faits isolés, à découvrir le point de départ de ces troubles ; nous analysons plus loin leurs théories. D'autres, avec Janet, rapprochent la dépersonnalisation des obsessions, des illusions de jamais vu ou de déjà vu, des aboulies, des milles petites tares mentales que présentent certains individus et, sous le nom de psychasthénie, constituent une entité morbide distincte de la neurasthénie et de l'hystérie, mais construite sur le cadre de cette dernière. Nous aurons à discuter la valeur d'un tel syndrome que caractérise la perte de la fonction du réel et que provoque l'hypotension psychologique.

Cependant la dépersonnalisation n'avait point fait l'objet d'une de ces études d'ensemble qui individualisent définitivement une question, résument les travaux antérieurs et éclairent les points obscurs. En 1907, parut un important mémoire d'Œsterreich basé sur trois observations personnelles. Les sujets sont des hommes instruits qui s'observent avec complaisance et subtilité. L'auteur fait des sensations d'éloignement et d'irréel un trouble psychasthénique, qu'il explique surtout par une inhibition du sentiment. Un historique précis et une bibliographie détaillée, une critique étendue des travaux français et allemands complètent ce mémoire.

Récemment enfin (1909), Hesnard a résumé les travaux antérieurs dans une monographie désormais indispensable à tous ceux qui aborderont l'étude de la dépersonnalisation. Il analyse dans le plus grand détail les divers symptômes, fait un essai de synthèse clinique, étudie le diagnostic, l'étiologie et le traitement de la dépersonnalisation. Mais il a en vue, non la dépersonnalisation simple et proprement dite, mais la dépersonnalisation plus ou moins compliquée de troubles mentaux, notamment d'obsessions. Il distingue trois formes ou degrés de la maladie : 1° les sujets qui ne sont ni scrupuleux, ni douteurs, ni obsédés ; ce sont des asthéniques purs ; 2° les obsédés qui ont de la dépersonnalisation *dans* leurs obsessions ; 3° les obsédés qui ont l'obsession *de* la dépersonnalisation.

Nous croyons, quant à nous, que Hesnard a élargi la question, confondant ou rapprochant artificiellement des simples asthéniques certains aliénés confirmés, à savoir tous ceux qui ont des « obsessions relatives à l'existence ».

Signalons, depuis le livre d'Hesnard, une importante contribution analytique et critique du prof. Medr. Ant. Heveroch, sous forme d'exposé des théories en cours, auquel s'ajoutent d'importantes observations personnelles [1].

1. Le lecteur désireux de parcourir des observations de « dépersonnalisés », trouvera un résumé des plus importantes dans l'ouvrage de Hesnard. Il pourra consulter également les travaux de Krishaber, Janet, Bernard-Leroy, Revault d'Allonnes, Œsterreich, Dugas, Sollier, et le *Journal intime* d'Amiel (voir plus loin).

II. L'impression de dépersonnalisation toujours extraordinaire, étrange, parfois non dépourvue d'une rare et dangereuse séduction, et dont la hantise poursuit, en d'autres cas, celui qui l'éprouva longtemps, ne pouvait, à ce qu'il semble, échapper aux esprits curieux des choses rares et singulières de la vie intime. Nous avons eu la curiosité de rechercher s'il n'en existait point des documents littéraires, descriptions ou simples mentions. Nous avons constaté d'abord que les héros du pessimisme romantique, les Saint-Preux, les Werther, les René, etc., n'en offrent pas d'exemple ; ces mélancoliques, ces ténébreux, ces « âmes lasses d'elles-mêmes », comme dit Montesquieu, aiment leur souffrance, la cultivent et sentent s'affirmer en elle et par elle leur moi ; bien loin de s'effacer et de se perdre, leur personnalité s'exaspère par l'analyse.

Dans le roman psychologique, nous trouvons des allusions incidentes et rares à la dépersonnalisation. Flaubert (*Première éducation sentimentale*) nous présente son héros s'interrogeant sur sa vie passée. « A ce moment précis où il s'examine lui-même, *ses sensations, ses passions, ses idées antérieures lui apparaissent comme entièrement étrangères à son moi.* » L'analyse psychologique est exacte, mais donne lieu à une interprétation métaphysique, étrange et au moins risquée. « Et pourtant il sent avec force que tout cela se fond dans l'unité d'un principe mystérieux que la logique n'atteint pas et qui ne se révèle, en un éclair fugitif, qu'à la seule intuition[1]. »

1. *Revue de Paris*, 1910.

Et Flaubert tire de là encore la preuve de l'idéalisme.

Nous citons plus bas un passage de G. Eliot (Silas Marner) sur les sentiments d'étrangeté corrélatifs au dépaysement. N'est-ce pas aussi l'impression d'éloignement et d'étrangeté causée par la voix humaine à l'esprit dépersonnalisé, que Villiers de l'Isle Adam traduit dans ce passage de l'*Isis* :

L'héroïne, préoccupée des plus hauts problèmes sociaux et psychiques, prend part néanmoins à une conversation banale. « Elle causait sans ennui, de choses et de détails usuels et souriait gracieusement au milieu de réparties enjouées. Certes ses brillantes amies et ses danseurs ne se doutaient guère que leurs compliments et leurs paroles tombaient dans son âme profonde, comme en hiver les sons de cloche des hameaux tombent, emportés par les rafales nocturnes et lointaines, dans la désolation de l'espace... » *Isis*, 1900, Librairie internationale, p. 144 ».

C'est un cas authentique et complet de dépersonnalisation qui se trouve décrit par Kipling dans *Kim* [1]. L'auteur a tout signalé : les causes (convalescence, surmenage physique, responsabilités morales) — les symptômes (étrangeté de la campagne environnante, abstraction du moi) — la cessation du phénomène (terminaison paroxystique). Il a dû transcrire un cas observé sur lui-même.

Terminons cette revue, sans doute incomplète, des romanciers, par la citation d'un passage clair, mais fort bref de d'Annunzio.

1. Rudyard Kipling. *Kim*, chap. XV, pp. 379-380. V. citation au chapitre consacré à l'Emotion.

Il s'agit de l'une des héroïnes de *Forse che si, forse che no*, p. 362 de l'édition française : « La sensation d'inexistence et d'éloignement. dans laquelle depuis quelque temps elle s'égarait si souvent, se renouvela en elle. Il lui sembla que ces paroles, dites sur ce ton, n'appartenaient pas à celui qui pourtant les avait proférées... Vana n'entendait que par intervalles, comme à travers une porte qui se fût ouverte et fermée continuellement... »

La dissolution du moi a souvent inspiré la poésie panthéistique [1]. La dépersonnalisation, qui est cette dissolution sous la forme, non plus expansive — la perte dans le Grand Tout, — mais négative, la concentration du moi, — n'est pas au même degré un thème poétique. Un poète pourtant, Rodenbach, a vécu ces

Heures troubles où pour des riens l'âme s'émeut,
Et trouve un air étrange à l'ambiance entière.

Nous inscrirons ici un sonnet, dédié à l'un de nous, et qui aurait pour titre : *Dépersonnalisation*, si le mot était, nous ne disons pas poétique, mais seulement français.

DISSOLUTION

A mon cher maître M. le Professeur Dugas.

Sur le fleuve des jours, sans pourtant disparaître,
Ma vie un bref instant a cessé de gémir,
Et comme un moribond qui rêve sans dormir,
Je m'abîme en l'oubli surhumain de mon être.

Mon cœur n'est plus très sûr de bien se souvenir;
L'Amour est un roman que je n'ai pu connaître;
Le Passé — sombre nef dont j'étais l'humble prêtre —
S'écroule, et je crois bien qu'il n'est pas d'avenir.

1. Rêve, j'aurai passé dans le rêve des choses,
dit Jean Lahor : le *Rêve de la vie* in l'*Illusion*.

Où sont les amitiés et les gloires hautaines,
Les chagrins ?... Il n'est rien que le bruit des fontaines,
Les bois et les rayons qui se jouent au travers...

Ah ! demeurer ainsi, projeté sur les choses,
Miroir, effluve, écho, frisson, métamorphose,...
Et seul avec soi-même absorber l'Univers.

François des Costils.

Nous avons exploré vainement la littérature fantastique et, si on peut dire, morbide, les contes d'Hoffmam et d'Edgard Poë, les Confessions d'un mangeur d'opium de Quincey, les livres de Baudelaire, de Gérard de Nerval, etc. ; nous n'avons rien trouvé qui se rapportât, directement et d'une façon certaine, à notre sujet.

III. Nous mettrons à part une œuvre de valeur incomparable pour la profondeur de l'analyse et le don de l'expression : le *Journal intime* de H.-F. Amiel. Amiel a été, pour la dépersonnalisation, tout ensemble un sujet prédestiné et un observateur de génie. En des termes d'une justesse, d'une précision et d'une poésie admirables, il a su rendre la disparition de la conscience personnelle ou l'anéantissement du moi, l'étrangeté du monde et de la vie elle-même, l'évanouissement fluidique du temps, simple espace entre les souvenirs, et de l'espace lui-même. La rêverie métaphysique, l'introspection raffinée, l'interprétation littéraire trahissent peut-être, en l'amplifiant, le sentiment de dépersonnalisation ; mais les descriptions d'Amiel n'en sont pas moins saisissantes, admirables et nul mieux que lui ne peut faire comprendre ce que ressent un personnalisé.

« Je ne trouve aucune voix pour ce que j'éprouve, écrit-il. Un recueillement profond se fait en moi, j'entends battre mon cœur et passer ma vie. Il me semble que je suis une statue sur les bords du fleuve du temps, que j'assiste à quelque mystère d'où je vais sortir vieux ou sans âge... Je me sens anonyme, impersonnel, l'œil fixe comme un mort, l'esprit vague et universel comme le néant ou l'absolu ; je suis en suspens ; je suis comme n'étant pas... Cet état est contemplation et non stupeur ; il n'est ni douloureux, ni joyeux, ni triste ; il est en dehors de tout sentiment spécial comme de toute pensée finie... [1] »

1. Amiel. *Journal intime*, I, pp. XLI, XLII. La plupart des passages importants du Journal ayant été cités dans cet ouvrage, nous nous contenterons d'indiquer ici la liste aussi complète que possible des différents développements d'Amiel en rapport avec la dépersonnalisation.

Tome I. — XXXVII, XXXVIII, XL, XLI, XLII — 64, 82, 141-2, 159, 225, 245.

Tome II. — 18, 52, 64, 141-2, 159, 176, 257-8, 274-5, 292, 300-1, 326-7.

CHAPITRE II

DIAGNOSTIC

I. — Affections organiques.

II. — Etats d'âme. Distraction. Amnésie. Tristesse. Rêve. Extase. Illusions, hallucination. Dédoublement.

III. — Troubles mentaux caractérisés. Intoxications. Neurasthénie. Doute, obsessions, phobies, Névrose d'angoisse. Psychasténie. Négativisme. Hypochondrie. Cœnesthésiopathies. Mélancolie. Epilepsie. Affections mentales diverses.

I

Un homme, dont les sens ne sont pas troublés et dont l'esprit est sain, peut éprouver cette impression singulière que les choses extérieures, que son propre corps, son moi sont irréels, étranges, flous, lointains, sans ignorer d'ailleurs que cette impression est fausse ou illusoire. Nous disons de cet homme, dont le moi, semble-t-il, toujours prêt à disparaître, ne disparaît cependant jamais tout à fait, qu'il est *dépersonnalisé.*

La dépersonnalisation s'observe, tantôt isolée ou à l'état pur, tantôt jointe à toute sorte d'accidents mentaux : tics, obsessions, etc. Elle est donc tantôt une maladie à elle seule (forme simple, banale, paroxystique, à évolution généralement courte chez l'asthénique), tantôt un symptôme associé aux

maladies de l'esprit les plus disparates. C'est sur la dépersonnalisation isolée, dégagée de l'obsession, de l'illusion de fausse reconnaissance qui parfois l'accompagnent, que va porter notre discussion diagnostique, comme a porté déjà notre analyse psychologique.

Nous aurons donc à distinguer la dépersonnalisation : 1° des troubles organiques ; 2° des maladies mentales ; 3° des états d'esprit élémentaires (rêve, extase, distraction, etc.), qui impliquent un changement conscient de la personnalité ou peuvent faire penser à un tel changement.

La crise de dépersonnalisation, sous la forme paroxystique, dont la durée va de l'impression brève, fugitive, à l'état continu de plusieurs heures ou plusieurs jours de durée, pourrait, *à l'extrême rigueur*, être confondue avec une crise de vertige *ab aure lœsa* ou *a stomacho lœso*, à supposer qu'il faille admettre l'existence du vertige gastrique. Ce vertige, Krishaber, avec raison selon nous, refusait, en effet, d'y croire, et l'imputait à une erreur ou mieux à une absence de diagnostic ; frappé de la coïncidence fréquente de la névropathie cérébro-cardiaque et des troubles digestifs, il soutenait que l'expression de « vertige » traduit généralement le vide cérébral du névropathe. Nous croyons que, dans l'espèce, certaines impressions de faiblesse ou d'anéantissement ont pu être mal interprétées par le malade ou son médecin et baptisées *vertige* ou *lypothymie ;* et le syndrome établi par Krishaber (palpitations, sueurs, fausse angine) ne présente aucune valeur spécifique.

Dans la dépersonnalisation, il n'y a point de *troubles sensoriels*, et il faut faire justice des expressions des malades pouvant faire croire à de tels troubles. Les sujets parlent de changements dans la forme, la luminosité, l'impression tactile des corps. Mais un examen objectif des yeux, de l'ouïe, de la sensibilité générale permet de reconnaître l'origine des troubles accusés; ainsi le caractère d'étrangeté assigné par certains malades à leur propre voix peut être dû aux phénomènes d'*autophonie* observés dans les affections de la trompe d'Eustache.

Nous ne saurions mentionner toutes les maladies, migraines, angines de poitrine, syndromes bulbaires qui, par quelque symptôme, pourraient évoquer la dépersonnalisation ; la confusion, en pareil cas, serait vraiment trop grossière ; nous avons le droit de la tenir aujourd'hui pour improbable.

II

Il est plus intéressant de distinguer la dépersonnalisation des états d'âme élémentaires qui y confinent et, par analogie, aident à en comprendre la nature.

C'est ainsi qu'on serait tenté de ramener la dépersonnalisation à la *distraction*. Le distrait par dispersion, qui laisse son esprit errer sur toutes choses sans se fixer à rien, ou le distrait par concentration qui s'abstrait du monde extérieur et s'absorbe en lui-même, perdent l'un et l'autre leur qualité d'êtres

vivants et leur individualité. Sont-ils donc des dépersonnalisés ? Non. D'abord la distraction aboutirait plutôt à la mise en jeu d'un automatisme inconscient ou au dédoublement du moi[1] qu'à la dépersonnalisation vraie. Ensuite si le dépersonnalisé est un distrait en ce sens qu'il ne s'*intéresse* plus à la vie qui persiste autour de lui, il ne laisse de regarder curieusement cette vie, d'en absorber le rayonnement, d'en prendre conscience ; il cesse d'en être ému, mais il la sent et s'interroge avec précision sur ses impressions. Il est changé, mais il est présent.

De même, au récit d'un court accès de dépersonnalisation, on pourrait croire que le sujet a présenté une crise d'*amnésie*. Mais en réalité il y a, dans la dépersonnalisation, intégrité remarquable des souvenirs (leur valeur affective mise à part), à savoir du souvenir de la crise et des faits antérieurs ; le contenu de la crise n'est pas seulement conservé, mais peut être évoqué, la teinte mentale seule ou qualité de la crise ne peut être retrouvée ; la localisation est nette et précise.

Ceux qui imaginent ce que la dépersonnalisation doit être, au lieu d'observer ce qu'elle est, ont pu seuls la regarder comme une crise de désillusion et de *tristesse*. La tristesse est, sans doute, un état asthénique, comme la dépersonnalisation, mais elle est un fait trop commun et banal, pour en être la caractéris-

1. Laupts. *Des phénomènes de la distraction cérébrale et les états dits de dédoublement de la personnalité. Ann. médico-psychol.* VIII, 1898, 353-372.

tique. Elle est d'ailleurs un sentiment à part, mêlé et complexe, où entrent tous les sentiments avec leur teinte affective réelle, plutôt accentuée qu'estompée, où entrent par exemple le sombre désenchantement, l'ardeur inquiète, le doute, les regrets, les désirs précis et les aspirations confuses. Quoiqu'elle passe généralement pour un état dépressif et pour une émotion, elle ne laisse pas de renfermer des éléments actifs et d'être une passion, si le fond de toute passion est la sensibilité, selon l'heureuse expression de Moreau (de Tours).

Or la dépersonnalisation n'est ni la tristesse simple, que caractérisent l'abattement et la désespérance, ni l'*athumia* de saint Jean Chrysostome, ce néant de l'âme, où l'imagination se repaît de sentiments vagues et chimériques [1] ; elle n'est pas davantage la solitude où se complaît le romantique, le linceul de mélancolie où il s'enveloppe et à travers lequel il cesse de voir les hommes [2]. Le dépersonnalisé n'est pas triste ; il ne l'est pas pendant la crise ; s'il a paru tel, c'est qu'on a confondu les réflexions qu'il fait sur son état avec le sentiment de cet état, la concentration d'esprit avec la préoccupation vraie, l'aspect d'une certaine émotion avec cette émotion elle-même [3]. La dépersonnalisation est un état neutre,

1. Brierre de Boismond, *loc. cit.*, p. 167.

2. Lamartine, *Nouvelles confidences*, p. 31.

3. Ainsi, par exemple, l'Alexandrine de Renault d'Allonnes pleure en déclarant n'éprouver aucune tristesse, comme le note avec soin l'observateur. De même les pseudo-bulbaires, affectés de pleurer spasmodique, n'éprouvent, primitivement du moins, aucune tristesse au moment de leur pénible grimace.

ni joyeux, ni triste, dit très bien Amiel. Elle n'est ni l'état douloureux de désespoir justifié ou d'anxiété sans cause, ni le plaisir morbide sous ses différentes formes (*luxury of pity* de Spencer, *Leidseligkeit* de Kraft Ebing, *plaisir de la douleur* de Ribot), — ni la délectation morose des poètes

Partisans raffinés de leur propre tourment,
Qui taillent leur souffrance ainsi qu'un diamant
Pour lui faire jeter des éclats plus funèbres[1].

Les dépersonnalisés ne sont ni des imaginatifs ni des voluptueux ; ils assistent impassibles au déroulement des images de leur panorama mental.

Des états analogues à la dépersonnalisation s'observent dans la *rêverie* et le *rêve*. Mais dans la *rêverie,* les « idées qui se jouent en foule dans notre esprit... sont *loin de nous être toutes indifférentes,* car elles éveillent plus ou moins vivement notre attention suivant qu'elles se rattachent à quelque passion dominante, à quelque instinct de notre nature, secret ou avoué[2] ». Quant au *rêve*, auquel les dépersonnalisés se plaisent à comparer leur état[3], il est caractérisé par l'extravagance ou l'incohérence des images, leur défilé ou succession d'une vitesse vertigineuse, et plus encore par son irréalité ou anormalité. Dans la dépersonnalisation, rien de semblable ; les rapports des

1. A. Samain : *Au Jardin de l'infante.*

2. Moreau (de Tours) : *Du Haschich,* 1845, p. 95.

3. All that we see or seem, — Is but a dream within a dream, diraient-ils volontiers avec E. Poe, *Rêves*, p. 66 éd. Tauchnitz. 1849.

objets et des événements ne sont pas changés; leur interprétation est exacte; la vie extérieure reste ce qu'elle est, elle est ce qu'elle doit être.

La dépersonnalisation peut rappeler l'*extase*, cet « état de l'âme dans lequel il y *a abdication de la volonté*, de toute spontanéité de l'esprit, *absence de réflexion*, *transformation* de la personnalité humaine et par conséquent *anéantissement* de cette personnalité[1] ». Mais la perte du sentiment, l'absence du monoïdéisme passionnel[2] suffiraient à distinguer la dépersonnalisation de l'extase, quand même la vague dissolution du dépersonnalisé en toutes choses ne ferait pas un contraste violent avec « l'intérêt, l'identification de la personne en extase avec l'objet de sa contemplation ».

Il n'existe chez le dépersonnalisé ni *illusion* ni *hallucination* au sens propre, c'est-à-dire ni « appréciation fausse des sensations réelles » ni « conviction intime d'une sensation actuellement perçue alors que nul objet extérieur propre à exciter cette sensation n'est à portée de nos sens[3] ». Quand nos sujets disent que leur voix leur paraît étrange, il ne faut pas voir là une de ces hallucinations psycho-motrices de Baillarger où le malade « parle involontairement et entend sa parole en l'attribuant à des agents qu'il

1. Moreau (de Tours). *La Psychologie morbide*, p. 233. Les mots soulignés le sont dans l'original.

2. « ... One stern, tirannic thought, that made all other thoughts its slaves » (Th. Hood), cité par Letourneau, *Physiologie des Passions*, 2e édit. 1878, p. 139.

3. Brierre de Boismond, *Des Hallucinations*, p. 18-9.

suppose extérieurs à lui et qu'il localise en lui-même ». Il ne faut pas non plus leur attribuer ces hallucinations autoscopiques, observées par Sollier et éprouvées par Musset, dans lesquelles le sujet s'aperçoit lui-même à distance et localise son double dans l'espace.

Surtout il ne faut pas confondre la dépersonnalisation et le *dédoublement du moi*. Il y a dédoublement chez un Hamlet à la fois apathique et violent, qui tantôt s'excite à la vengeance et tantôt justifie ou excuse à ses propres yeux son irrésolution ; il y a dédoublement encore chez le vigilambule ou le noctambule aux personnalités complexes, alternantes ou quasi-simultanées, qu'ont illustrées les recherches d'Azam, de l'École de la Salpétrière et de l'École de Nancy, de Janet, de Flournoy, de Myers ou de Jastrow ; mais il n'y a pas dédoublement quand un malade accuse deux sentiments contraires, encore moins un sentiment anormal ou seulement l'exagération d'une manière d'être accidentelle.

La dépersonnalisation est, au sens propre, une *impersonnalisation* et non une *multiplication des entités mentales*. Le dépersonnalisé tend à *cesser d'être et non pas à être deux*, à se dissoudre et non pas à se dissocier et l'antagonisme qu'il établit entre son moi actuel et son moi ancien est purement nominal et n'affecte en rien ses réactions émotives ni son jugement. Se dépersonnaliser c'est s'affranchir de son entité bien plus que s'en créer une nouvelle à côté de l'ancienne[1], et ce n'est pas même oublier l'état anté-

1. Cf. Amiel, I, xxxviii.

rieur. « La dépersonnalisation, dit très bien Ribot, est la conscience d'un changement profond dans la perception des événements intérieurs et extérieurs, mais le souvenir de l'état normal est si peu effacé que c'est par comparaison avec lui que l'individu se trouve changé[1]. » Il ne faut donc pas croire les malades eux-mêmes lorsqu'ils se disent dédoublés; ils sont dupes du langage ou cèdent à la tendance naturelle qu'ils ont à exagérer leurs troubles.

Enfin la dépersonnalisation doit être distinguée, sinon du délire partiel, tel que l'entendait Esquirol, du moins du *délire* tel qu'on l'entend aujourd'hui. Les fébricitants, les intoxiqués sont actifs, prennent part à la vie, tandis que les dépersonnalisés sont exclus du monde, de ses joies comme de ses tristesses. De plus, dans les délires et les intoxications (opium, haschich, alcool, éther, protoxyde d'azote, mescal) il y a hallucinations, dissociations incohérentes ou systématisations anormales ; l'imagination et les sens sont exaltés. Tandis que pour le dépersonnalisé, tout est indifférent, pour le délirant, tout se transforme en plaisir ou peine ; tout devient émotion ; la chevauchée capricieuse des idées du premier et l'exaltation de ses sentiments s'opposent à l'état contemplatif et à l'impassibilité du second. Enfin, dans le délire, il y a, non pas perte ou abolition, mais souvent au contraire hypertrophie du moi. Dans les intoxications par le haschich et le protoxyde d'azote[2] notamment,

1. Ribot, *Problèmes de psychologie affective*, p. 24.

2. Sir Humphry Davy, *Recherches chimiques et philosophiques*

« placé en dehors des atteintes (du poison), le *moi* domine et juge les désordres que l'agent perturbateur provoque dans les régions inférieures de l'intelligence[1] ».

III

Nous abordons maintenant l'étude diagnostique des états, non plus passagers, mais continus et des maladies confirmées, auxquels ou peut être tenté de ramener ou d'identifier la dépersonnalisation.

Tout d'abord est-ce dans la *neurasthénie*, dans la *psychasthénie* ou l'*asthénie* simple que rentre la dépersonnalisation ? Nous admettrons avec Hesnard que celle-ci suppose quelque dépression nerveuse ou affaissement mental, mais nous n'irons pas plus loin et éviterons de substituer au syndrome psychasthénique de Janet un autre syndrome, aussi artificiel ; nous nous refusons à faire de l'asthénie une entité morbide ; quand nous disons que nos sujets sont des asthéniques, nous entendons qu'ils sont des déprimés, et rien de plus.

Peuvent-ils par ailleurs présenter de la céphalée, de l'insomnie, des obsessions et autres tares caractéristiques de la dégénérescence ? Certes, mais la dépersonnalisation n'est ni toujours associée ni encore moins liée à ces troubles par quelque rapport causal. Tout en

sur l'oxyde nitreux et sur les effets qu'il produit lorsqu'on le respire. Londres, 1800.

1. Moreau (de Tours), *Du Haschich*, p. 35.

reconnaissant que des accidents simultanés, divers, se rattachent à une même cause profonde, proviennent, par exemple, d'une même chute du potentiel nerveux, gardons-nous de vouloir tout enchaîner, tout réduire à un même principe, et de créer d'artificielles synthèses. En fait, la dépersonnalisation s'observe-t-elle à l'état de pureté, en dehors de tout accident psychique ou organique? Oui; n'allons donc pas, sous prétexte de l'expliquer, la compliquer et l'obscurcir, en lui accolant quelque tendancieuse étiquette, comme celle de *neurasthénie*, laquelle n'est pas même claire et univoque, car ce que le clinicien appelle neurasthénie, c'est maintes fois ce que le psychologue qualifie psychasthénie et ce que l'aliéniste nomme hypocondrie ou négativisme.

Si encore on prenait le mot neurasthénie au sens strictement étymologique (Brissaud), si on n'entendait par là que la dépression simple et générale du système nerveux, la faiblesse irritable des premiers auteurs, l'asthénie élémentaire (laquelle n'est ni l'asthénie cérébrale de Hesnard ni l'asthénie psychique de Deschamps) et qui s'accompagne d'inquiétude, d'émotivité, de fatigue rapide[1], il n'y aurait alors aucun inconvénient à appeler nos malades des neurasthéniques, et on pourrait dire avec Hartenberg que les impressions d'éloignement, de jamais vu sont fréquentes dans la neurasthénie[2]. Mais, pour la

1. Cf. Raymond, *Bulletin médical*, 20 mars 1907 et *Névroses et psycho-névroses*, Paris, 1907, p. 34.

2. Hartenberg, *Psychologie des neurasthéniques*. Ch. IV. *L'asthénie psychique* (F. Alcan). Un personnage de l'*Attente*, roman

clarté du langage, il vaut mieux séparer la dépersonnalisation de la neurasthénie.

Il faut la séparer aussi de l'*obsession*, encore qu'elle puisse s'y trouver accidentellement jointe. Il y a en effet, à notre connaissance, des dépersonnalisés qui n'ont jamais eu ni obsession *dans* la dépersonnalisation ni obsession *de* la dépersonnalisation, et quant aux sujets qui présentent l'obsession de la dépersonnalisation, ils nous paraissent se ranger dans les aliénés vrais avec délires de l'existence.

De même, il est possible que la dépersonnalisation s'allie à la folie ou mieux à la *manie du doute*, à la *Grubelsucht* (manie de fouiller) des auteurs allemands, — au « supplice de la question » de J. Falret, comme Ball fut des premiers à le noter jadis. Mais le dépersonnalisé n'est pas cependant un questionneur. Il enregistre des impressions étranges et en doute, s'en étonne après coup, mais il ne décompose pas ces impressions, n'en doute pas en détail, ne s'interroge pas minutieusement et analytiquement à leur sujet. De plus, dans le *doute* vrai, le malade se *croit* réellement changé ; dans la *dépersonnalisation*, le *sujet a conscience d'un changement dans les rapports entre les choses ou les êtres, mais non point d'un changement essentiel de ces choses ou de ces êtres*.

La dépersonnalisation paroxystique n'a rien non

du même auteur (p. 271) s'exprime ainsi : « Je ne perçois jamais nettement le monde extérieur. Il me semble que je n'ai jamais été en contact direct et immédiat avec lui. Entre les choses et moi il y a toujours une sorte de paroi isolante, de couche intermédiaire... qui me donne des sensations ouatées, amorties. »

plus de commun avec l'attaque anxieuse du *phobique* que tout affole et que, dans les cas extrêmes, envahit l'impression terrifiante de l'abolition de la vie, de la mort imminente.

Nous serons brefs au sujet de la *psychasthénie*. Cette entité morbide, créée par Janet, devait, dans sa pensée, remplacer en partie la neurasthénie, former un groupement plus conforme à la réalité des asthénies nerveuses profondes avec tares mentales accusées. Janet tint pour caractéristiques de la psychasthénie les obsessions, les agitations forcées (ruminations mentales, tics, émotions angoissantes), l'insuffisance psychologique (sentiments d'irréalité, d'impuissance, d'incomplétude, aboulies) [1]. Un syndrome aussi complet se présente rarement chez les dépersonnalisés; leurs accidents sont purs ou mêlés de doutes, de négations, de dysgnosies très atténués. La dépersonnalisation ne relève donc pas de la psychasthénie. Au reste, tout en tenant pour admirables l'analyse de Janet, sa finesse psychologique, la nouveauté de sa méthode, nous jugeons sa synthèse inacceptable; il réunit des troubles et des maladies disparates, trace un tableau qu'on observe rarement au complet et dont la rigidité se prête mal au diagnostic des maladies mentales si polymorphes. En outre, chez beau-

1. « La psychasthénie est une forme de la dépression mentale caractérisée par la diminution des fonctions qui permettent d'agir sur la réalité et de percevoir le réel, par la substitution d'opérations inférieures et exagérées sous la forme de doutes, d'agitations, d'angoisses, et par des idées obsédantes qui expriment les troubles précédents et qui présentent, elles-mêmes, les mêmes caractères. » Janet, *Les Névroses*, 1909, p. 367.

coup de sujets, la dépersonnalisation ne se rencontre que sporadiquement et rien dans leurs antécédents personnels ou héréditaires ne vient évoquer la psychasthénie. Aussi est-ce avec raison que la conception de la psychasthénie est aujourd'hui presque universellement abandonnée. Selon Hartenberg [1], « la psychasthénie ne mérite pas d'être considérée comme une maladie autonome, car elle n'est constituée en réalité que par une association d'un état mental décrit depuis longtemps dans la dégénérescence (scrupules, doutes, phobies, impulsions, etc.) et des symptômes neurasthéniques (fatigue, incomplétude, insuffisances intellectuelles, etc.) ». Selon Dupré [2], « la psychasthénie n'est pas une entité morbide, mais une conception tout artificielle où l'on retrouve la plupart des troubles psychopathiques décrits depuis longtemps par les anciens aliénistes » ; selon Régis, [3], elle n'est qu'une forme de la neurasthénie ; selon Hesnard [4], qu'une forme de la manie du doute. Deny [5], enfin, la tient pour une synthèse artificielle, que ne suffit pas à soutenir l'armature brillante des obsessions, si merveilleusement ciselée par Pierre Janet.

Remarquons également, à propos des asthénies, que chez les *cyclothymiques* de Kahlbaum, ces

1. Hartenberg, *Neurasthénie et psychasthénie*. Comm. au XVIII[e] congrès de Neurologie. Dijon, août 1908. In *Rev. Neurol.* 1908, p. 892.

2. Dupré, *Discussion, ibid.*

3. Régis, *Ibid.*

4. Hesnard, *loc cit.*

5. G. Deny, Préface à *La Cyclothymie*. Thèse de Pierre Kahn. Paris, 1909, 9.

dégénérés tantôt hyper, tantôt hypothymiques, il s'agit, comme chez les dépersonnalisés, d'une maladie émotive, mais avec cette différence essentielle que la dépression des premiers seuls est *douloureuse*[1].

Distincts des psychasthéniques de Janet et des dégénérés classiques, dont ils n'ont point forcément les tares, les dépersonnalisés ne sont pas non plus des *hystériques*. Au reste l'hystérie apparait de plus en plus comme un étrange assemblage de manifestations de mythomanie, de simulation, de suggestibilité et... d'erreurs de diagnostic. Elle semble bien représenter à l'heure actuelle le groupement sous une étiquette commode d'expériences de laboratoire de la part du clinicien, de supercheries de la part du malade. La dépersonnalisation n'a rien à voir avec les transformations expérimentales de la personnalité non plus qu'avec les dédoublements spontanés des somnambules ou vigilambules. D'autre part l'hystérique a des idées fixes, des obsessions, des impulsions; mais « il ne met pas ses souvenirs en doute, il ne les déclare pas étrangers à sa personne, il n'en parle pas du tout, il les ignore[2] ».

Les impressions de dépersonnalisation rentrent-elles dans le *délire des négations*[3]? Non; le dépersonnalisé se trouve changé, doute de ses impressions,

1. Pierre Kahn, *loc. cit.*, ne mentionne pas dans sa thèse les phénomènes de dépersonnalisation qu'il eût été intéressant de voir comparer aux alternances émotionnelles du cyclothymique.

2. P. Janet, Préface à la *Subconscience* de Jastrow (F. Alcan).

3. Cotard, *loc cit.* p. 402.

mais sait bien qu'il existe. Qu'un certain degré de négativisme puisse coexister avec la dépersonnalisation, il faut bien l'admettre, témoin le cas *Ti...* d'Œsterreich ; nous croyons aussi avec Packard que tous les cas peuvent se rencontrer, depuis la forme bénigne de la dépersonnalisation où « les choses ne semblent pas tout à fait normales » jusqu'au délire des négations.

Prévenons encore la confusion de la dépersonnalisation avec le *délire de transformation*. Les dépersonnalisés n'ont jamais l'impression d'un changement réel de leur individualité. Le malade de Ball par exemple ne disait pas : « Je suis un sac vide », mais « Je suis *comme* un sac vide ». Il ne se croyait donc pas *transformé* ; il se servait seulement du mot *sac* comme d'une métaphore pour rendre son état.

Dans certains cas, la dépersonnalisation se complique d'obsession avec anxiété, pouvant simuler la *névrose d'angoisse* d'Hartenberg. Mais l'angoisse « est un état émotionnel qui ne correspond à aucune émotion particulière et qui participe à la fois de toutes..., c'est de l'émotivité pure[1] ». La dépersonnalisation au contraire est détachement, indifférence ; c'est l'état que Rodenbach[2] a poétiquement défini :

Douceur ! penser du vague et regarder du vide !...

Pour la même raison, la dépersonnalisation ne peut être confondue avec l'*hypochondrie* ni appelée

1. Sollier, *le Mécanisme des émotions*, Paris, F. Alcan, 1905, p. 30.
2. *Le règne du silence*, p. 188.

une forme d'hypochondrie aberrante (Deny), car l'hypochondrie implique l'anxiété, et l'inémotivité *pendant la crise* est au contraire à la base de la dépersonnalisation.

Enfin la dépersonnalisation ne paraît pas être une *cénesthésiopathie* ou affection du sens vital, considéré comme la somme de toutes les perceptions internes et externes, car elle ne comporte point d'accidents psycho-organiques. Le sujet ne dit point : « Je n'ai plus de goût, je n'ai pas d'estomac ». Ses sensations ne cessent pas de lui appartenir; il voit, touche, flaire, se sent vivant; il se trouve seulement *étrange ;* il n'est plus au point; ses sensations, connues comme telles et rapportées au moi, ne donnent plus l'impression habituelle ; elles ont changé, non de qualité, mais de tonalité. Toutefois le dépersonnalisé ne nie pas son existence, ne nie pas son corps. Jamais il ne cesse par exemple de s'alimenter et n'atteint ce délire de l'automutilateur qui nie sa main et la coupe.

La dépersonnalisation ne risque pas d'être prise pour une crise de *mélancolie* au sens propre; elle ressemble pourtant à la mélancolie incipiente dans laquelle les malades trouvent changés le monde extérieur et eux-mêmes. Mais la mélancolie s'accompagne toujours de symptômes délirants, idées fausses de culpabilité, de honte, idées négatives, que ne présente point la dépersonnalisation. « Mes parents me semblaient tout autres », disait un de nos sujets. Un mélancolique eût dit : « Les miens sont changés; que leur ai-je donc fait? Ils doivent voir que je ne m'intéresse plus à eux, etc. » La tristesse,

l'angoisse, le sentiment de son indignité poussent le mélancolique à s'accuser, le conduisent au suicide; quel que soit le degré de sa maladie, il est toujours un « malheureux qu'obsède la plus pénible des douleurs morales[1] ». Le dépersonnalisé au contraire est dans un état neutre ou d'indifférence; il n'a point de délire; il a la conscience *critique* de son état[2].

Ne citons que pour mémoire les états crépusculaires, l'obnubilation intellectuelle, et les faits de dédoublement ou d'automatisme, observés chez les *épileptiques*[3]. Ils n'ont rien à voir avec la dépersonnalisation, et le langage des malades ne doit pas nous tromper. Quand on dit que dans le vertige épileptique, dans les absences du petit mal, « on perd la sensation de la réalité », cela peut vouloir dire simplement qu' « on perd connaissance ».

De même les termes de vide, d'engourdissement, de torpeur, d'étrangeté, d'éloignement, d'irréalité, par lesquels il peut arriver qu'on désigne des troubles observés dans la folie maniaque dépressive, dans la paralysie générale, dans la démence précoce, [4] ne sauraient faire illusion; on peut désigner d'un même nom des impressions, similaires en apparence, mais en réalité essentiellement différentes d'une maladie à l'autre. C'est ainsi que la dépersonnalisation est

1. Anglade et Ballet, *Traité de pathologie mentale,* Doin 1903, p. 292.

2. Cf. Raymond. La Psychasthénie, *Bull. méd.*, 1907, n° 36.

3. Et signalés par Haskovec, Pick, Janet, Hesnard.

4. Kræpelin, *Psychiat.* II, 744-5.

distincte de ces maladies et de toutes celles qu'on a mentionnées plus haut, quoique le langage, impuissant à rendre les nuances infinies du dérangement mental, marque souvent insuffisamment ces distinctions.

CHAPITRE III

LES FORMES CLINIQUES, L'ETIOLOGIE LE PRONOSTIC, LE TRAITEMENT

I. — *Types cliniques.* Forme banale, paroxystique. Forme prolongée, régressive ou non. Forme évolutive. Forme littéraire ou métaphysique. Associations morbides.

II. — *Etiologie.* Causes somatiques, influences psychiques. Conditions prédisposantes, déclanchement, terminaison et rappel de la crise.

III. — *Pronostic.*

IV. — *Traitement.*

I

Nous ne croyons pas avoir à revenir, après les études qui précèdent, sur la matière et la forme de la dépersonnalisation. Mais nous essaierons de classer les différents types de dépersonnalisation[1].

1. Hesnard a groupé les impressions éprouvées dans la dépersonnalisation. Voici, à titre de résumé analytique, sa classification :

I. *Sentiments relatifs au monde extérieur :* changement, jamais vu, jamais entendu, toujours nouveau, — étonnement, étrangeté, — éloignement, — autre monde, fuite des choses, — barrière interposée, obscurité, irréel, inexistence, — silence.

II. *Sentiments relatifs à la personne physique :* étrangeté de la voix, — inertie, automatisme, — absence, éloignement du corps, — barrière entre l'esprit et le corps, séparation, — dédoublement (?) — dissolution, inexistence.

III. *Sentiments relatifs à la personne mentale :* inertie psychique,

Le type le plus simple, partant le plus commun, est l'accès ou *crise paroxystique*, qui débute brusquement, dure peu, et apparaît aux périodes de dépression : « La perte du sentiment de la réalité, nous dit Ribot, sous une forme mitigée et transitoire n'est pas un phénomène rare. Beaucoup la connaissent par expérience personnelle. Pour ma part, je l'ai subie quelquefois pendant une heure au moins sous l'influence d'un mauvais état physique ou d'une dépression mentale. On passe au milieu des hommes et des choses, sans regarder, sans entendre, sans retour sur soi-même et sur sa vie intérieure : on lit machinalement les pages d'un livre sans en rien garder; on parcourt les longues salles d'un musée comme un automate; tout est indifférent, rien n'attire, rien ne reste[1] ». Il n'y a plus d'attention à la vie[2].

Le paroxysme de dépersonnalisation, ainsi réduit au minimum (isolement du moi, impression d'irréalité et d'étrangeté) peut revenir tous les jours et constituer ainsi une sorte d'état permanent, lequel prépare et annonce un second type clinique, la *dépersonnalisation prolongée,* régressive ou non. Celle-ci peut durer toute une vie, mais le plus souvent embrasse une période de plusieurs années ou de plusieurs mois. C'est la dépersonnalisation de la puberté, de

imprécision, — dissociation des états de conscience, — automatisme diffus, — non-reconnaissance des pensées, dissolution, virtualité, — dédoublement introspectif, — non-reconnaissance des souvenirs, non-reconnaissance des mots.

1. Ribot, *Problèmes...* 1910, 25.

2. Cf. Bergson, *Matière et mémoire*, p. 190 (F. Alcan).

l'adolescence (cas d'Œsterreich), de la ménopause (nombreux cas de Krishaber); c'est encore celle qui suit les grands ébranlements nerveux. Tous les troubles subjectifs s'y rencontrent, développés et grossis.

A côté de ces deux types, qui ne présentent au fond que des différences de degré, mais qui ne laissent pas d'être, au point de vue pratique, si nettement distincts, peut-être faut-il admettre une *dépersonnalisation évolutive*, telle qu'on l'observe chez les obsédés, les dégénérés, les mélancoliques, les paranoïaques, laquelle, pure au début, se transformerait bientôt, et rentrerait finalement dans un syndrome d'aliénation proprement dite ou de confusion mentale. La dépersonnalisation évolue aussi, — mais tout autrement, — quand elle est prise pour thème littéraire ou sujet de méditation philosophique : c'est ainsi qu'elle prend chez Amiel une ampleur exceptionnelle. Reconnaissons donc encore, si l'on veut, une *dépersonnalisation littéraire*.

Une classification étiologique des différentes formes de dépersonnalisation serait aujourd'hui prématurée. Elle deviendrait possible, si des observations comme celles de Revault d'Allonnes (anhédonie et analgésie viscérales) et de Sollier (altération organique d'un hémisphère) venaient à se multiplier.

Nous laissons systématiquement de côté les associations de la dépersonnalisation : 1° avec l'illusion de fausse reconnaissance (dont on exagère peut-être la fréquence, — 1 fois sur 10, d'après Bernard Leroy, — et certainement la signification et la portée) ; 2° avec le syndrome : obsessions, doutes, phobies (Pitres, Régis,

Janet, Hesnard); 3° avec les idées de suicide (Hesnard, obs. XLIII), le délire des négations (Alter), les déviations sexuelles (Œsterreich, obs. Ti...), les vésanies et enfin les troubles somatiques les plus divers (dyspepsie, insomnie), acquis (asthéniques) ou héréditaires (dégénérés).

II

Les causes de la dépersonnalisation sont variables. Il est prouvé aujourd'hui que des *altérations organiques du cerveau* peuvent la déterminer, témoin cette observation, il est vrai, unique, de Sollier où l'évolution d'une lésion de l'hémisphère droit, quelque néoplasie sans doute, avait déterminé des impressions de dépersonnalisation et des sensations cérébrales très particulières, localisées d'un seul côté de la tête[1].

1. Pendant un espace de cinq ans, avec quelques intervalles d'accalmie, le malade, un professeur de vingt-huit ans, éprouva des impressions de plus en plus vives et de plus en plus étranges touchant sa personnalité. « Ma tête se vide, disait-il, je n'ai plus que des idées sans suite.. je suis trop loin de la vie.. je suis toujours impersonnel... je vis seconde par seconde, et j'ai l'impression d'être à l'extrême bout... je vois le monde comme un photographe sur sa plaque... je me sens au-dessous de la vie... Je ne peux pas vivre une minute normalement; les minutes sont immobilisées; je ne peux sortir de la vie présente. » — Ce présent était en outre empoisonné par des sensations cérébrales vraiment uniques. Le malade se plaignait que son hémicrâne droit eût augmenté de volume; ce développement anormal a du reste été reconnu réel, intéressant principalement le pariétal droit, sembla-t-il. En outre, l'hémisphère droit donnait au sujet l'impression d'être mort, tout en ne pouvant jamais trouver le sommeil, d'où une agrypnie prolongée qui ne fut pas une des moindres tortures du malade. « J'ai la sensation d'une compression énorme du côté droit du cerveau, disait celui-ci. J'ai toujours des insom-

De tels cas seraient à rechercher avec soin. Peut-être rencontrerait-on plus souvent, si les neurologues en étaient suffisamment avertis, des symptômes de dépersonnalisation dans le syndrôme clinique des tumeurs[1] et des lésions traumatiques[2] du cerveau. L'on a déjà signalé en certaines observations de cet ordre, il est vrai, des aliénations de la personne, des phénomènes de dédoublement, de substitution, d'alternance, mais rien qui rappelle strictement le phénomène étudié.

Nos connaissances sur les états cérébraux suscep

nies et des bourdonnements énormes dans l'oreille droite... Le côté droit ne pense pas ; je vis par habitude du côté gauche qui est toujours normal, et qui veut dormir le soir. A droite, c'est la compression, l'obscurité, le néant ; la moitié de ma tête cherche l'autre ; c'est une sensation épouvantable. » Pendant les cinq années que persista ce syndrome sans précédent, l'examen somatique ne donna jamais aucun résultat, si l'on en excepte encore une fois, l'accroissement du crâne : le fond de l'œil était normal, la sensibilité et la motilité normales également. Il existait seulement une acuité sensorielle prononcée à droite, intéressant surtout la vue, puis l'œil, accessoirement l'odorat. Sollier se résolut à l'intervention chirurgicale parce que des idées de suicide apparaissaient et que l'examen du liquide céphalo-rachidien décelait une légère lymphocytose *. Trépanation par de Martel : os pariétal éburné, épaissi, pas de tumeur visible : turgescence de l'hémisphère congestionné. Immédiatement après l'opération apparaissent les premiers troubles organiques que le malade ait jamais présentés : crises épileptiformes répétées débutant à gauche, mais rapidement généralisées, dysarthrie (*le malade était gaucher*). Mort dans une crise épileptiforme le 6e jour après l'intervention ; autopsie refusée. (Sollier. *L'Encéphale*, octobre 1910).

* Rappelons que Brissaud et Lereboullet ont signalé l'*hémicrâniose* comme symptôme de tumeur du cerveau.

1. Duret, *Les tumeurs de l'encéphale*. F. Alcan, 1905, p. 82.

2. Nimier, *Blessures du crâne et de l'encéphale par coups de feu*. F. Alcan, 1904, pp. 170 et seq.

tibles de produire la dépersonnalisation sont, on le voit, des plus succinctes. Nous connaissons mieux les conditions somatiques et mentales générales, ou conditions psycho-physiologiques, nécessaires ou favorables au développement du phénomène. Nous distinguerons les causes *prédisposantes* (états antérieurs, phase préparatoire) les causes *occasionnelles* (les accidents qui déterminent la crise), — celles qui y mettent fin et celles qui la renouvellent.

Tout ce qui met l'organisme humain dans un état de moindre résistance, l'esprit dans une atmosphère de langueur et de doute, comme les maladies, les déceptions, les chagrins et les deuils, prédispose à la dissolution du moi. Aussi est-ce naturellement aux époques de la puberté et de la ménopause, marquées par un état d'équilibre instable, que la dépersonnalisation s'observe le plus souvent.

Outre qu'il porte souvent le poids des tares héréditaires, l'être humain, entre treize et vingt ans, subit des influences immédiatement déprimantes. L'adolescence est l'âge de la rêverie, de la vie imaginative, qui multiplie et intensifie les sensations, qui les rend douloureuses : on vibre à tous les chocs, on ressent les plus légères oscillations de l'univers, on est aisément blessé et meurtri. La jeunesse est, dit-on, l'âge des illusions ; elle est aussi celui des désillusions. La rêverie est « le dimanche de la pensée » (Amiel) ; mais ce dimanche a de tristes lendemains. Est-ce sans amertume qu'on voit s'écrouler tant de châteaux légèrement édifiés dans les nuées ? L'illusion nouvelle ne remplace pas toujours et sans fin l'illusion

fanée. L'imagination s'épuise et se lasse à enfanter des chimères, et la tentation vient vite de se dépersonnaliser, de s'enfoncer dans le néant, aux êtres prédisposés, à « ceux qu'a touchés de son aile l'ange des visions ineffaçables et des divines tendresses » (Schérer).

C'est pourquoi la jeunesse est l'âge des psychoses. Si le suicide est fréquent dans l'enfance, l'aliénation y est exceptionnelle ; au contraire la puberté marque un fléchissement de la résistance mentale. A la dépression organique, qu'entraîne l'éclosion sexuelle, s'ajoutent le surmenage scolaire, la préoccupation et la hantise des examens et concours, l'épuisement dû au travail, la déception causée par l'échec ou le succès même apparaissant tout à coup comme la réalisation d'une chimère, le vide que laisse le passage d'une activité intense à un repos complet, la *désorientation* enfin d'une vie qui semble sans but. Alors viennent les

Heures tristes de l'âme, états intermédiaires,
Où l'âme ne sait plus définir ses ennuis [1].

Une circonstance particulièrement favorable à la dépersonnalisation est le dépaysement, physique ou moral, changement de pays, ou changement de croyances. Cette circonstance, l'un de nous l'avait déjà relevée chez M... ; George Eliot l'a signalée et commentée d'une façon remarquable.

« Même ceux, dit-elle, dont les conceptions de la vie ont été multipliées par l'instruction, peuvent parfois avoir quelque peine à se ressaisir, à tenir pour une expérience réelle leurs joies passées et leurs chagrins, lorsqu'ils se

1. S. Rodenbach, *Le Règne du silence*, p. 170.

trouvent soudain transportés en une contrée nouvelle où les alentours ne savent rien de leur passé, où rien ne vibre à l'unisson de leurs idées, où le giron même de leur mère la terre est changé, où la vie humaine a d'autres formes que celles avec lesquelles leurs âmes communièrent. Peut-être des esprits arrachés à leur foi première et à leurs premières amours ont-ils cherché cette influence léthéenne de l'exil; le passé y semble un rêve parce que ses symboles se sont évanouis, et le présent lui-même apparaît fantomatique parce qu'il ne se lie à aucun souvenir [1]. »

La dépersonnalisation serait donc à rapprocher de la nostalgie ; l'une est une crise mentale ; l'autre une crise émotionnelle s'ajoutant à la première. Le dépaysement explique même en partie le sentiment de l'étrangeté des choses ; en pays nouveau, aucun souvenir, remarque finement G. Eliot, ne permet de rassurer l'esprit sur l'*ancienne* réalité des êtres et des choses.

On pourrait parler encore d'un dépaysement intellectuel, plus profond et plus intime. Un vertige psychique saisit le jeune homme au début de ses études. Le monde se révèle à lui : dans le domaine du tangible, tout lui paraît souhaitable et possible ; dans l'ordre des idées, il s'enflamme pour les sciences nouvelles, pour ces trésors de la pensée humaine dont l'amoncellement l'éblouit pour la première fois. Rappelons-nous Amiel, étudiant à Heidelberg, levé avant l'aube, se dirigeant avec recueillement vers sa table de travail, où voisinent les livres des philosophes, des naturalistes et des poètes, ou encore étendu, par une

1. G. Eliot, *Silas Marner*. Début du chapitre II (trad. pers.)

nuit d'été, sur le sable de la Baltique et s'interrogeant sur les mystères de la voie lactée et du lointain Zénith; rappelons-nous les *Lettres de jeunesse* de Taine, les *Souvenirs d'enfance* de Renan, et nous concevrons sans peine ce que peut être, « atteint d'une forte *encéphalite*, (tout) jeune homme vivant uniquement dans sa tête et croyant frénétiquement à la vérité[1] ». L'incomparable griserie des connaissances humaines produit chez les jeunes cerveaux un déséquilibre, un véritable vertige, auquel momentanément quelques-uns échappent ou se dérobent par la dépersonnalisation.

L'adolescence est encore l'âge où l'âme s'ouvre à la souffrance, sent pour la première fois le malheur, en mesure l'étendue et la profondeur, se heurte à la vie, connaît les premières désillusions de carrière, fléchit devant toutes ces épreuves, doute d'elle-même et entrevoit le danger de cette disposition imaginative, qui est la sienne, et qu'on a appelée le *Bovarysme*[1].

Il va sans dire que les influences qui s'exercent sur l'adolescent, on est exposé à les subir à tout âge de la vie. Vers la cinquantaine notamment, les fatigues, les regrets accumulés, les soucis de l'éducation et de l'établissement des enfants, préparent le terrain à toutes psychoses, donc à la dépersonnalisation en particulier. A l'origine de ces troubles nous retrouvons

1. Renan, Préf. de *l'Avenir de la science*, VI.

2. « Le bovarysme est la faculté départie à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est, en tant que l'homme est impuissant à réaliser cette conception différente qu'il se forme de lui-même. » (J. de Gaultier).

toujours ainsi ou la tristesse[1], ou l'hyposthénie du corps[2].

Les conditions, non plus prédisposantes, mais déterminantes de la dépersonnalisation, sont celles qui justifient le changement du moi, sans d'ailleurs en expliquer le caractère, qui font saisir la raison, ou mieux le mécanisme des sentiments d'étrangeté ambiante et d'irréalité individuelle.

La crise est produite par le passage d'un milieu dans un autre, de la chambre silencieuse de l'étudiant au brouhaha d'une soirée mondaine, d'un pays de plaines familières à une région montagneuse inconnue. Elle est produite également par un changement de situation morale (deuil, ambition déçue, perte d'argent, etc.). Elle a encore pour causes occasionnelles les maladies à la période de convalescence[3], — les accidents,

1. « Au fond de toute chose est la tristesse, comme au bout de tous les fleuves est l'océan » Amiel, I, 202.

2. « ... Tout se réduit à expansion et contraction, attraction et répulsion, réactions positives et négatives. L'état d'apathie ou athymie, l'impossibilité de l'excitation ne paraît attribuable qu'à un affaiblissement de la production ou de la transformation de l'énergie dans l'organisme, à une insuffisance, à un déficit dans le tourbillon vital ralenti, à une hyposthénie. » Ribot. *Problèmes de Psychologie affective* (F. Alcan).

3. A propos des maladies, il convient d'insister sur la fréquence des troubles digestifs chez les dépersonnalisés et de la dépersonnalisation à propos des phénomènes normaux ou des accidents de la digestion. Krishaber avait insisté sur ce point ; l'un de nous avait souligné ces faits chez M... (Dugas, 1898) ; Hesnard signale des faits connexes chez un malade de Robin (*Traité des Maladies de l'Estomac*. 1900). L'un de nous observait récemment une jeune fille de dix-huit ans qui, au début des crises d'entérocolite dont elle souffre périodiquement, éprouve des impressions typiques d'étrangeté, d'irréalité, d'éloignement et d'indifférence. Cet état dure deux ou trois jours ; il est peu intense, et la malade

— les circonstances extérieures, l'heure du jour[1] — la répétition monotone des mêmes impressions sensorielles (murmure d'une chute d'eau lointaine, de la brise dans les rameaux, cadence prolongée du chemin de fer, fuite des poteaux télégraphiques, miroitement des rails[2]) — un contraste brusque, violent entre l'état présent et celui auquel il succède immédiatement (catastrophe au milieu d'une partie de plaisir par exemple).

La crise se termine de façons différentes. Le retour à la vie normale est tantôt agréable, tantôt pénible : Kim retrouve avec joie la teinte affective de toutes choses, M... ne sent pas sans un frisson le manteau glacé des angoissantes réalités l'envelopper à nouveau.

n'eût point songé à le mentionner si elle ne s'était trouvée directement questionnée à ce sujet. — Il y a, dans cette étiologie du phénomène étudié, la démonstration fort claire de l'influence de la fatigue de l'organisme, et peut-être aussi des troubles de la circulation cérébrale liés à la pléthore des périodes de digestion.

1. C'est au crépuscule que le plus souvent l'esprit s'abstrait, s'interroge et doute, comme on l'a maintes fois observé : « La langueur de toutes choses autour de moi, dit le Raphaël des *Nouvelles Confidences*, était une merveilleuse consonance avec ma propre langueur. »

2. Cf. Rousseau, *Rêveries d'un promeneur solitaire*, 5e *Promenade*. La rêverie, telle que la définit Rousseau, est un état voisin de la dépersonnalisation et dépend des mêmes causes extérieures. Pour l'éprouver, dit-il, « j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève ; là, *le bruit des vagues et l'agitation de l'eau*, fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse... *Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux*, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi et suffisaient pour me faire sentir mon existence sans prendre la peine de penser ».

Il se produit aussi d'une façon brusque ou lente : Kim sent les roues de son être se réengrener soudain avec la vie ambiante ; M... passe par un état intermédiaire, plus ou moins long, pendant lequel les souvenirs peu à peu reprennent leur teinte affective, tandis que le présent semble encore étrange et distant, perdu dans un lointain de rêve. Le réemboîtement du sujet se fait alors imperceptiblement, sans démarcation précise entre l'état normal et l'état morbide.

Ce qui met fin à la crise c'est quelque distraction arrachant l'esprit à son introspection ou à sa diffusion anonyme, ou l'irruption d'une émotion soudaine, quelque effort imposé par les nécessités de la vie, parfois simplement une vive impression sensorielle.

Nous voudrions enfin, en terminant cette esquisse étiologique, attirer l'attention sur le fait suivant : les sujets aptes à éprouver fréquemment la forme simple, paroxystique, de la dépersonnalisation, peuvent ressentir à nouveau cette impression pour des raisons fort différentes de celles qui la suscitaient au début. C'est ainsi que l'immobilité, le monoïdéisme étaient souvent la résultante de la crise ; inversement, le sujet habitué à se dépersonnaliser n'aura qu'à se figer en une attitude, à laisser son esprit errer ou à l'immobiliser au contraire en une vague pensée, pour ressentir aussitôt l'impression de l'étrange et de l'irréel. Des influences sensorielles, attachées à une crise ancienne, rappelleront ce phénomène lorsqu'elles viendront à se reproduire ou que le sujet les évoquera. M... contait à l'un de nous qu'il n'avait, pour ressentir

l'impression de dépersonnalisation, qu'à regarder d'une certaine façon les rayons de sa bibliothèque : les dos des volumes lui apparaissent, *s'il le veut*, avec cette valeur à la fois vague et individuellement précise pour chacun d'eux qu'il notait au cours des premiers paroxysmes, et il ressent aussitôt l'impression d'étrangeté, de jamais vu, l'envahir. Il arrête d'ailleurs la crise aussitôt en fixant volontairement son regard sur un livre, sur un seul. Notons en passant que dans cette forme élémentaire, dans ce résumé schématique de la crise, les éléments affectifs tendent évidemment à disparaître. Mais quel abîme entre ces impressions volontaires d'un professionnel de la dépersonnalisation et les crises décennales de certains sujets ! — Ajoutons que la puissance des associations d'idées est considérable : beaucoup de dépersonnalisables se soucient peu de parler de leur crise, bien que celle-ci représente un état neutre, parce que le seul fait de l'évoquer suffit à faire renaître l'irréel et l'étrange [1]. Enfin, on le sent aisément à lire Amiel par exemple et nos enquêtes personnelles nous l'ont plusieurs fois confirmé, tout effort d'introspection, les recherches sur les points en litige, les essais d'interprétation rétrospective, réveillent presque fatalement chez les sujets entraînés l'état de dépersonnalisation. Une

1. C'est ce qu'a exprimé Féré à propos de phénomènes d'ordre très général. « Quand une fois un état de conscience s'est associé à un état somatique donné, toutes les conditions physiques ou morales qui peuvent rétablir cet état somatique, cette tonalité de l'organisme, sont susceptibles de ramener l'état de conscience, le souvenir qui lui a été une première fois associé. » *Pathologie des Emotions*, p. 338 (F. Alcan).

influence analogue s'observe pour les états organiques aussi bien que pour les états affectifs ; une même fatigue, un même lieu entraînent le souvenir de la crise et bientôt la crise elle-même.

III

La dépersonnalisation vaut-elle qu'on s'en préoccupe comme phénomène morbide ? Il faut distinguer les cas : aigus et chroniques, ceux où le phénomène est isolé et ceux où il est associé à d'autres troubles.

Pour les phénomèmes critiques, d'allure paroxystique, rares ou répétés, nul doute n'est possible ; l'accident n'a par lui-même aucune importance et n'en peut avoir qu'en raison de l'attention que lui prête le sujet. Il n'est dangereux que si ce dernier y trouve matière à préoccupations, s'il est porté à systématiser quelque obsession à propos de la crise.

Il peut être inquiétant en revanche de voir l'état de dépersonnalisation se prolonger pour ainsi dire indéfiniment, cet état étant incompatible avec l'exercice normal de la vie, comme dans le cas de Revault d'Allonnes, ou pouvant faire supposer, comme chez le malade de Sollier, l'existence de quelque lésion organique du cerveau.

Chez les sujets d'intellectualité supérieure, dans les cas de dépersonnalisation littéraire, l'existence des impressions d'irréel et d'éloignement peut conduire au doute, à l'irrésolution, à l'aboulie. Peut-être alors

le phénomène est-il recherché plutôt que craint; c'est ainsi que chez Amiel, le dépouillement de la personnalité paraît voulu, systématique, est, en tout cas, agréé, consenti[1].

Prise isolément, la dépersonnalisation n'est dans la généralité des cas qu'un incident de la vie mentale. Processus de défense parfois, symptôme d'épuisement toujours, elle n'a rien à voir avec la folie. Elle est un accident le plus souvent sans conséquences; or un « fait morbide accidentel ne classe pas définitivement une personne parmi les malades; une maladie mentale est une habitude pathologique[2]. »

Amiel, s'interrogeant sur l'existence de la folie dans son état de dépersonnalisation, remarquait avec raison que « la folie est l'impossibilité de rentrer dans son équilibre après le vagabondage dans les formes étrangères, après les visites dantesques aux mondes invisibles. La folie est de ne pouvoir se juger et s'arrêter. Or, il me semble que mes transformations mentales ne sont que des expériences philosophiques. Je ne suis rivé à aucune. Je fais de la psychologie[3]. »

Packard remarque également que l'existence d'impressions de dépersonnalisation n'aggrave en rien le pronostic des états morbides au cours desquels on les observe. Il en est en effet de la dépersonnalisation comme du *tædium vitæ*: on ne la peut considérer

1. « L'immolation de son moi, la mort à soi-même, tel est, dit-il, le seul suicide utile et permis. » *Journal intime*, II, 33.

2. Duprat, *L'Instabilité mentale*. F. Alcan, 1899.

3. *Journal intime*, II, p. 292-93.

comme une variété de folie qu'autant qu'elle coexiste avec le désordre des facultés intellectuelles [1].

IV

En général, ceux qui éprouvent les symptômes de dépersonnalisation ne s'en inquiètent pas. Ils s'en étonnent, à coup sûr, mais n'en éprouvent que rarement une anxiété ou mieux une inquiétude de quelque durée. Leur étonnement est du reste plus logique qu'affectif, et c'est par raison plus que par sentiment qu'ils consultent parfois un psychiâtre.

Amiel fait exception ; plus averti, il avait peur de la vie subjective et ne se sentait à l'aise que « dans la vie impersonnelle, désintéressée, objective de la pensée ». Il connaissait les dangers de l'analyse ; il savait que les réflexions « amincissent le fil du bon sens, parce qu'elles dissolvent les préjugés et les intérêts personnels [2] ». D'une façon générale, il est opportun de rassurer les sujets sur leur état : ils ne sont pas fous et ne courent en général aucun risque de le devenir ; ils n'ont aucune maladie organique du cœur ou du cerveau (sauf d'infiniment rares exceptions) ; ils ne sont menacés d'aucune aberration mentale définitive. Il est bon toutefois de les aider à sortir du monde irréel où les entraîne l'excès de leurs ruminations mentales ou leur dépression nerveuse ; il est indis-

1. Cf. Brierre de Boismond, *Du suicide*, p. 181.
2. *Journal intime*, I. 100 ; II, 293.

pensable de les mettre en garde contre le danger qu'il y aurait à laisser se prolonger ces états anormaux de la sensibilité.

On leur fera donc connaître les données étiologiques, simples, facilement assimilables de leur cas ; on leur démontrera la supercherie du moi qui se dérobe aux émotions. On exposera, cela va sans dire, la thérapeutique éventuelle de la dépression adjuvante ; mais nous ne saurions insister sur la routine banale des régimes et de l'hydrothérapie à conseiller en pareil cas.

On s'efforcera de *personnaliser* les états de conscience du sujet, s'il est en état de crise, c'est-à-dire de rendre aux choses du passé comme aux faits de la vie présente leur teinte émotionnelle ordinaire. On éveillera le sentiment du réel en s'attachant à faire vibrer toutes les fibres du sentiment, en prenant les sujets par l'affection, par l'ambition, par le respect humain, par l'intérêt, etc. Aux intellectuels on démontrera qu'on « ne se défend bien qu'en revenant parmi les hommes et qu'en raidissant sa volonté [1] ». On leur rendra évidente cette vérité expérimentale que seuls l'instinct et la spontanéité rattachent à la terre et font comprendre l'utile [2]. On leur montrera le danger de l'anéantissement du Moi, intoxication mentale plus redoutable que l'opium et le haschich.

Aux esprits grossiers, il suffira de conseiller les occupations qui engrènent automatiquement l'esprit

1. Amiel, *Journal intime*, II, 293.
2. Amiel, I, 65.

avec la vie quotidienne, de faire craindre les routines déprimantes ; il sera nécessaire d'expliquer le peu de gravité du cas, la banalité du phénomène. A tous enfin, le travail, les distractions modérées et raisonnables seront utiles. En un mot rassurer et prévenir, instituer une discipline mentale, combattre l'asthénie, tels sont les facteurs essentiels de toute guérison ou de la plus élémentaire prophylaxie. On se souviendra enfin que les spéculations mentales sont particulièrement aidées par le désœuvrement : lutter contre la vie contemplative, intéresser sobrement à l'activité, c'est en cette formule que se peut résumer en la majorité des cas la conduite à tenir vis-à-vis des perturbations mentales envisagées.

CHAPITRE IV

DISCUSSION DES THÉORIES CONCLUSIONS

Difficultés de l'analyse du phénomène étudié.

I. — *Théories physiologiques* (Krishaber, Taine, Dilthey, Hartenberg).

II. — *Théories psycho-physiologiques*. A. Théories générales : théories qualitatives de Bernard-Leroy, Pick, Œsterreich ; théories invoquant la conscience de l'automatisme, Janet, Grasset ; théories asthéniques de Janet et de Hesnard. — B. Théories psycho-physiologiques. La somatopsyche, Wernicke, Storch, Fœrster ; théorie sensori-motrice de Bergson ; théories de la cénesthésiopathie viscérale, Nimier, Deny et Camus ; théories de la cénesthésiopathie centrale, Sollier ; théorie agnosique, Lipps, Alter, Heymans.

III. — *Théories intellectuelles*. Paulhan, Majano.

IV. — *Théories émotionnelles*. Dugas, Ribot, Revault d'Allonnes, Touche, Heveroch.

V. — *Conclusions*.

Il est temps de résumer notre étude et d'en dégager les conclusions.

La difficulté est grande, pour l'observateur aussi bien que pour le sujet, de saisir, d'analyser et de classer un état de conscience, dans lequel se trouve intéressée et engagée la personnalité tout entière, d'autant que celle-ci n'est ni un phénomène ni un être, mais une évolution (Ribot). De plus, « réfléchir sur son moi, c'est prendre une position artificielle qui en change la nature, c'est substituer une représentation abstraite à la réalité. Le vrai *moi* est celui qui

sent, pense, agit sans se donner en spectacle à lui-même ; car il est par définition un sujet et, pour devenir un objet, il lui faut subir une réduction, une adaptation à l'optique mentale qui le transforme et le mutile »[1]. Aussi ne doit-on pas s'étonner des divergences profondes dans l'interprétation du phénomène étudié entre les auteurs, différences qui tiennent non seulement à des causes intrinsèques, comme la difficulté du problème, mais encore à des circonstances particulières, comme la tendance des époques et la méthode personnelle d'examen.

I

La première théorie et la plus simple est celle qui se fonde sur une altération des sens externes. Déjà Esquirol tenait pour hors de la raison certains malades recevant mal les impressions[1]. Krishaber créa une entité morbide, la névropathie cérébro-cardiaque, caractérisée par des perturbations et perversions multiples des sens[2]. Taine, qui prêta à cette théorie l'appui de sa haute autorité philosophique, définit la maladie de Krishaber une perversion des sens avec intégrité de l'intelligence[3]. Dilthey, puis Hartenberg admettent aussi un déficit sensoriel à la base du sentiment de dépersonnalisation.

1. *Loc. cit.*, I, p. 414.
2. Krishaber, p. 187.
3. Taine, II, p. 466.

En réalité ce ne sont pas les perceptions qui sont changées, mais les rapports entre les sensations[1]. Le flou du monde extérieur est l'effet et non la cause de la dépersonnalisation. Le fonctionnement des sens est normal, comme Janet, Bernard Leroy, Fœrster, Œsterreich, Hesnard et nous-mêmes l'avons maintes fois constaté.

II

A la théorie qui admet une altération des sens externes s'opposent les théories qui admettent une altération plus intime et plus profonde, venue du sens interne.

Nous appellerons *qualitative* une première théorie, que Hesnard appelle *impressionniste*, et qui consiste à expliquer la dépersonnalisation par une *qualité* particulière, qui, selon les uns (Œsterreich, Bernard Leroy), s'ajouterait, selon les autres, au contraire, (Pick), ferait défaut aux sensations normales. Cette qualité, supposée en trop, serait, selon Œsterreich, un *sentiment faux* (*falsches Gefühl*) à savoir, selon Bernard Leroy, le *sentiment d'étrangeté*, répandu sur toutes les perceptions. La même qualité, mais interprétée autrement, et affectée du signe négatif, serait, selon Pick, le sentiment d'étrangeté qui résulte de l'absence ou simplement de l'*abaissement du sentiment de reconnaissance* qui normalement accompagne toutes les perceptions (Ausfall der

1. Ribot, *Maladies de la personnalité* p. 99 (F. Alcan).

Bekanntheitsgefühl)[1]. On ne saurait se méprendre sur de telles théories; elles désignent le phénomène, elles ne l'expliquent pas. Aussi ne pouvons-nous souscrire aux conclusions de Bernard Leroy. « Il faut admettre, dit-il, que ce sentiment de dépaysement, d'étrangeté, très analogue en somme au sentiment d'étonnement, peut apparaître sans cause logique dans des conditions qui sont encore à déterminer. » Il nous est impossible de voir là autre chose qu'une défaite ou une attitude sceptique, le renoncement à toute tentative d'explication.

D'autres auteurs ont cru voir dans le phénomène de la dépersonnalisation une soudaine *perception de l'automatisme subconscient*. Selon Grasset, ce phénomène serait la marque, l'effet d'une scission entre le centre O et la base du fameux polygone. Mais, outre que rien ne prouve l'existence d'une hiérarchie aussi bien ordonnée des centres, on ne voit pas pourquoi la perception hypothétique du mécanisme polygonal engendrerait *ipso facto* une impression d'irréel. Dans la distraction, le polygone fonctionne, si l'on veut, et le moi cependant garde une conscience suffisante de son entité personnelle.

De même, nous ne voyons pas que la dépersonnalisation implique un dédoublement du moi, ainsi que Janet tend à l'admettre, en faisant rentrer les impressions d'étrangeté et de perte du réel dans les sentiments d'automatisme[2]. Le développement d'une acti-

1. A. Pick, *Neurol. Zbtt.* 1903 et *Archiv f. Psychiat.*, 1904, XXXVIII.

2. *Obsessions*, I, p. 318.

vité automatique subconsciente nous paraît plus improbable encore que la perception de notre automatisme routinier quotidien.

En réalité, dans la dépersonnalisation, il n'y a pas trace d'un mécanisme inconnu de l'être normal. C'est que, contrairement à l'opinion d'Œsterreich, il n'y a pas abolition (Aufhebung), mais amoindrissement de la conscience du moi, et cet amoindrissement même n'est pas dû à ce qu'on se sent automate, mais bien à ce qu'on sent son moi détaché de l'automate, extérieur à lui, et comme désengrené de ses rouages. En résumé, il n'y a pas, dans la dépersonnalisation, un automatisme nouveau, mais une façon nouvelle de percevoir le rapport de l'entité individuelle et de la machine humaine, et ainsi nous voyons que les théories posent le problème, le précisent, font rebondir la discussion, mais ne nous découvrent pas la raison même du trouble étudié.

Nous dirons de même de l'*asthénie* qu'elle est un des facteurs de la dépersonnalisation, mais qu'elle ne suffit pas à l'expliquer. Pour Janet, le sentiment de réalité est fonction d'un niveau mental élevé ; si ce niveau baisse, la dépersonnalisation se produit. Mais comment expliquer alors la rareté de la dépersonnalisation par rapport à la fréquence des chutes de la tension psychologique? Et pourquoi la dépersonnalisation coïncide-t-elle avec des états de dépression fort légers parfois, inégaux à coup sûr d'un individu à l'autre, et, chez le même individu, d'une crise à l'autre? En réalité Janet envisage chez ses malades

des états complexes, au nombre desquels se trouve la dépersonnalisation et parmi lesquels elle se trouve noyée. Son hypothèse de l'abaissement mental explique trop de choses pour expliquer la dépersonnalisation en particulier. Les théories asthéniques ne nous disent pas pourquoi *une certaine* asthénie provoque une certaine impression. Au reste le psychasthénique est un aboulique, qui s'éloigne de la vie, tandis que le dépersonnalisé continue de prendre part à la vie, et cesse seulement de s'y intéresser.

Hesnard[1] reproche à Janet d'avoir constitué un syndrome complexe avec insuffisances mentales diverses, doutes, scrupules, aboulie, hérédité chargée. Mais cela ne l'empêche pas de conclure pour son compte : « La dépersonnalisation coïncide d'une façon particulière avec un syndrome... d'asthénie mentale (amnésie actuelle, aprosexie douloureuse et aboulie des faits nouveaux, trouble des émotions en rapport avec le présent).

« Tous ces symptômes ont comme substratum un phénomène commun.., la moindre adaptation du sujet aux phénomènes nouveaux et actuels. Cette maladie, qui n'est pas une maladie des sensations ni de l'affectivité liée aux sensations, ne peut être qu'une maladie de la perception, phénomène d'adaptation continuelle du sujet aux choses nouvelles actuelles... Il y a dans cette maladie une insuffisance de la perception par insuffisance de l'appropriation personnelle, de la personnalité actuelle... Les malades

1. *Loc. cit.*, pp. 240-243.

restent des êtres de mémoire pure, de logique..., des automates... »

Ainsi, tout en niant qu'il s'agisse d'une maladie de l'affectivité liée aux sensations ou des sensations elles-mêmes, négligeant de tenir compte de l'étrangeté des souvenirs aussi bien que des impressions actuelles, Hesnard conclut à une insuffisance de la perception d'origine asthénique. Sa théorie, toutefois, se rapproche bien moins de la psychasthénie de Janet que des théories qualitatives exposées plus haut ; elle présuppose comme celles-ci l'altération d'un élément hypothétique ajouté à toute impression, à savoir l'appropriation personnelle : c'est, avec une autre étiquette, la chute du sentiment de reconnaissance de Pick. Nous croyons que, si Hesnard avait serré le problème de plus près, s'était moins attardé à étudier les obsessions et les tares diverses associées à la dépersonnalisation chez ses malades, il eût été aussi heureux dans la synthèse qu'il l'a été dans l'analyse et la critique. Mais si sa théorie présente bien les difficultés du problème, elle ne nous en donne pas la solution.

Aux théories qui rattachent le sentiment d'étrangeté aux altérations des sens externes s'opposent celles qui font dériver ce sentiment de l'altération des sensations internes, ou, d'un mot, le définissent une « cénesthésiopathie »[1]. Ces théories reposent sur le principe que l'équilibre normal de l'esprit dépend du jeu des viscères ou de la cénesthésie. Mais le mot « cénesthésie » comme celui de « neurasthénie »,

1. Le terme de *cénesthésiopathie* a été proposé par Dupré. Cf. Deny et Camus, *Arch. de Neurol.* 1905, p. 266.

détourné de son sens étymologique et propre, est équivoque et désigne, soit le sens vital, d'où relève l'euphorie ou l'asthénie, soit le sens viscéral, auquel se rapportent les douleurs internes et certains états d'angoisse, soit la sensibilité propre du cerveau, dont la céphalée nous fournit un exemple. Il faudra donc préciser de quelle cénesthésie on entend parler.

Nous étudierons sous le nom de *cénesthésiopathie viscérale* les théories basées sur l'interprétation des sensations internes, — de *cénesthésiopathie centrale* les théories basées sur l'existence des troubles organiques du cerveau.

Le point de départ de la cénesthésiopathie viscérale diffère suivant les auteurs. Se fondant sur une distinction courante en Allemagne depuis les travaux de Wernicke[1], — celle d'un champ *allopsychique* des représentations mentales pour le monde extérieur, *somatopsychique* pour le corps, *autopsychique* pour la conscience personnelle, — Storch admit que « toute perception sensorielle est composée de deux éléments, un élément spécifique ou sensoriel et un élément organique ou myopsychique, constitué par la sensation de l'activité musculaire, du mouvement exécuté par l'organisme pour adapter l'appareil sensoriel à l'excitant périphérique et réaliser les meilleures conditions de perception. Les perceptions sensorielles ont donc pour concomitant indispensable des *sensations organiques* auxquelles revient le rôle le plus important dans la

1. *Grundriss der Psychiatrie in klinischen Vorlesungen*, 1894, p. 132-3.

connaissance du monde extérieur et des phénomènes de notre propre organisme[1] ».

Or, d'après Storch toujours, « le doute qui plane sur la réalité du monde extérieur chez un certain nombre de psychopathes... est dû uniquement à la dissociation du contenu de la perception et à la disparition des sensations organiques, myopsychiques[2] ». La théorie de Fœrster est analogue à celle de Storch ; Fœrster conclut à une *afonction de la somatopsyche*. Au point de vue théorique, cette conception ne manque ni d'élégance ni de séduction ; il semble qu'on en peut rapprocher la théorie sensori-motrice de Bergson[3]. Pour cet auteur, « la perturbation des relations sensori-motrices établies dans l'organisme... suffirait à créer une espèce de vertige psychique et à faire ainsi que la mémoire et l'attention perdent contact avec la réalité... Ce sentiment concret que nous avons de la réalité présente consisterait en effet dans la conscience que nous prenons des mouvements effectifs par lesquels notre organisme répond naturellement aux excitations ; — de sorte que là où les relations se détendent ou se gâtent entre sensations et mouvements, le sens du réel s'affaiblit ou disparaît »[4].

Janet a très heureusement, à notre sens, critiqué ces théories qui, dit-il, au lieu de faire dépendre la fonction

1. Deny. *Rev. Neurol.*, 1905, p. 461.

2. *Loc. cit.*, p. 465.

3. *Matière et mémoire*, p. 191-192 (F. Alcan).

4. Bergson (*id.* p. 62) remarque encore que « l'actualité de notre perception consiste dans son activité, dans les mouvements qui la prolongent et non dans sa plus grande intensité ; le passé n'est qu'idée, le présent est idéo-moteur. »

du réel de l'intensité des sensations, la fait dépendre de l'intensité des mouvements liés aux sensations. Mais le mouvement par lui-même, en tant que mouvement de notre corps, suffit-il à donner le sens du réel et à constituer le groupe des phénomènes psychologiques supérieurs ? Du reste, « de même que les douteurs ont conservé les sensations, ils ont conservé les réflexes, les mouvements et la sensation précise des mouvements [1] ». Nous ferons observer en outre que rien par ailleurs n'est venu confirmer l'existence de ces associations myo-psychiques, et que la théorie générale de la somatopsychose est en somme une construction *a priori*.

Deny et Camus, sans se cantonner dans la conception étroite de l'afonction d'une hypothétique somatopsyche, croient à l'existence chez les dépersonnalisés d'une hypocénesthésie liée à l'absence ou à la non-utilisation par la conscience des sensations organiques normalement associées à nos perceptions sensorielles [2].

Mais ces théories ne tiennent aucun compte de ce que le sentiment d'irréalité s'étend aux souvenirs aussi bien qu'aux sensations actuelles ; elles ne voient que le côté objectif du phénomène, ne le pénètrent point, ne saisissent que l'étrangeté des impressions, n'expliquent point l'éloignement et l'indifférence

1. Janet, *Obsessions...* I, p. 490.

2. *Rev. Neurol*, 1905, p. p. 467. Deny et Camus définissent la cénesthésie « le sentiment que nous avons de notre existence, grâce à la sensibilité organique, vague et faiblement consciente à l'état normal, qui dérive de tous nos organes et tissus, y compris les organes des sens ». *Loc. cit.*, p. 462.

du sujet pour toutes choses. Et cela est si vrai que Deny et Camus attribuent certaines transformations de la personnalité au phénomène suivant :

« Les sensations actuelles que procurent les personnes ou les choses, *étant dépourvues de l'élément affectif ou émotionnel qui est inséparable de leur composant cénesthésique*, ne peuvent plus être superposées à celles qui ont été fixées par la mémoire; de là le doute, les hésitations, les perplexités, le profond état de désorientation à l'égard du monde extérieur... [1] »

On le voit, la théorie cénesthésique ne devient claire que dès l'instant où elle tient compte de l'élément émotionnel de nos représentations mentales.

Pour Nimier enfin [1], les troubles de la personnalité viendraient d'un désaccord entre la cénesthésie et la mémoire consciente, la personnalité étant basée — 1° sur le sentiment vague du corps, conscience obscure qui est le résultat de toutes les actions vitales, — 2° sur la mémoire qui relie entre eux les souvenirs des sensations. — Cela est exact, mais la notion d'*identité* individuelle est indépendante de la mémoire (il n'est d'amnésie ni chez le dépersonnalisé ni chez l'aliéné) et de la cénesthésie. On a beau avoir conscience de son corps et du jeu de son intelligence, on n'en est pas moins dépersonnalisé. Il ne faudrait pas objecter à ces raisonnements que l'anesthésie viscérale pourtant semblait bien être la cause de la dépersonnalisa-

1. *Archiv. de Neurol.*, octobre 1905.
2. *Loc. cit.*

tion chez Alexandrine[1] : cette malade présentait en effet une anesthésie incomplète ; elle était seulement anhédonique et analgésique de ses viscères. C'est ainsi que tout en ayant conservé une perception tactile plus ou moins incomplète de l'accumulation des matières dans le rectum, elle n'éprouvait plus le désir, la sollicitation de l'exonération. La défécation était chez elle, non pas la soumission à une appétence physique, mais un acte purement raisonnable.

Pour Sollier la dépersonnalisation est une *cénesthésiopathie cérébrale*. Mais avec cet auteur la cénesthésie prend un sens nouveau. Elle est « la sensibilité propre du cerveau nous fournissant les données sur son fonctionnement et s'accompagnant d'un sentiment particulier — le sentiment du moi — en dehors du ton affectif inhérent à toute sensation[2] ». Cette définition nous paraît attribuer au cerveau cette fonction du réel dont Janet a soutenu l'existence au nom de la psychologie pure. Sollier donne à cette fonction une base organique : le jeu normal du cerveau. Cette conception nous semble théorique. On peut remarquer tout d'abord qu'il est extrêmement difficile de concevoir le consensus cérébral abstrait du sensorium périphérique[3], et que rien ne prouve l'existence

1. Cf. Revault d'Allonnes.

2. Rapp. au *Congrès de Psychol.*, 1909.

3. Wolfe, *Consciousness from a medical standpoint*. J. Nerv. and Ment. Dis. N.-Y. 1891, XVIII, 547-554, — insiste sur la difficulté de séparer la conscience du jeu du cerveau de la conscience du jeu de l'organisme entier. — Voir idées analogues dans Marshall, *Consciousness*. Macmillan, London, 1909.

d'un sentiment du moi ainsi dépouillé de toute tonalité émotionnelle. La fonction du réel apparaît ainsi comme une entité métaphysique, et l'on ne peut qu'être surpris, au demeurant, de la rareté des sentiments de dépersonnalisation par rapport à la fréquence et à l'incroyable diversité des lésions cérébrales[1].

Sans doute, on peut admettre que la cénesthésie serait simplement l'ensemble des sentiments de personnalisation appliqués aux sensations internes ; mais alors l'état de personnalisation cénesthésique se confond simplement avec la qualité émotionnelle des impressions, et nous voici ramenés encore aux théories affectives.

D'un autre côté, Sollier a vu, chez cet étrange malade dont nous avons résumé plus haut l'observation, la confirmation de ses théories. Il nous semble pourtant que la cénesthésie cérébrale, « sensibilité spéciale nous renseignant sur le fonctionnement du cerveau au point de vue physique », ou bien se confond avec la conscience pure et simple de notre corps et du fonctionnement viscéral global, ou bien, si elle en doit être distinguée, n'a plus que la consis-

1. M... a porté les faits suivants à notre connaissance. Quoique sujet aux phénomènes de dépersonnalisation et capable d'éprouver les impressions d'irréalité, d'éloignement absolument à volonté, il n'a jamais ressenti celles-ci à propos des maux de tête les plus divers et notamment au cours d'intoxications chroniques légères par le gaz d'éclairage. Et cependant l'on sait que dans cette intoxication existent à la fois une céphalée atroce et un état vertigineux marqué. Il est intéressant de noter cette absence de dépersonnalisation avec un état cénesthésique en apparence favorable à sa production.

tance d'une conception théorique. Admettre avec Sollier que « la dépersonnalisation parait être liée aux troubles de la cénesthésie cérébrale » est énoncer le problème, ce n'est point le résoudre, tant il est évident que la cénesthésie cérébrale se confond ici avec le jeu banal du cerveau, l'auteur, dans un récent mémoire, n'attribuant plus à la cénesthésie ce mystérieux pouvoir du réel qu'il lui donnait autrefois.

En somme, les théories cénesthésiques ne font que reculer la difficulté. Elles serrent de près le mécanisme cérébral, mais les dissociations qu'elles établissent entre les sensations et certains sentiments surajoutés sont de pures conceptions de l'esprit ; et toutes ces théories se rapprochent encore des théories qualitatives, en ce qu'elles prêtent aux sentiments des qualités spéciales, sentiments du réel ou de reconnaissance, qualités purement nominales et, répétons-le, conçues seulement *a priori*.

Certains auteurs ont cru trouver dans la dépersonnalisation un trouble du processus d'identification secondaire des perceptions, assez voisin des agnosies banales. Alter en fait une sorte d'anesthésie psycho-sensorielle ; pour Lipp, la dépersonnalisation serait surtout un trouble de l'identification des souvenirs ; pour Heymans, une diminution de la force des processus d'association. Mais, avec Œsterreich, on peut objecter à ces conceptions que chez les dépersonnalisés il n'existe à proprement parler aucune agnosie. Les malades savent parfaitement qu'ils sont victimes d'impressions fausses ; ils connaissent la

valeur réelle des objets et des sentiments éveillés en eux. Il n'y a pas de trouble vrai de l'identification, pas d'amnésie non plus. Les dépersonnalisés du reste ont perdu, non point la faculté de reconnaître les objets ou les souvenirs (Hesnard), mais cette nuance spéciale, quasi indéfinissable qui, s'attachant aux divers facteurs des opérations de l'esprit, leur imprime un cachet de réalité, en permet la personnalisation.

III

Les théories *intellectualistes* pures sont peu nombreuses ; elles ne s'appliquent d'ailleurs qu'à une partie des faits, et n'embrassent jamais la totalité du phénomène.

Majano estime que les sentiments d'irréalité, d'étrangeté, de doute, représentent des altérations fonctionnelles des centres cérébraux affectés aux opérations strictement intellectuelles. Il étudie surtout l'impression d'étrangeté associée aux phénomènes visuels, et l'attribue à un déficit des centres représentatifs de la vision. Mais en réalité on ne peut dire qu'il s'agisse dans la dépersonnalisation d'une synthèse insuffisante des perceptions ; et l'analyse montre que les perceptions ne sont incomplètes ni au point de vue sensoriel, ni au point de vue intellectuel, mais seulement au point de vue émotif.

Paulhan pense que tout sentiment appelle par contraste un sentiment contraire ; mais si cette théorie des associations par contraste peut être invoquée pour

expliquer le doute, elle ne donne point la raison de l'impression spéciale que le dépersonnalisé tient pour caractéristique de son état.

Enfin, il nous suffit de rappeler que la dépersonnalisation ne comporte point d'amnésie et ne saurait être confondue avec un état de distraction pure; et, s'il est vrai que les dépersonnalisés puissent être abouliques[1], cette aboulie ne saurait directement influencer ni expliquer l'accident mental étudié.

IV

Nous avons, au cours de l'examen des théories précédentes, constaté que certains auteurs, Janet, Deny, Camus, Sollier entre autres, avaient parfait leurs théories en insistant sur la perte de la tonalité affective chez leurs malades. Dès 1898, l'un de nous voyait dans l'*apathie* le facteur essentiel des troubles observés chez M.... Par la suite cette théorie émotionnelle ou affective, qui pouvait se réclamer des travaux de James[2] et de Lange[3], fut également soutenue par Ribot[4] dans les termes les plus précis.

Pour Revault d'Allonnes, « les dépersonnalisés

1. « L'adaptation mentale nécessite, pour qu'elle puisse se maintenir toujours souple et toujours présente à notre conscience, des synthèses psychologiques continuelles, des actions constantes d'effort et de volonté. » Nayrac, *Physiologie et Psychologie de l'Attention*, F. Alcan 1906, p. 144.

2. James, *The will to believe*, 1897.

3. Lange, *Les émotions*. F. Alcan, 1895. Trad. Dumas.

4. Cf. 1re note du chapitre consacré à la perception extérieure.

sont des inémotifs qui, privés des données sentimentales élémentaires qui font vivante l'existence, végètent avec un moi amoindri, énucléé, vidé de son contenu émotionnel, réduit à une enveloppe creuse, idéo-sensorielle[1] ». Œsterreich insiste sur l'inhibition par épuisement du sentiment ; Touche soutient une théorie analogue.

On a fait aux théories émotives un certain nombre d'objections, heureusement groupées par Hesnard. L'inémotivité, dit-il, n'est pas constante chez les dépersonnalisés : nous sommes d'un avis formellement contraire et croyons que, s'il en a paru autrement, c'est que l'on n'a point distingué les crises *complètes* et les crises *incomplètes*, l'état mental *pendant* la crise et *entre* les crises, les dépersonnalisés et les dépersonnalisables. Ceux-ci, la crise terminée, présentent une émotivité normale, sinon exagérée, selon les cas. Mais pendant la crise complète, il y a inémotivité plus ou moins intense, généralement absolue. Nous ne pouvons du reste tabler que sur les dires des malades ; et tous ne répètent-ils pas à l'envi que dans l'état incriminé, l'indifférence pour le monde et pour eux-mêmes est la base de leur étrange sentiment ?

Les sujets peuvent d'ailleurs avoir une mimique émotive, feindre de rire et de s'affliger (du bout des lèvres toutefois), semblables alors au chien apesthésique de Sherrington. Ils peuvent aussi avoir gardé le jeu des sentiments, en perdant le pouvoir d'éprouver les sentiments ; ils peuvent être comme l'acteur qui

1. *Les inclinations*, p. 193. F. Alcan.

rend les passions avec un art parfait, dans une impassibilité absolue[1].

Hesnard reproche encore aux théories émotionnelles de n'expliquer « en aucune façon les troubles de dépersonnalisation relatifs à des objets quelconques et indifférents ». Mais, outre qu'aucun objet n'est absolument indifférent, l'apathie pour les sentiments élevés s'étend aux sentiments secondaires et à leurs objets ; nous imprimons à tout ce qui nous touche une certaine teinte affective, et c'est la perte de ce sentiment banal qui constitue la dépersonnalisation.

V

En résumé, si nous détachons la dépersonnalisation de la dégénérescence, de la psychasthénie ou de la neurasthénie, si nous la distinguons de l'illusion de fausse reconnaissance, des tics mentaux, des obsessions et des phobies, de tout ce qui forme la matière des ruminations morbides, nous nous trouvons en présence d'un symptôme très simple, mais dont la valeur psychologique ne peut être mise en lumière que par une étude approfondie de ses caractères et de ses éléments.

Les dépersonnalisés ne sont pas des aliénés ; ils corrigent leurs impressions, sans pouvoir en dissiper pourtant le caractère illusoire, soit par leur raisonnement propre, qui est resté sain, soit par le secours de la

1. Cf. Revault d'Allonnes, *loc. cit.*, ch. III et IV.

dialectique d'autrui. Leurs facultés intellectuelles sont intactes ou, si elles subissent quelques altérations (aprosexie, aboulie), celles-ci dépendent, non de la dépersonnalisation proprement dite, mais de l'asthénie, dont la dépersonnalisation est elle-même un effet.

Il ne faut pas non plus faire appel à des facultés inconscientes ou à un automatisme subconscient pour expliquer la dépersonnalisation. Enfin il ne faut pas parler de trouble de la personnalité ou de diminution de la conscience : les états psychiques demeurent, leur qualité seule est changée.

Les impressions de tout ordre, souvenirs, sensations présentes, projets d'avenir, cessent d'être rattachés au moi ; ils sont perçus, mais à l'état neutre, sans qualité affective, et n'étant pour celui qui les éprouve ni plaisir, ni peine, celui-ci se refuse à les tenir pour siens, ne les reconnaît plus ; il doute de ce corps que lui révèlent des sensations indifférentes, de cet univers pour lui dénué d'intérêt, de cet avenir et de ce passé dont les possibilités et les réalités forment un assemblage également monotone d'impressions sans écho dans sa conscience. Le dépersonnalisé se regarde vivre, sans prendre à ce spectacle ni plaisir ni peine ; il songe, mais peu lui importent les péripéties de ce songe qui se déroule en lui. Du reste, le souvenir qu'il garde de la crise est intellectuel, et non affectif; et s'il éprouve quelque anxiété, c'est rétrospectivement, et à la réflexion.

Tous les facteurs d'asthénie, la tristesse et les maladies, la désorientation mentale, les contrastes vio-

lents prédisposent à la dépersonnalisation, sans qu'on puisse dire pourquoi ils la produisent chez tels sujets, non chez d'autres. Nous croyons que, sous la forme simple, paroxystique, la dépersonnalisation est un phénomène, sinon banal, au moins commun. Elle paraît être fort souvent un processus de défense, la *neutralisation* d'une émotion violente, d'une tristesse trop lourde à supporter [1]. Le moi s'annihile pour ne plus souffrir ; c'est une sorte de suicide transitoire. D'autres fois, au contraire, surtout si elle se prolonge, la dépersonnalisation exprime un état de désagrégation, de dégénérescence mentale, comme l'abus de l'instrospection et de la spéculation métaphysique sur les éléments du moi en peut déterminer.

D'une façon générale, elle est un désordre diffus de l'activité mentale avec inémotivité prédominante. Elle est un trouble de la personnalisation de tous les états psychiques, sensations, souvenirs, espoirs ou craintes de l'avenir, trouble lié à la disparition de la qualité affective normale de ces états. Elle est en somme une psychose d'épuisement au pronostic d'ordinaire absolument bénin, toutes réserves faites sur les accidents mentaux qui lui peuvent être associés.

1. Cette neutralisation est facilitée par les sensations dont la répétition monotone endort, apaise l'esprit ; sous leur influence calmante, la conscience s'affaiblit, « se fane », pour employer l'expression d'Ireland (Ireland W. W. *The blot upon the brain : studies in history and psychology*. Edinburg, 1885).

BIBLIOGRAPHIE

ALTER. *Uber eine seltene Form geistiger Störung* (*Sur une forme rare de désagrégation mentale*). Monatssft. f. Psych. u. Neurol. 1903. Bd. XIV. S. 246-270.

AMIEL. *Journal Intime*. Préface de E. Scherer. Genève 1882, 1re édit. — 1886, 5e édit. avec modifications dans la pagination.

AZAM. *Hypnotisme, double conscience et altérations de la personnalité*. F. Alcan, 1887. 280 p.

BALL. *La folie du doute*. Rev. scientif. 1882, II, 42-46.

BALL. *Leçons cliniques sur les maladies mentales*. 1880-1883, 608.

BERGSON (H.). *Matière et mémoire*. F. Alcan, 1896.

BERGSON (H.). *Le souvenir du présent*. Rev. philos., déc. 1909.

BERNARD-LEROY (E.). *L'illusion de fausse reconnaissance; contribution à l'étude des conditions psychologiques de la reconnaissance des Souvenirs*. F. Alcan, 1898.

BERNARD-LEROY (E.). *Sur l'illusion dite « Dépersonnalisation »*. Rev. philos., août 1898. — IVe Cgr. Internat. Psychol., 1900, 482.

BOURRU (H.) et BUROT (P.). *Variations de la personnalité*. Paris, 1888, 314 p.

BRUCE (H.-A.), *The riddle of personality*. N. Y., 1908. 247 p.

DENY (G.) et CAMUS (P.). *Sur une forme d'hypochondrie aberrante due à la perte de la conscience du corps*. Rev. Neurol., 1905, mai, 461-472.

DENY et CAMUS. *Sur un cas de délire métabolique de la personnalité lié à des troubles de la cœnesthésie*. Arch. de Neurol., 1905, 257-268.

Dessoir (M.). *Das Doppel-Ich*. Berlin, 2e édit., 1896.

Dilthey (W.). *Beiträge zur Lösung der Frage vom Ursprung unseres Glaubens an die Realität der Aussenwelt und seinem Recht*. Sitzungsbericht. d. Berlin. Akad. Wissensft., 1890. — (Contribution à l'étude du fondement de notre croyance en la réalité des choses.)

Dugas (L.). *L'impression de l' « Entièrement nouveau » et celle du « Déjà vu »*. Rev. philos., 1898, XLV, 40-46.

Dugas (L.). *Un cas de dépersonnalisation*. Rev. philos., 1898, XLV, 500-507.

Dugas (L.). *Dépersonnalisation et fausse mémoire*. Rev. philos. 1898, XLVI, 4?3-425.

Dugas (L.). *La perte de la mémoire et la perte de la conscience*. Rev. philos., 1899, II, 43.

Dugas (L.). *Sur la reconnaissance des souvenirs*. J. de Psychol., 1904, 513-523.

Dugas (L.) et Moutier (F.). *Dépersonnatisation et émotion*. Rev. philos., 1910, nov., 441-460.

Dugas (L.) et Moutier (F.). *La dépersonnalisation et la perception extérieure*. J. de Psychol. Norm. et Pathol., 1910, 481-498.

Foerster (O.). *Ein Fall von elementarer allgemeiner Somatopsychose (Afunktion der Somatopsyche). Ein Beitrag zur Frage der Bedeutung der Somatopsyche für das Wahrnemungsvermögen. — Un cas de somatopsychose générale élémentaire*. — Monatssft. f. Psychiat. u. Neurol., 1903, XIV, 189-205

Geissler, Kurt. *Persönlichkeitsgefühl, Empfindung, Sein, Bewusstscin. — Sentiment de la personnalité, sensation, être, conscience*. — Arch. f. d. gesammt. Psychol., 1906, VII, 33-53.

Hartenberg. *Psychologie des neurasthéniques*. F. Alcan, 1908.

Herzen (A.). *Les modifications de la consciencc du moi*. Bull. Soc. Vaudoise d. sc. nat. Lausanne, 1884, XX, 184-200.

Hesnard (A.). *Les troubles de la personnalité dans les états d'asthénie psychique. Etude de psychologie clinique*. Préface du professeur Régis. F. Alcan, 1909.

Heveroch, Mudr. Ant. *O poruchách jástvi. Časopisu lékarův českých*, 1910. Prague, 120 p.

Heymans. *Eine Enquête über Depersonnalisation und « Fausse Reconnaissance »*. Zft. f. Psychol. u. Physiol. d. Sinnesorg, 1904. XXXVI, 321-345. — *Ibid.*, 1905.

Hoch. *A review of some recent papers upon the loss of the feeling of reality and kindred symptoms*. Psychol. Bull., 1905, II, 236.

Janet (P.). *L'automatisme psychologique*. F. Alcan, 1889.

Janet (P.) et Raymond. *Névroses et idées fixes*. F. Alcan, 1898, 2 vol.

Janet (P.) et Raymond. *Les obsessions et la psychasthénie*. F. Alcan, 1903, 2 vol.

Janet (P.). *Dépersonnalisation et possession chez un psychasthénique*. J. de Psychol. norm. et path., 1904, 29-37.

Janet (P.). Préface du livre *La Subconscience* de Jastrow. F. Alcan, 1908.

Janet (P.). *Le sentiment de dépersonnalisation (Présentation du malade)*. Comm. à la Soc. de Psychol., juillet 1908. — J. de psychol. norm. et pathol., 1908, V, 514-516.

Janet (P.). *Les Névroses*. Paris, 1909, 397 p.

Kötscher (L.-M.). *Ueber das Bewusstsein, seine Anomalien, und ihre forensiche Bedeutung*. Wiesbaden, 1905, 8°. (*La conscience et ses anomalies*.)

Krishaber. *De la névropathie cérébro-cardiaque*. Gaz. hebd. de Méd. et de Chir., 1872.

Krishaber. *De la névropathie cérébro-cardiaque*. Paris, 1873; 259 p., 11 tableaux synoptiques.

Krishaber. *Id.* Article du *Dictionnaire Dechambre*.

Kunz (M.). *Das Ferngefühl als Hautsinn unter Berücksichtigung neuer Versuch*. Internat. Arch. f. Schulhygien. München, 1910, VI, 295-323.

Lipps. *Leitfaden der Psychologie (Fil conducteur de la Psychologie)*. Leipzig, 1904.

Löwy (M.). *Ein Depersonnalisationsfall als Beitrag zur Psychologie des Aktivitätsgefühles und des Persönlichkeitsbewusstseins. (Un cas de dépersonnalisation; contribution à l'étude du sentiment d'activité et de la conscience personnelle.)* Prager med. Wft., 1908, XXXIII, 443-548.

Majano. *Sulla patogenesi del dubbio nelle psicastenie*. Riv. di patol nervosa e mentale; Agosto, 1903, 337-372.

MILLIOUD. *Le problème de la personnalité.* Arch. de Psychol., Genève, juin 1902, 380-410.

ŒSTERREICH (K.). *Die Entfremdung der Wahrnehmungswelt und die Depersonnalisation in der Psychasthenie; ein Beitrag zur Gefühlspsychologie.* (*L'étrangeté de la perception extérieure et la dépersonnalisation dans la psychasthénie*). J. f. Psychol. u. Neurol. VII, 253, VIII, 61, 141, 220, IX, 15.

PACKARD (F. H.). *Feeling of unreality. Read at the 36th. annual meeting of Am. Med. Ass.* — J. of Abnormal psychology, 1906, June, 69.

PACKARD. *Prognosis in cases of mental disease showing the feeling of unreality.* Am. J. of Insanity, LXIV, 1907-08, 263-269.

PAULHAN. *Les variations de la personnalité à l'état normal.* Rev. philos., juin 1882.

PAULHAN. *L'activité mentale et les éléments de l'esprit.* F. Alcan, 1889; pp. 305 et seq.

PICK (A.). *Zur Pathologie des Bekanntheitsgefüls* (*Bekanntheitsqualität*). — (*Sur la pathologie du sentiment de reconnaissance*). Neurol. Cbtt., 1903, XXII, 2-7.

PICK (A.). *Zur Pathologie des Ich-Bewusstseins; Studien aus der allgemeinen Psychopathologie.* (Les troubles du sentiment du Moi). Arch. f. Psychol., 1904, XXXVIII, 22-23.

PITRES (A.) et RÉGIS. *Les obsessions et les impulsions*, O. Doin, 1902.

RAYMOND et JANET. *Perte du sentiment de la personnalité.* J. des Prat; oct. 1898.

RAYMOND (F.). *La Psychasthénie* (psycho-névrose autonome). Bull. méd., 1907, n° 30 et 36.

RAYMOND (F.). *Névroses et psycho-névroses.* Paris, 1907, 171 p.

REVAULT D'ALLONNES. *Rôle des sensations internes dans les émotions et dans la perception de la durée.* Rev. Philos. LX, 1905, 592-623.

REVAULT D'ALLONNES, *Les inclinations; leur rôle dans la psychologie des sentiments.* F. Alcan, 1908.

RIBOT. *Les maladies de la personnalité.* F. Alcan, 1885.

RIBOT. *Problèmes de Psychologie affective.* F. Alcan, 1910.

Sante de Sanctis. *Sur la pathologie de la conscience du Moi.* Arch. de Psychol. Genève, juillet 1904.

Séglas. *Leçons cliniques sur les maladies mentales.* 1895, pp. 131 et seq.

Sollier (P.). *Le sentiment cénesthésique.* Rapport au VIe Congrès international de Psychologie. Genève, 3-7 août 1909.

Sollier (P.). *Le Doute*, F. Alcan, 1909.

Sollier (P.). *Phénomènes de cénesthésie cérébrale unilatéraux et de dépersonnalisation liés à une affection organique du cerveau.* L'Encéphale, 1910, octobre.

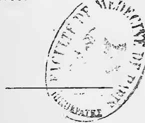
Storch. *Versuch einer psychophysiologischen Darstellung der Sinneswahrnehmungen unter Berücksichtigung ihrer muskularer Komponenten.* Monatssft. f. Psychiat. u. Neurol. XI, 1902, 31.

Taine. *Les éléments de la formation de l'idée du Moi.* Rev. Philos., I, 1876.

Taine. *De l'intelligence : note sur les éléments et la formation de l'idée du Moi.* (Appendice au tome II.) Paris, 1876.

Touche. *Un cas de dépersonnalisation.* Ann. Méd.-Chir. du Centre, 1904, 11 sept., 458-459.

Wernicke. *Grundriss der Psychiatrie in klinischen Vorlesungen.* Leipzig, 1900.



ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCCr

765-11. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 5-11.